

47e année, No 38

Montréal, 22 février 1936

Le Samedi

10¢



buniglaout

3 ALIMENTS

Libby's

FONT PARTIE DU RÉGIME DES
CINQ JUMELLES DIONNE



JUS D'ANANAS

Seuls de beaux ananas dorés et mûris au soleil servent à la préparation du Jus d'Ananas Libby's. C'est pourquoi nous pouvons le livrer sans y ajouter de sucre — dans sa saveur naturelle riche et délicate. Notre jus d'ananas est chargé d'esters (principes portant la saveur des fruits) et de vitamines aussi : les chimistes ont trouvé que le Jus d'Ananas Libby's est une excellente source de vitamines B, C et A. Gardez-en constamment dans la glacière, à une température convenable et faites-en souvent usage pour varier vos déjeuners. Le Jus d'Ananas Libby's est compris dans le régime alimentaire quotidien des cinq Jumelles Dionne.

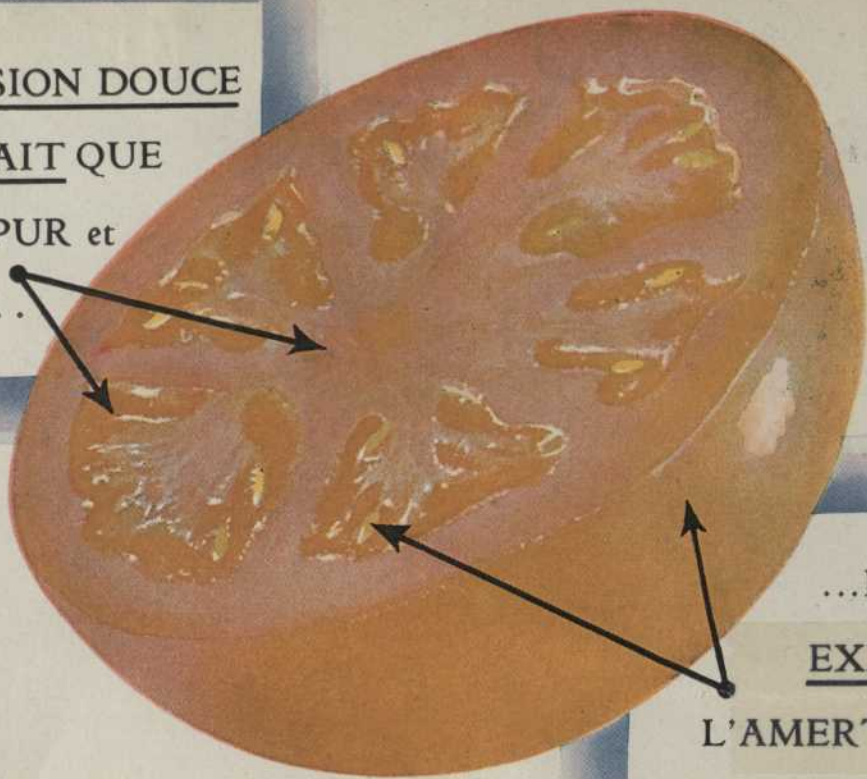


(Reproduction interdite
Star Newspaper Service)

NOURRITURE HOMOGÉNÉISÉE POUR LES BÉBÉS

Les Nourritures Homogénéisées Libby's sont celles qui ont si largement contribué au développement des cinq fameuses Jumelles Dionne. Votre bébé peut aussi profiter d'une alimentation de fruits, légumes et céréales, des semaines avant l'époque normale; l'homogénéisation, méthode spéciale de Libby, "éclate" les cellules végétales, les rendant plus fines et plus digestibles : c'est la première grande avance scientifique sur les nourritures famisées. Par ce nouveau procédé, le danger de désordres digestifs est réduit au minimum et la vie du bébé s'en trouve sauvegardée. Des milliers de mamans donnent à leur bébé cette merveilleuse nourriture nouvelle. Il y a six combinaisons différentes de légumes, fruits, soupes et céréales, permettant un régime varié et équilibré. Exceptionnellement agréable au goût, la Nourriture Homogénéisée Libby's contient les précieuses vitamines si nécessaires à la santé. Commencez-en l'usage aujourd'hui!

La PRESSION DOUCE
N'EXTRAIT QUE
LE JUS PUR et
DOUX...



...Le JUS EST
EXEMPT DE
L'AMERTUME de la
PEAU et des GRAINES



Incomparable Saveur! — C'est le soleil d'été qui gonfle de suc nos belles tomates; mais c'est le procédé exclusif de

"Pression Douce" de Libby qui l'extrait sans l'amertume de la peau et des graines! Voilà pourquoi la saveur du Jus de Tomates Libby's est la plus délicieuse. Il contient la pleine quantité de vitamines A, B, C et G. Essayez le Libby's: il ne coûte pas plus que les marques ordinaires. — Depuis longtemps déjà, le régime alimentaire des cinq jumelles Dionne comprend le Jus de Tomates "Pression Douce" de Libby.



Libby's

JUS DE TOMATES "à pression douce"

Extrait de tomates canadiennes; procédé breveté No. 334356.
Libby, McNeill & Libby of Canada Limited, Chatham, Ontario.

EDITORIAL :

La Révérence

UNE des plus belles coutumes d'autrefois, disparue comme tant d'autres aujourd'hui, fut assurément celle de la révérence. C'était bien la plus gracieuse manière de saluer quelqu'un cérémonieusement, et les femmes surtout en avaient fait un art véritable.

Les hommes, eux, — comme toujours et partout — ne savaient guère que plier l'échine.

La révérence n'est plus, mais les femmes sont encore là, et le plaisir m'a été donné de voir l'une d'elles reprendre la vieille salutation d'autrefois, mais en la modernisant pour les besoins de la cause, et je vous assure qu'elle y a très bien réussi.

C'est une petite histoire qu'il m'est fort agréable de vous conter.

C'était en tramway, à l'une de ces heures où conducteurs et public rivalisent d'excès de zèle pour transformer les voitures de la compagnie en boîtes de sardines. Quand le véhicule eut son trop-plein, chacun se casa le plus confortablement possible sur les cors aux pieds du voisin, et les hommes qui avaient eu la chance de prendre un siège d'assaut déployèrent leur journal pour ne pas voir les femmes debout devant eux.

Par un hasard extraordinaire, un petit et mignon bout de femme, à peine gros comme ça, avait tout de même pu se caser sur une banquette entre deux gros pachydermes. Ce n'était pas le rêve, mais enfin c'était mieux tout de même que l'écrabouillage totale dans la cohue.

La menue jeune fille — presque encore une fillette — aperçut alors devant elle une pauvre vieille debout et fort mal en point dans toute la houle humaine; elle jeta un coup d'œil éloquent sur ses voisins, mais les pachydermes ne sourcilèrent même pas.

Alors, la petite jeune fille, très simplement, se leva pour céder sa place à la pauvre bonne vieille. C'était une claque pour les pachydermes, mais on sait que ces animaux-là ont la peau dure.

Banale histoire, direz-vous; on voit ça tous les jours! Oui, malheureusement, mais attendez, je n'ai pas fini mon histoire; il y a la révérence, laquelle vaut bien un peu de publicité pour l'éducation des pachydermes et autres couennes rances qui se réfugient derrière un journal pour ne pas voir les vieilles femmes à cheveux blancs debout devant eux.

La complaisante jeune fille avait à peine eu le temps de se lever qu'un autre pachyderme joua des pattes et se tortilla pour accaparer la place libre.

— Pardon! dit la jeune fille en s'opposant à son manège, c'est pour cette dame âgée et non pour vous que je me suis levée!

L'intrus la regarda tout ébahi; visiblement il n'arrivait pas à comprendre qu'on pût témoigner de la déférence aux vieillards et qu'il avait lui-même agi comme un goujat. Cette impression se lisait si facilement sur ses traits que le doute n'était pas possible. C'est alors que le mignon petit bout de femme lui fit la révérence qu'il méritait.

— Cochon! lui dit-elle simplement en le regardant en pleine face.

Les témoins de cette petite scène trouvèrent la chose très drôle et l'épithète bien méritée. Les deux pachydermes assis daignèrent même esquisser un sourire sans penser, les gros imbéciles, qu'eux-mêmes avaient droit à un petit morceau du cochon.

Personnellement je fais, chaque jour, un assez long parcours en tramway; c'est, pour moi, l'occasion sans cesse renouvelée de petites études de mœurs nullement dénuées d'intérêt.

Il en est même qu'on fait naturellement, à moins d'être sourd, aveugle et insensible par dessus le mar-

ché. La principale est que je n'aurais jamais cru qu'il pouvait y avoir, sur la terre, autant d'hommes aux reins faibles et aux pattes en guenilles, c'est-à-dire incapables de se tenir debout pendant quelques minutes. Il m'arrive d'en voir s'affaler sur un siège avec la grâce d'un hippopotame qui perd connaissance. Il leur arrive parfois, en la circonstance, d'écraser un peu quelqu'un à droite ou à gauche, mais une fâcheuse paralysie de la mâchoire les empêche de s'en excuser.

On comprend, qu'avec un voisinage pareil, une femme préfère cent fois rester debout, d'autant plus que certains hippopotames semblent n'avoir jamais oublié les bonnes manières pour l'excellente raison qu'ils ne les ont jamais connues. Les uns sont impertinents et d'autres n'atteignent qu'au grade de vulgaires malotrus. C'est à se demander si la compagnie des "p'tits chars" ne se verra pas dans l'obligation de faire un compartiment réservé pour les femmes honnêtes.

Quelquefois, le spectacle est moins dégoûtant mais beaucoup plus comique; c'est quand deux élo-



quentes personnes entreprennent de se conter mutuellement leurs petites histoires et celles des autres par dessus le marché.

Tout récemment, j'ai eu la bonne fortune d'être témoin d'une de ces petites scènes jouée avec un art consommé.

Les deux susdites personnes étaient déjà fort intéressantes à voir; l'une était énorme et aurait pu remplir à elle seule un double siège; l'autre aurait presque pu se tailler une robe dans un mouchoir et en avoir de reste, mais elle se rattrapait joliment avec une étourdissante facilité de parole qui m'a donné une haute idée de sa force de résistance.

De quoi ont-elles parlé? Je n'en sais ma foi rien, car il y en avait trop. Un mot n'attendait pas l'autre, et j'avais la vague sensation d'assister au déroulement, à grande vitesse, d'une courroie sans fin, ce qui me faisait éprouver une sorte de vertige indéfinissable et qui a singulièrement réduit la longueur du trajet.

J'ai la certitude que les deux braves personnes n'ont, pas plus que moi, su de quoi elles avaient causé, mais elles avaient eu l'immense plaisir de s'entendre parler toutes les deux en même temps, et l'extraordinaire habileté de pouvoir continuer, chacune de son côté, sans s'interrompre un instant.

Les merveilles de la science moderne m'ont paru bien peu de chose à côté de ce tour de force-là.

Beaucoup moins drôle est le "siffleur" qui voyage périodiquement dans les "p'tits chars" à la façon d'une épidémie. C'est généralement un individu qui n'a pas l'air d'avoir inventé le fil à couper le beurre ni la corde à virer le vent mais qui s'imagine savoir siffler. Il le fait à la manière d'un crapaud ou bien d'une porte mal graissée, ce qui n'est pas extrêmement mélodieux. Il siffle tout ce qui lui passe par la tête, mais, comme celle-ci ressemble à une route en mauvais état, il n'y passe pas grand chose; simplement des refrains bêtes ou des ritournelles énervantes qu'il recommence avec persistance aussitôt finis.

Le "siffleur" se croit peut-être dans une écurie, alors il se comporte comme chez lui, sans s'occuper des autres qui l'enverraient de bon cœur aux cinq cents diables. Parfois il est debout derrière vous et

vous souffle dans le cou; cela permet de constater qu'il doit avoir une maladie d'estomac ou la dentition en piteux état. C'est un malodorant sans le savoir.

A part cela, il est inoffensif et même parfois capable d'un bon mouvement qui détonne quelque peu dans les manières modernes: un jour j'ai eu la stupefaction d'en voir un se lever pour donner sa place à une femme.

J'avouerai que ce geste a failli me réconcilier avec les "siffleurs" et me faire leur trouver toutes les qualités possibles. Hélas! il était, je crois bien, le seul de son espèce.

N'empêche que c'est un bon bougre de "siffleur" et qu'à celui-là, très volontiers, je ferai ma plus belle révérence.

Quand il ne sifflera plus...

FERNAND DE VERNEUIL

Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée

MEMBRES DE L'A. B. C.

975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CAN.

Tél.: LANCASTER 5819 — 6002

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

— A B O N N E M E N T —

CANADA		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.

Le samedi, 9 h. a. m. à midi et demi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

"Allons, chérie, je ne voulais pas vous faire de peine!"



Si vous pleurez pour le moindre tracas, le plus petit désaccord, c'est sans doute parce que vous êtes épuisée

SI VOUS ETES TOUJOURS FATIGUÉE, votre humeur s'en ressent. Vous vous irritez d'un simple malentendu — et vous exagérez beaucoup les petits tracas de la vie.

Les médecins disent que la mauvaise santé est responsable de ces colères subites et incontrôlables, de cette tendance à voir tout en noir. Cela signifie que vous êtes épuisée, que votre sang est "sous-alimenté". Le sang est "sous-alimenté" quand les aliments ne profitent pas assez à vos nerfs et à vos muscles.

Comment la levure fraîche stabilise les nerfs

La Levure fraîche Fleischmann stimule le travail des organes digestifs — et contribue ainsi à nourrir davantage le sang. Ce sang, à son tour, peut mieux nourrir les cellules nerveuses. Conséquemment vous vous sentez plus vigoureuse, vous contrôlez vos nerfs et vous ne pleurez plus pour des riens.

Mangez régulièrement de la Levure Fleischmann — deux fois par jour, avant les repas ou au coucher — nature, sur des biscuits secs ou dissoute dans de l'eau ou du jus de fruit. Commencez dès aujourd'hui — et changez votre état de nervosité et d'épuisement pour une santé solide et joyeuse.



"J'ETAIS COMPLETEMENT EPUISÉE. Je me sentais si faible que je pouvais à peine faire mon travail quotidien. J'essayai alors la Levure Fleischmann. Elle est vraiment merveilleuse — le seul moyen de se libérer rapidement de la fatigue et de l'épuisement. Aujourd'hui mon ménage et ma cuisine se font dans la joie ; ce n'est plus un fardeau. Avec une bonne santé, on est facilement heureuse et gaie."

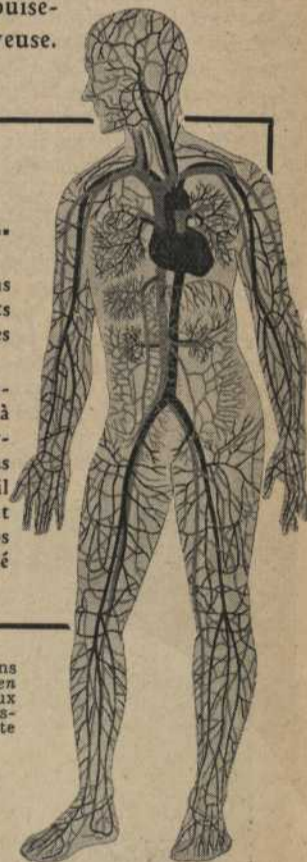
Angela M. Lynch,
Ottawa, Ont.

C'est votre sang qui "NOURRIT" votre corps...

UNE des plus importantes fonctions du sang est de porter les éléments nutritifs jusqu'aux tissus musculaires et nerveux de tout l'organisme.

Quand, au moindre effort inaccoutumé, vous vous sentez "rendue à bout" — c'est un indice presque certain que votre sang ne renferme pas suffisamment de la nourriture qu'il doit donner à vos tissus. Il vous faut alors aider votre sang à tirer de vos aliments une plus grande quantité d'éléments nutritifs.

QUELLE DIFFERENCE dans vos idées — et dans votre état physique — les jours où vous êtes en bonne santé et pleins d'entrain... comparés aux autres jours où vous êtes épuisée et triste ! Débarrassez-vous de ces jours d'abattement. Faites en sorte de rester toujours normale et heureuse !



— redonne de la vigueur en nourrissant et purifiant le sang

Achetez les produits fabriqués au Canada

ANTHROPOPHAGES

LORSQUE l'homme a goûté une première fois de la chair de ses semblables, il paraît qu'il en éprouve par la suite un violent et périodique appétit qui ressemble à un accès de frénésie. Les *Windikouk* ou mangeurs d'hommes ne se possèdent plus, dans ces spasmes nerveux de folie transitoire ; leurs traits se tirent, leurs yeux s'animent et étincellent, leurs lèvres s'agitent dans un mâchonnement terrible. Ils tremblent, ils promènent de toutes parts des regards soupçonneux et font entendre un grognement de bête sauvage.

Bien souvent, dans ces circonstances douloureuses et indépendantes de la volonté du criminel, de nouveaux délits ont été perpétrés sans aucune nécessité, et par cette seule force de l'habitude qui, même pour les crimes les plus hideux, se contracte dès le premier acte ; à moins que la volonté ne s'élève contre cette première défaillance par une réaction puissante et persévérante.

Malheureusement, c'est le contraire qui a lieu, parce que les infortunés qui tombent dans le cannibalisme sont des hommes faibles et sans énergie comme sans principes.

Après avoir dévoré leurs semblables par nécessité — si tant est que le besoin le plus urgent puisse servir d'excuse à un tel crime — ils en viennent à le faire par goût et délectation.

C'est ce que ne prouvent que trop les faits suivants, que je choisis entre plusieurs qui me sont fournis par mon journal de vingt années de séjour chez les Peaux-Rouges.

Chi-Kkè-Nayellé avait goûté à la chair humaine, lors de la terrible famine qui désola le fort Bonne-Espérance. Quelques années après, ayant éprouvé un jeûne forcé, en chassant dans les Montagnes Rocheuses, il se dirigea vers le fort Bonne-Espérance pour y chercher du secours.

Outre sa femme, ses deux filles et un petit garçon en bas âge, cet Indien, un Dène de la tribu des Esclaves du fort Norman, nourrissait aussi ses deux neveux, orphelins de père et de mère. Ce surcroît de charges n'avait pas peu contribué à l'affamer. Il commença donc, tout en se dirigeant vers le fleuve Mackenzie, par abandonner le plus jeune de ses neveux, qui était âgé de dix ans.

En faisant diligence, le malheureux esclave atteignit le fleuve, au rapide des Remparts, et il y campa. Il ne lui restait plus que trois heures de marche pour atteindre le fort Bonne-Espérance, lorsque le misérable, cédant à une horrible tentation, qui le poursuivait et l'obsédait sans doute depuis plusieurs jours, tua la plus jeune de ses filles à coup de hache, la nuit qui suivit son arrivée en ce lieu fatidique, la fit rôtir et en dévora la chair.

La femme de *Chi-Kkè-Nayellé* ne voulut point prendre part à cet horrible repas. Laissant là ce père dénaturé, elle se sauva au fort avec les deux enfants qui lui restaient. Son neveu l'y avait déjà précédé et apprit aux Canadiens l'affreuse nouvelle.

Lorsque cette brute se présenta au fort, son visage était affreux ; les yeux lui sortaient de la tête, il était en proie à une exaltation terrible et s'imaginait que tout le monde conspirait sa mort. En conséquence, il ne se départit pas un seul moment de son fusil chargé, et ne se livra au sommeil que lorsque tout le monde était couché et endormi.



CÉDANT À UNE HORRIBLE TENTATION, IL TUA LA PLUS JEUNE DE SES FILLES À COUP DE HACHE, LA FIT RÔTIR ET EN DÉVORA LA CHAIR.

ILLUSTRATION DE G. M. ROY

Il faut que le christianisme soit bien fort pour adoucir et transformer de pareils monstres.

J'ai connu particulièrement cet homme ; nul n'a un visage plus doux, plus avenant, plus gracieux. Tant il est vrai que les apparences sont souvent fallacieuses. Le nom de *mangeur de monde* lui est resté.

Un jour, me trouvant sur les bords du grand lac des Ours, cette mer intérieure douce, peuplée de harengs, je fis connaissance avec un beau et grand vieillard septuagénaire, à la figure douce et aux manières bienveillantes. Il s'appelait *Kra-nda* (les yeux de lièvre), il était veuf et n'avait qu'un seul enfant, un fils, âgé de quinze ans, qui ne quittait jamais son père.

Il me gagna par sa douceur et son affabilité, par le bon sens et la réserve dont il fit montre pendant tout le temps qu'il passa chez moi.

Que l'on juge de mon étonnement lorsque, après le départ de ce sauvage, j'appris de ses compatriotes Esclaves que cet homme a dévoré onze personnes de sa famille, parmi lesquelles ses deux femmes, un beau-frère et tous ses enfants, à l'exception du dernier !

Depuis l'époque de son baptême, *Kra-nda* paraît pourtant s'être corrigé de ce léger penchant pour la chair fraîche, car on ne lui reproche plus aucun méfait de ce genre.

L'Écossais qui gouvernait alors le fort Franklin et auquel je parlai du *Mangeur d'hommes*, me raconta aussitôt qu'un soir d'hiver, *Kra-nda* arriva seul au fort, dans un état de surexcitation fébrile. Il était, disait-il, depuis plusieurs jours en proie à la famine et accourait vers ses bons amis les blancs pour en obtenir des vivres.

— Je remarquai, me dit M. Taylor (c'est le nom de l'officier), qu'il portait sur le dos une gibecière en filet qui paraissait contenir quelque chose de lourd. Je voulus savoir ce qu'il y avait. Je lui désignai donc une case vide pour logement temporaire, et je l'y observai. En entrant dans la maison, l'Indien se hâta d'aller suspendre derrière la porte sa carnaissière, ainsi que le font les sauvages lorsqu'ils veulent mettre quelque morceau de viande hors des atteintes de la dent des chiens.

« Ce geste ne m'échappa point, et me confirma dans ma conviction que *Kra-nda* me trompait. La nuit venue, je profitai d'un moment où l'Indien était sorti de la case, pour aller plonger vivement la main dans sa gibecière. Je la retirai plus vite que je ne l'y avais mise, frappé d'épouvante et d'horreur. Savez-vous ce que j'y

avais trouvé ? Deux mains, monsieur, deux mains humaines, fraîchement coupées, sans doute, et déjà cuites, dont l'une avait été grignotée par cet homme abominable.

« C'étaient les mains de son beau-frère.

« Je rentrai chez moi en proie à la terreur, car j'étais presque seul au fort ; mes serviteurs étaient en voyage. Je me barricadai dans ma case et me couchai, ayant un fusil chargé à mon côté. Néanmoins, je ne pus fermer l'œil de toute la nuit ; j'avais sans cesse devant les yeux l'affreuse gibecière et son horrible contenu.

« Le lendemain matin, j'alléguai un prétexte quelconque à *Kra-nda* pour le congédier, après lui avoir donné de la viande de renne. » (La suite page 47)

"JE VOUS DEMANDE
PARDON, MESDA-
MES, POUR L'IN-
TRUSION DE MON
CHIEN CHEZ VOUS."



Illustrations
de T. Halle

Nouvelle, par
A. C. de la Lande

Aimé pour Lui-Même

LE CÉLÈBRE écrivain Paul Dutoit vient de voir la dernière édition de son livre : *Cœur Fermé*, remporter un immense succès, et a fait arriver son auteur au pinacle de la célébrité. Les invitations des familles les plus illustres pleuvent ; on se l'arrache positivement, et chacun en parlant de lui se dit : "Voilà un homme heureux !..."

Et néanmoins, il souffre, lui, le grand psychologue, lui qui vous dissèque un cœur humain, même le cœur le plus fermé, jusqu'en ses détours les plus cachés, il souffre de se voir seul et de ne pouvoir faire partager à une compagne aimée l'étendue de ses succès et de sa popularité... Certes, les

partis ne lui manquent pas, et les jeunes filles les mieux dotées de la plus haute société seraient fières de porter son nom. Mais ayant analysé lui-même de si nombreux cœurs féminins, il en est arrivé à cette conclusion déconcertante que ce n'est pas lui-même que l'on aime, mais sa célébrité, ses succès...

Aussi, un beau matin, Paul dit à son vieux valet de chambre, Jean, qui ne l'a jamais quitté depuis sa plus tendre jeunesse, l'a pour ainsi dire élevé et l'a suivi après la mort de ses parents :

"— Jean, je pars demain... Toi seul sauras où je vais, et je ne veux à aucun prix, tu entends bien, à aucun prix, que personne sache où je me cache..."

Tu ouvriras toutes mes lettres ; celles de félicitations ou d'invitations, tu les rangeras en ce tiroir ; celles de demandes de secours, tu y feras droit si tu le juges bon.

"Tu te contenteras de m'envoyer celles de mon éditeur. Est-ce bien compris ?..."

— Parfaitement, monsieur Paul.

Voici maintenant mon adresse : "Monsieur Léon Marchant, poste restante, Montréal, Canada."

Celle-là jusqu'à nouvel ordre de ma part. La foudre tombant aux pieds du bon vieux serviteur n'eut pas eu pour celui-ci un effet plus foudroyant...

— Comment... Ai-je bien compris?... Marchant... Canada?... Vous allez traverser l'océan. Aller en Amérique?...
— Oui, mon brave...

— Mais... si une tempête venait à faire sombrer le navire?...
— Ne crains rien. Il n'y aura point de tempête; et dans quelques mois je te reviendrai avec... un livre nouveau et une plus florissante santé... J'ai besoin de repos absolu.

— Et vous allez écrire un livre sur les sauvages?
— Mais, Jean, ne crois pas que le Canada soit encore le pays des Mayne-Reid et des Fennimore Cooper et du scalp... Le Canada est actuellement un splendide pays; il possède de grandes et superbes villes... Mais tu me fais perdre mon temps à bavarder, et j'ai des tas de choses à faire. Je t'enverrai d'ailleurs des vues... et maintenant, prépare-moi deux valises et ma malle-cabine. Je prends demain matin le train pour le Havre et je m'embarque durant l'après-midi...

Et laissant son vieux serviteur, tout abasourdi encore de cette décision, se demander même si son maître n'est pas un peu fou il prend sa canne et son chapeau et se précipite dehors...

Trois jours plus tard, tout Paris est en révolution. Paul Dutoit a disparu... nul ne sait où il est... Le pauvre Jean est harcelé de téléphones, de visites de reporters de tous les journaux... On insinue qu'il a pu être assassiné ou enlevé par des "gangsters" venus de Chicago. Toutes les hypothèses sont émises, et le chef de police lui-même se rend au domicile de l'écrivain afin de questionner le domestique qui, en quelques mots discrets, tranquillise l'autorité policière...

La semaine suivante les journaux publient la note suivante: "Nous apprenons de source autorisée que Paul Dutoit ayant besoin d'un repos absolu, son docteur l'a envoyé en villégiature en Suisse, en Italie ou ailleurs... Mais il est bien vivant, ni assassiné, ni enlevé..."

Et quittons maintenant la grande ville lumière pour suivre notre écrivain au Canada, dans la riante province française de Québec...

A une quarantaine de milles de la métropole canadienne, baignant ses côtes verdoyantes dans le majestueux fleuve Saint-Laurent, est un ravissant village, je devrais même dire petite ville; le Créateur y a façonné le terrain en terrasses régulières sur lesquelles sont construites quelques résidences gracieuses dans leur simplicité. Quant au village lui-même, il s'étale, dominant le grand fleuve, entourant une vieille église datant, certes, de l'arrivée des premiers colons dans le pays. Au bord, mais tout au bord de l'eau, se dressent deux maisonnettes toutes blanches, enfouies dans des érables touffus: on dirait deux sœurs qui ne voulant habiter avec le gros de la famille, ont descendu les côtes et se sont arrêtées à la limite du fleuve, ne pouvant point s'éloigner davantage. Toutes deux sont identiquement pareilles: même toit rouge avec sa cheminée de briques blanches; mêmes portes vertes avec leurs fenêtres de chaque côté; même banc rustique à côté de la maison. L'une est habitée par une dame et sa fille; quant à l'autre, au moment où commence ce récit, elle vient d'être louée par notre ami Paul Dutoit, connu par les gens du pays, sous le nom de Léon Marchant, artiste-peintre, venu au Canada afin de faire des tableaux... Il a pu trouver un ménage de braves Canadiens-Français qui lui font son ouvrage. L'installation complète vient d'être achevée.

— Voyons, Baptiste, dit un matin Léon Marchant à son homme engagé, pourrais-tu me dire qui sont les personnes habitant l'autre petite maison pareille à celle-ci?

— Ben, monsieur, ma dire comme on dit, mais j'sais pas grand'chose... C'est des créatures, la mère et la fille, qu'on venu icitte après de grands malheurs aux vieux pays...

— Ah!... Et comment s'appellent-elles?

— Attendez un peu, ma vieille, elle, vous l' dira. Eh! Marie... comment donc que tu les nommes les créatures de l'aut' chantier, là-bas?...

— Madame et mam'zelle Durand... Ça, monsieur, ça c'est du bon monde... C'est ben simp', c'est du monde dépareillé...

— Et charitable, monsieur, renchérit Baptiste: ça donne gros à la paroisse et aux miséreux... Ça paie tout "cash".

— Et ça va à messe quasiment tous les matins, qu'y mouille ou qu'y mouille pas, c'est tout le même pour elles.

— La dame, elle est toujours en noir, et souvent elle est sur le bord de l'eau, toute seule, et elle jon-

gle, elle jongle... Sa fille, elle travaille, elle fait des peintures et elle lit... Ah! oui, c'est du monde de première classe...

Tout ce qu'il peut apprendre sur ses voisines d'occasion, qu'il n'a pu qu'apercevoir à travers les feuillages touffus, intrigue beaucoup Léon Marchant: elles ont eu des malheurs... elles sont pieuses... la jeune fille est artiste.

Mais comment arriver à pénétrer chez elles et se présenter d'une manière correcte?... Et il se creuse la tête afin de trouver le fameux moyen.

Soudain, son visage s'illumine... il se frotte les mains... Il a tout son plan bien tracé.

Trois jours plus tard, Baptiste lui amène un grand chien bon animal très doux. Il le tient à la chaîne durant huit jours, afin de le bien habituer à lui et à sa nouvelle demeure. Au bout d'une semaine, il le lâche. D'abord, la bonne bête commence à gamb-

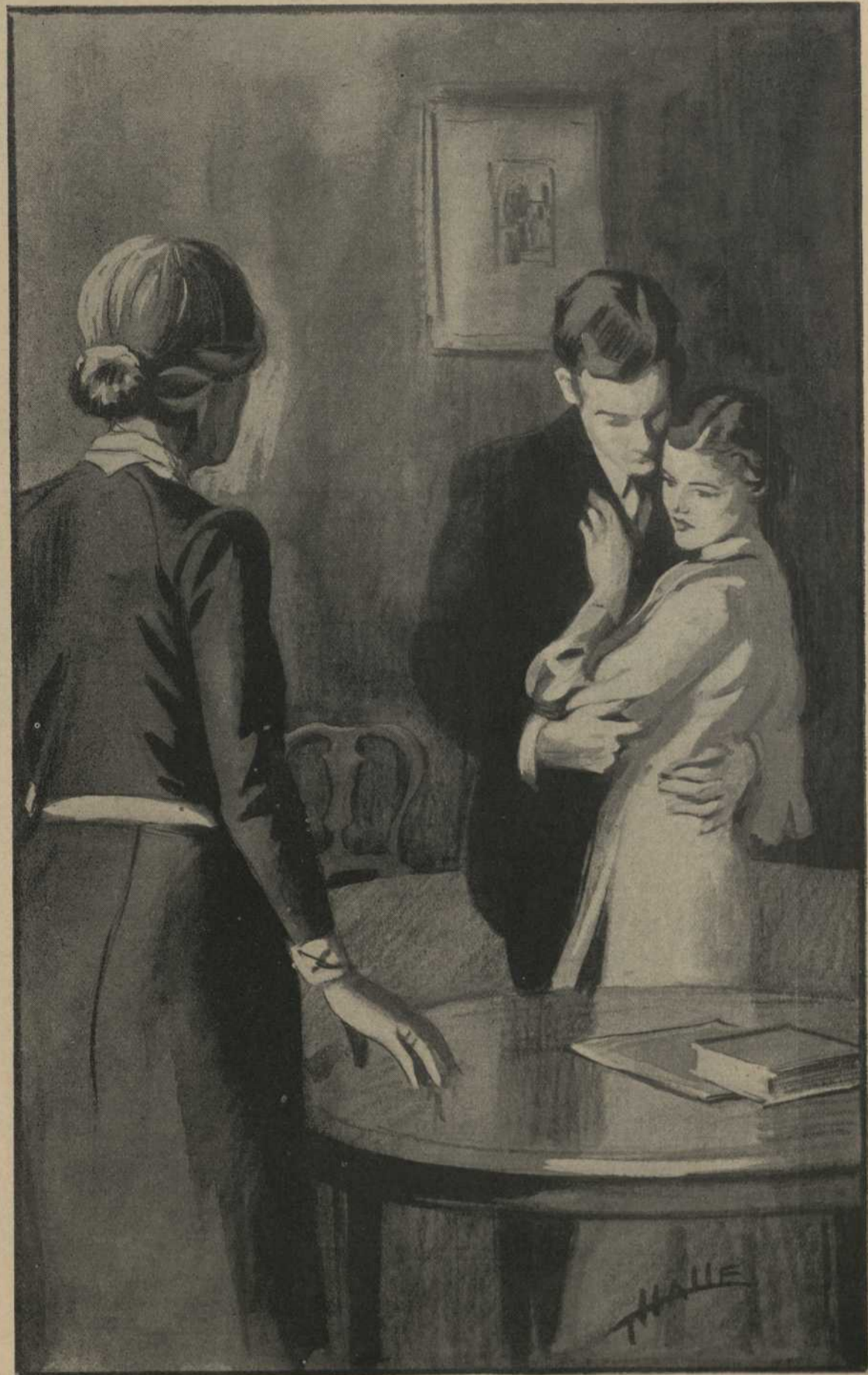
der autour de lui afin de lui témoigner sa joie d'être enfin libre; puis elle commence à musser, à fureter de droite et de gauche; va vers le fleuve, et se dirige vers la maison des dames... C'est ce qu'attend Léon... Il va tranquillement vers la demeure et arrive juste au moment où le chien, comme s'il comprenait son rôle, se fait caresser par les deux dames.

— Je vous demande mille pardons, mesdames, de l'intrusion de mon chien chez vous... J'espère qu'il ne vous a pas effrayées?...

— Oh! nullement, monsieur. Il est si caressant et si bon...

— Permettez-moi de me présenter: Léon Marchant, artiste-peintre de Lille, venu au Canada afin de faire quelques esquisses...

— Je suis madame Durand, de Montréal, et voici ma fille, Antoinette, qui, elle aussi, fait de la peinture pour charmer ses loisirs. (Lire la suite page 48)



"ANTOINETTE, PUISQUE VOTRE MÈRE NE RÉPOND PAS, VOUS, ACCEPTEZ-VOUS DE DEVENIR MON ÉPOUSE?"



Le Mardi Gras de Trott

par André Lichtenberger

TROTT raconte : " Vous savez, Jane, c'est aujourd'hui mardi gras. Et j'irai à la matinée d'enfants de Mme Le Corbeiller ; et j'aurai un costume de polichinelle jaune et rouge, bien plus beau que le polichinelle de M. Aaron ; et je mangerai des masses de gâteaux ; et je danserai ; et je boirai du punch très fort, parce que je suis un homme ; et puis . . . "

Mais Jane dit :

— Tenez-vous donc tranquille, monsieur Trott. Je ne pourrai jamais lacer vos bottines.

Trott se tient coi très longtemps, trois secondes. Oh ! voilà les fourmis qui reviennent ; elles grimpent, elles mordillent, elles chatouillent . . . Pan ! les petites jambes se détendent comme une paire de ressorts, à deux doigts du nez de Jane ?

Jane se fâche.

— Vous allez être en retard pour le déjeuner, et il y a une dame.

Trott est poli. Il sait qu'on ne doit pas faire attendre les dames. Il fait un effort surhumain.

— Quelle dame, Jane ?

— Mme de Sévigny, vous savez, la maman de la petite Suzanne, qui est morte l'année dernière.

Trott se compose un visage. Il sait qu'il faut être sérieux quand on parle de la mort. La mort, c'est quelque chose pour les grandes personnes, quelque

chose de difficile. Il y a le ciel, les anges tout blancs et tout roses ; les belles musiques ; ça, ça n'est pas triste. Mais il y a aussi des hommes noirs, des larmes, des choses horribles. On ne bouge plus ; on est couché dans une boîte, comme une grande boîte de dominos ; et puis . . . Trott sait jouer aux dominos ; pas tout à fait, mais presque. C'est amusant, mais pas tant que d'être un polichinelle. Oh ! ça ! . . .

Un petit cheval échappé se précipite par la porte de la salle à manger. C'est Trott . . .

— Doucement, chéri, dit sa maman.

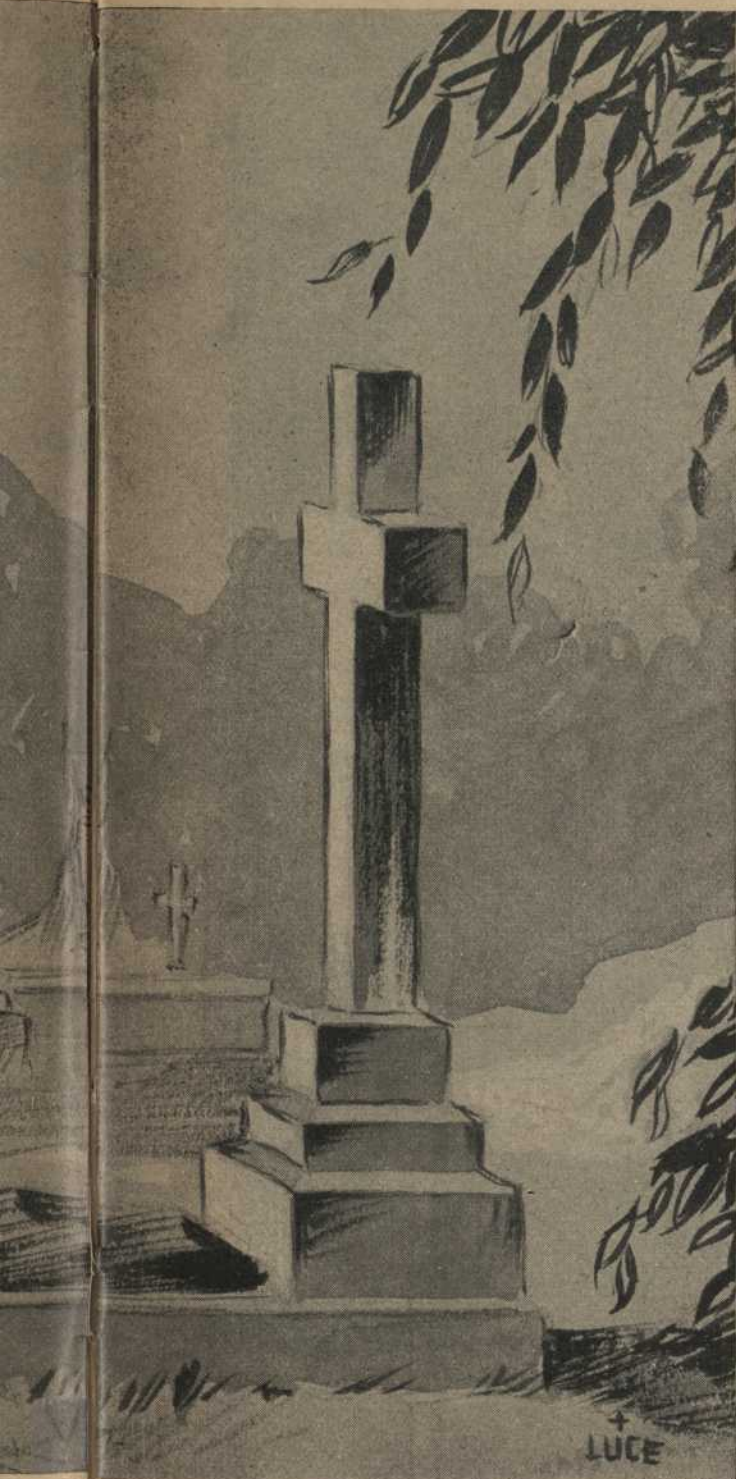
Il y a une dame. Elle est habillée tout en noir. De grands voiles l'enveloppent. Ses cheveux sont tout blancs. Pourtant elle n'a pas l'air vieille. Sa figure aussi est blanche. Comme elle est blanche et maigre ! Trott en est interdit.

— Tu ne reconnais pas Mme de Sévigny ?

Trott s'avance vers la dame et lui tend le front. Elle le chatouille en l'embrassant parce que ses lèvres tremblent.

— Vous ne vous rappelez plus la petite Suzanne, mon petit Trott ? dit une voix qui semble à Trott venir de très loin, tant elle est faible et drôle.

Si, Trott se rappelle. Elle était bien douce et bien gentille, la petite Suzanne. Mais comme elle était toujours pâle et fatiguée ! Sa figure était toute blanche comme celle de sa maman, sauf sur les joues pourtant. Là, quelquefois, elle était très rouge. Elle toussait presque toujours, et cela avait l'air de lui faire si mal ! Et la dernière fois qu'il l'a vue, Trott s'en souvient bien maintenant, c'était au dernier mardi gras, justement au bal d'enfants de Mme Le Corbeiller. Elle était habillée en bergère, une pauvre petite bergère qui n'aurait guère pu suivre ses moutons. On l'avait installée dans un grand fauteuil, tout empaquetée dans des châles et des fourrures. Comme Trott était en pâte provençal, on avait dit qu'ils étaient mari et femme. Pendant tout l'après-midi, entre les danses, il venait gravement s'asseoir auprès d'elle, l'embrasser, et lui porter des bonbons qu'elle ne mangeait pas. Elle, elle souriait très joliment, elle disait merci et elle toussait. Cette année, elle ne sera plus là. Mais il y en aura d'autres. D'abord, il y aura sûrement Marie ; pas Marie Dollier : celle-ci, Trott ne s'en soucie pas ; mais l'autre, Marie de Milly, qui a de si longs cheveux blonds ; et puis Maud, et puis Yvonne, et puis Lily. Est-ce Yvonne ou Lily que Trott préfère ! Oh ! mais, peut-être que Solanges viendra, si elle n'est pas trop grande . . . C'est ça qui sera une chance !



ELLE SAISIT DANS SES BRAS LE PAUVRE TROTT ET LE PRESSE DÉSESÉRÉMENT SUR SON CŒUR.

Illustration de Luce

— Maman, est-ce que Solanges sera au bal chez Mme Le Corbeiller ?

— Trott ! fait maman d'un ton de reproche.

Trott rougit et baisse le nez dans son assiette. Les enfants ne doivent pas parler à table. Et puis, peut-être qu'il aurait mieux valu ne rien dire du bal devant cette dame habillée de noir... Pauvre Suzanne ! il l'aimait bien. Mais comme c'est ennuyeux que sa maman soit juste venue déjeuner à la maison aujourd'hui où Trott avait tant de choses à dire ! Eh bien, oui, elle est morte ; c'est dommage, mais on ne peut plus rien y faire, mais Trott n'est pas mort, lui. Ah bien ! ce n'est pas lui qui se laisserait mourir comme ça ! Trott est un homme. Il est fort. Jane elle-même, qui est pourtant moqueuse, lui a dit hier qu'il avait des jambes de coq et du sang de navet : les jambes d'un coq, c'est joliment fort ; et il est joliment rouge, le sang des navets qu'on mange dans la salade (Trott a oublié que ces navets-là s'appellent des betteraves). Trott est plein de vie, d'une vie qui a besoin de sortir ; il remue les jambes, cogne son verre, laisse tomber sa fourchette, se tortille comme une anguille sur sa chaise... Ah ! quel malheur que cette dame soit venue ! Trott a bien envie de se fâcher contre elle, et il se fâcherait peut-être tout à fait si, quand il lève le nez, il ne voyait

toujours ses yeux fixés sur lui avec un regard si drôle.

Enfin le dessert est mangé. Trott embrasse la dame et se sauve au jardin. Il court avec Jip, essaye de baigner Puss qui crache et ne veut pas (qu'il est sale, ce Puss !), renverse la brouette du jardinier, fait un accroc à sa culotte, casse un carreau de la serre. Malgré tout, le temps ne passe pas. Est-ce qu'il ne sera jamais deux heures ?

Enfin, voici Jane qui l'appelle. Trott s'élance comme une flèche et s'abandonne à ses mains expertes.

Une demi-heure plus tard, maman sort du jardin escortée d'un splendide polichinelle. Trott ne se tient pas de joie. Il admire la bosse de son ventre et se tord le cou pour admirer celle de son dos. Il fait claquer ses petits sabots, plante son bicorne sur l'oreille, s'épanouit à contempler sa bigarrure rouge et jaune. Il se respecte, s'adore, se vénère. Mme Le Corbeiller demeure tout près. On ira à pied. Pendant le chemin, Trott sautille, danse, crie, chante, pétille comme un champagne mousseux : il a le diable au corps. Son ombre avec ses deux bosses le comble d'orgueil. Plusieurs fois il essaye de sauter par-dessus sans y réussir. Sa maman se moque de lui. Par dignité, il prend l'air froissé et ne dit plus rien ; ah ! on verra... mais non, pas moyen. Voilà le soleil qui rit, les petites brises folles qui chuchotent mille drôleries, les jambes qui dansent toutes seules... La dignité sera pour demain.

Voici la maison de Mme Le Corbeiller. Elle en impose beaucoup à Trott, cette maison, avec ses plafonds si hauts et ses valets de pied presque aussi hauts, qui vous accueillent avec tant de gravité. N'importe ! aujourd'hui, Trott les brave, et il passe devant eux sans être intimidé. Il fait son entrée au salon. Bon ! il faut dire bonjour à Mme Le Corbeiller. Ça, c'est encore un peu terrible. Quelques dames le tournent, le retournent, le tripotent. Qu'elles sont ennuyeuses ! Horreur ! Mme Plantain s'avance : quand Trott était petit, elle lui a une fois demandé la permission de l'embrasser, et il lui a dit : " Non, merci. " Il avait raison, car quand elle vous embrasse, ça pique, et, après, on est tout mouillé. Mais aujourd'hui que Trott est grand garçon, il rougit, et ce souvenir est pénible à sa correction.

Ouf ! c'est fini. Trott s'esquive lestement pour se mêler au petit monde dansant. Il est tout ahuri d'abord. Il ne reconnaît personne. Tout cela passe, repasse, tourbillonne... Les masques, les costumes, le bruit, les lumières au milieu de l'après-midi... Trott se sent vraiment gêné. Il n'aperçoit aucune de ses amies. Ah ! enfin, voilà Marie Dollier... Trott ne s'en soucie guère. Mais elle saura lui dire les costumes des autres, afin qu'il puisse se dépêtrer au milieu de ces chaperons rouges, clownesses, reines, Mauresques, bouquetières, marquises, etc. Il va l'engager.

Quel malheur ! Marie de Milly et Lily sont enrhumées ; Yvonne et Maud étaient invitées ailleurs et n'ont pas pu venir. Le visage de Trott s'assombrit. Alors, ça ne va pas être bien amusant.

Heureusement, voilà Solanges ! c'est ça qui est une chance ! Elle est en maquette, avec des cheveux poudrés et une jupe qui bouffe. Trott, tout joyeux, court à elle. Mais elle l'accueille par un éclat de rire :

— Oh ! mon pauvre Trott, que tu es laid !

Trott est horriblement humilié. Il ne lui aurait pas cru si mauvais goût. Enfin, il fait bonne contenance et lui demande de danser avec lui. Mais elle répond d'un ton de protection :

— Non, mon chéri, tu es trop petit ; et puis, tu comprends, tes bosses me gêneraient.

Et elle s'éloigne en riant, fièrement appuyée au bras d'un grand toréador de douze ans.

Alors Trott éprouve les affres de la jalousie et la haine de la cruauté des femmes. Toute sa bonne humeur est partie. Il y a bien d'autres petites filles, mais il ne les connaît pas, sauf Alice Prébins, avec qui il est brouillé, et Laure Lanney, qui est trop petite. Et, pour que ce soit amusant, il faut avoir une danseuse presque pour soi, avec qui l'on puisse rire et jacasser. Mme Le Corbeiller voit son isolement. Elle le prend par la main et le mène à une petite princesse. La petite princesse louche, et elle a la figure très grognon. En dansant, elle écrase les pieds du pauvre Trott, qui menace de s'embarrasser dans sa traîne. Aussi il se dépêche de la planter là. Et, de crainte qu'on ne la lui ramène, il va se cacher dans un coin. Et il se sent tout triste et tout seul.

Il regarde les autres tourner. Il regarde les mamans qui vont prendre le thé. Il entend leurs voix et des lambeaux de phrase. Sa petite maman est bien jolie. Elle cause, elle rit, elle a l'air de s'amuser beaucoup plus que son Trott. Il regarde les murs, les tableaux, les meubles. Il y a là un fauteuil...

Trott détourne les yeux, il les promène dans tous les coins du salon. Ils reviennent au fauteuil. Oui, il le reconnaît avec ses drôles de bêtes sculptées et ses grands bras. C'est dans ce fauteuil que la petite Suzanne était assise l'an dernier. Lui, il venait s'accroupir à ses pieds sur un tabouret. Elle n'était pas du tout grognon de ne pas danser ; elle souriait à tout ce qu'il disait. Ce n'est pas elle qui l'aurait dédaigné. Voilà justement Solanges qui s'est assise sur le fauteuil... Il semble à Trott que ce soit une injure, et il voudrait aller la chasser.

Pauvre Suzanne ! maintenant elle dort toute seule là-bas, dans le petit cimetière, près de la mer, qui lui chante ses terribles chansons, sous de grands arbres au feuillage sombre, couverte de terre froide, de pierres où les fleurs qu'on apporte se fanent vite. Pauvre Suzanne ! Trott sait bien où elle est. Une fois, sur la route de la falaise, en passant près de la grille du cimetière, Jane, sans que maman le sache, lui a montré une croix blanche : " C'est la tombe de Suzanne. " La tombe ! A ce mot de tombe, si lourd, si grave, un frisson parcourt le petit cœur de Trott. Pauvre Suzanne !

Et voilà que Trott se sent mal à son aise. Est-ce que ce n'est pas bien vilain à lui d'avoir dansé avec d'autres en ce jour anniversaire de celui où il l'a vue pour la dernière fois ? Maman a refusé, l'autre soir, d'aller dîner chez Mme Ray, parce que c'était le jour de la mort d'oncle Gérard. Et oncle Gérard est mort il y a bien longtemps ; Trott ne l'a pas connu ; et puis c'était seulement le frère de maman. Tandis que Suzanne a été sa femme à lui ! un jour seulement, sans doute, et c'était pour rire. Peut-être, pourtant, cela compte un peu pour de bon. Et puis c'était une si bonne petite amie ! Trott devient tout à fait inquiet. Sa conscience murmure. Que faire ?

On verse le thé. Les mamans rient, crient, s'embrassent, s'agitent... Trott pense irrévérencieusement aux chattes qui miaulent et se trémoussent, quand Thérèse leur apporte leur pâtée. Enfin elles se mettent à manger et à boire sans cesser de bavarder. Des phrases lui arrivent. Et quoiqu'il n'ait pas entendu de nom, tout de même, tout de suite, il a compris de qui l'on parle. C'est la voix de sa petite maman.

— Pauvre femme ! pour la sortir de ses idées, je lui ai demandé de déjeuner avec moi ce matin. Ce n'est plus qu'une ombre. Croiriez-vous que, depuis qu'elle peut se lever, elle passe tous ses après-midi sur la tombe de sa petite fille ?

Toutes les dames poussent des gémissements pendant quelques secondes. Puis elles se remettent à grignoter des bonbons. Et maman est de nouveau très gaie. Elle a l'air d'avoir tout à fait oublié ce qu'elle vient de dire.

Trott est consterné. Ah ! cette fois c'est un vrai remords ! Il connaît bien cette chose qui le prend à la gorge et qui le gratte. Il voudrait pleurer et demander pardon. Il se souvient, oh ! avec une honte cruelle, comme il a été bruyant, égoïste, insouciant, à ce déjeuner où la maman de Suzanne le regardait avec des yeux si tendres ! et quelles vilaines pensées il a eues contre elle ! Trott voudrait se cacher pour ne plus se voir lui-même. Qu'a-t-elle dû penser de lui, qu'a-t-elle dû penser ?

La petite Suzanne est au ciel. Elle sait que son ami ne l'a pas oubliée, au moins pas tout à fait. Mais sa pauvre maman, qui est si seule, si seule, il n'a rien su lui dire de gentil ; même il a ri devant elle ! Elle a dû le prendre pour un petit sans cœur ! Comme elle doit être triste ! Trott sent bien maintenant comme c'est dur de n'avoir pas tout près de soi quelqu'un qu'on aime beaucoup ; et pourtant, dans ce salon, il y a bien des gens, et sa petite maman. Et cette maman-là, elle est toujours toute seule, toujours, toujours, et tout à fait, puisque le papa de Suzanne est aussi mort... Et quand elle veut embrasser sa petite fille, elle est arrêtée par un mur de pierre froide et dure, très froide, très dure, que jamais personne n'enlèvera. Oh ! comme elle doit être malheureuse ! comme elle doit pleurer ! Elle regardait Trott avec de tels yeux ! Oh ! il aurait dû dire quelque chose de gentil, l'embrasser, la consoler ! Et il n'a rien dit, rien fait, rien, rien. Trott se déteste, il se tord les mains, il voudrait se battre. Oh ! cher petit bon Dieu, pourquoi avez-vous permis à votre pauvre Trott d'être si horriblement méchant ? Pourquoi n'est-il pas plutôt mort comme la petite Suzanne ?...

Il y a eu un craquement de petits sabots sur le parquet. Une porte s'est doucement fermée. Au milieu de la musique, de la danse, des cris, des rires, du goûter, personne n'a rien vu. (La suite page 48)

Chronique Documentaire par Louis Roland



LA LUNE EXERCE D'ÉTRANGES INFLUENCES SUR CERTAINS CERVEAUX ; IL Y A DES " LUNATIQUES " QUI PRÉTENDENT S'ENVOLER DANS L'ESPACE, ET D'AUTRES QUI VOIENT DES FANTÔMES PLUS OU MOINS GRIMAÇANTS QUI LEUR SEMBLENT RÉELS.

Les Méfaits de la Lune

CETTE lune, chantée par les poètes, sympathique aux amoureux, inspiratrice des matous en bonne fortune et déesse de l'antiquité, va-t-il falloir que nous la classions maintenant parmi les choses qui font le malheur de l'humanité, tout au moins en partie ?

A vrai dire, nous ne serions pas les premiers et bien des mortels qui ont passé sur la terre avant nous l'ont regardée comme un astre malfaisant et responsable d'une multitude de crimes ou de maladies.

Il en est resté quelque chose dans le langage et si nous possédons le terme "lunatique", c'est tout simplement de la faute à la lune qui aurait le pouvoir de rendre certains hommes fous, détraqués ou mabouls, bref de leur taper fâcheusement sur le cerveau.

La croyance à la fâcheuse influence de la lune sur les humains dans certains cas se retrouve dans la plupart des pays et les historiens en médecine

retrouvent des traces de cette croyance dans les usages des anciens Grecs et Egyptiens.

Un proverbe dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et si la lune a si mauvaise réputation, c'est probablement qu'elle est justifiée, en partie, du moins.

La science actuelle serait de cet avis.

En fait de croyances ou de superstitions anciennes, il y eut les méfaits que l'on attribuait aux "loups-garous", êtres bizarres moitié hommes et moitié loups, qui parcouraient les campagnes, mordaient cruellement les gens et même parfois les dévoraient. Une opinion, qui tend à prévaloir, est que ces prétendus lous-garous étaient simplement des hommes que la lune avait rendus fous et qui s'habillaient de façon grotesque pour répandre la terreur.

Mais, comment la lune avait-elle bien pu les rendre fous ?

La chose est plutôt compliquée ; d'ailleurs, quand il s'agit d'influences astrales, ou même simplement

de causes douteuses, et que la science peut interpréter de diverses manières, les opinions variées peuvent se donner libre cours, et les explications ne manquent pas. Seulement, il peut fort bien n'y en avoir qu'une seule de vraie sur dix, et encore !...

Dans le cas de la lune malfaisante, on ne peut guère procéder que par observations et déductions ; or, les observations de faits étranges ne manquent pas.

Il y a bien longtemps de cela, le grand philosophe grec Aristote que l'on reconnaît comme le fondateur de la biologie, remarquait que les oursins, ces curieux animaux que l'on trouve dans la mer, et d'autres encore qu'il put observer sur les rivages de la Grèce, croissaient et se multipliaient en concordance avec certaines phases de la lune ; d'autres continuèrent ces observations et les reconnurent exactes.

De fait, l'influence de la lune sur les animaux de la mer ne fait pas de doute pour ceux qui ont par-

couru les mers du sud, ou demeurent dans ces régions. C'est ainsi que l'on connaît une petite anguille de mer, nommée Palolo, qui ne se reproduit qu'aux époques de la pleine lune. Il a été également prouvé que certaines espèces de coraux se montrent plus actifs dans leur croissance aux mêmes périodes de pleine lune et que les anémones de mer déploient leurs tentacules d'accord avec les variations de la lune. Quel peut bien être l'explication de tout ceci ?

Peut-être dans la nature des rayons lumineux que nous envoie la lune. Il est hors de doute que ces rayons sont "polarisés", c'est-à-dire que leurs vibrations s'étendent sur un seul plan, contrairement aux rayons ordinaires qui se propagent dans toutes les directions.

Des expériences scientifiques ont démontré que les rayons polarisés activent la croissance des plantes dans certaines conditions et exercent sur elles des influences variées. Ils peuvent également favoriser la croissance des germes et microbes, et c'est dans ce dernier cas, surtout, qu'ils peuvent être grandement nuisibles.

Que les rayons de la lune agissent de cette façon, il serait sans doute exagéré de l'affirmer, mais c'est une possibilité.

Un fait est certain, et il a été observé maintes fois : des personnes ayant couché dehors, quand la lune était dans son plein, et n'ayant pas eu la précaution de s'abriter le visage de sa lumière, en sont devenues aveugles. Cette cécité n'a pas été durable, elle a disparu au bout de quelques jours, mais elle a pu, néanmoins, être formellement constatée.

La mauvaise influence des rayons polarisés de la lune est bien connue de nombre de pêcheurs sur les bords de la mer. Ils ont remarqué souvent que le poisson se corrompait beaucoup plus vite, s'il était exposé aux rayons de la lune, qu'à tout autre lumière. Cette fois encore, la chose s'expliquerait facilement par le développement des microbes favorisé par les rayons polarisés.

La même remarque a été faite fréquemment par des bouchers pour la viande, et des bactériologistes de renom ont certifié le fait ; ils en sont venus à cette conclusion que les rayons de la lune peuvent être dommageables à cause de leur effet sur les bactéries. Mais pourquoi ont-ils cet effet ? C'est ce que nous saurons peut-être un jour, mais que nous ignorons encore maintenant.

La plupart, pour ne pas dire toutes les maladies du corps humain, étant causées par des microbes, si ceux-ci trouvent dans les rayons de la lune l'aide qui leur est nécessaire pour se développer, on conçoit facilement que des individus déjà fiévreux aient une recrudescence du mal, s'ils sont exposés aux rayons de la lune, et que cela puisse leur affecter le cerveau, tout au moins momentanément.

Ce sont ces faits qui ont certainement donné naissance au terme lunatique, parce que, précisément, les malades avaient leurs accès au temps de la pleine lune où les rayons de notre satellite sont les plus vigoureux.

Il est certainement vrai qu'il existe dans le corps humain, un rythme encore mystérieux qui se traduit par des excitations ou des dépressions qui peuvent être quotidiennes ou s'espacer sur une plus longue période de temps ; nous en observons facilement les effets, et comme ils concordent très souvent avec les phases de la lune, rien d'étonnant à ce qu'on les attribue, au moins en partie, à ce globe errant dans l'espace et en apparence pourtant inoffensif. Quelquefois la tragédie se mêle à cette supposée influence.

Il n'y a pas très longtemps, en Angleterre, un jeune homme de vingt-sept ans assassina sa fiancée et, comme défense, il affirma que c'était la lune qui l'avait rendu inconscient de son acte ; il ajouta qu'à chaque pleine lune il se sentait l'esprit dérangé, et devait faire effort sur lui-même pour ne pas commettre un crime.

Peu de temps auparavant, un enfant du même pays avait tenté de donner un coup de couteau à l'un de ses petits amis, et la même excuse de cet acte fut présentée ; l'extraordinaire de la chose, c'est qu'elle fut reconnue valable, et que l'enfant ne fut pas inquiété mais remis à ses parents pour surveillance.

Que la lune ait eu quelque influence dans les deux cas précités, la chose est possible, mais il faut admettre aussi que le cerveau du meurtrier et de l'enfant n'étaient certainement pas normaux. Si la lune pouvait indistinctement exercer sa fâcheuse influence sur toutes les têtes, il n'y aurait assurément plus que des fous sur la terre.

Or, si l'on veut se donner la peine de compter soigneusement, on peut tout de même encore trouver quelques douzaines de gens sensés.

Il y a trois ans, en Angleterre, toujours, un jeune voleur fut rendu à sa famille, parce qu'il avait juré que la lune était la cause du méfait qu'il avait commis. Décidément, cette bonne vieille lune finira par devenir la protectrice en titre des mabouls et des énergumènes de tout acabit !

Il est un fait à peu près reconnu, c'est que bien des hallucinations ont été causées par la lune ; non pas seulement par les effets de la lumière qu'elle peut produire dans la campagne ou dans les bois, mais par l'influence qu'elle exerce directement sur le cerveau. Nous connaissions déjà le "coup de soleil" mais, pour être complet, il faut y ajouter également le coup de lune.

Parmi les mabouls qui ont droit au titre de lunatiques, il en est parfois de fort curieux ; on cite le cas d'un d'entre eux qui, à chaque pleine lune, avait la sensation d'être enlevé dans les airs et de faire une petite promenade hygiénique dans les nuages dans la position couchée. C'était évidemment une manière agréable, autant qu'économique, de voyager, mais elle n'est heureusement pas à la portée de tout le monde.

D'autres ont raconté avoir vu des fantômes dans leurs accès de crises ; ils se croyaient transportés dans un autre monde où ils se sentaient, d'ailleurs, parfaitement heureux, et ne demandaient pas à en revenir.

On n'en finirait pas s'il fallait faire la liste de toutes les excentricités commises au nom de la lune, et peut-être bien à cause d'elle réellement.

J'ai dit que son influence sur les êtres animés, plantes ou hommes, était indéniable ; on a probablement exagéré bien des cas, de même qu'on s'en est servi à l'occasion comme excuse facile, mais il est hors de doute qu'il y a "quelque chose". Que les rayons polarisés soient à craindre, c'est possible, mais pour quelle cause ? C'est ce que nous ignorons encore et que, probablement, la science établira un jour.

Les méfaits de la lune ne se bornent pas à cela ; elle a d'autres influences encore plus ou moins connues, et que la sensibilité de certains appareils peut seule démontrer. On peut observer que, pendant la pleine lune, la réception radiophonique est généralement inférieure à ce qu'elle est d'habitude, même si des nuages la masquent complètement. Les nuages, il est vrai, ne peuvent exercer aucune influence sur le parcours des ondes radiophoniques, car généralement celles-ci passent beaucoup au-dessus d'eux et rencontrent forcément les rayons polarisés de la lune qui peuvent les affaiblir ou les influencer d'une manière quelconque.

D'autre part, il est facile de constater que les animaux eux-mêmes peuvent donner crédit à la lune

pour nombre de leurs actes qui sortent de l'ordinaire ; il y a des chiens qu'elle fait hurler et des chats qu'elle fait chanter des mélodies rarement harmonieuses, mais toujours bruyantes, surtout quand l'orchestre félin se compose d'un nombre important d'exécutants, mais ceci est une autre histoire, comme disait Kipling.

Cette planète morte, ou à peu près, que des poètes ont appelée l'astre mélancolique des nuits, a pourtant son utilité dont les hommes ne savent pas encore profiter, alors que ce serait relativement facile. La lune cause suffisamment de méfaits pour que l'on ait la justice de mettre à son actif les immenses services qu'elle pourrait rendre et les marées qu'elle cause sur la terre représentent une force immense, pratiquement inépuisable, mais dont on ne fait encore aucun cas.

De temps à autre on en parle bien un peu ; des théoriciens imaginent des plans plus ou moins compliqués, relativement à l'utilisation de ces marées, mais la chose se borne là, et les hommes continuent de construire à grands frais des usines hydrauliques ne donnant qu'un rendement à peu près insignifiant, si on le compare à celui qu'on pourrait obtenir de l'océan.

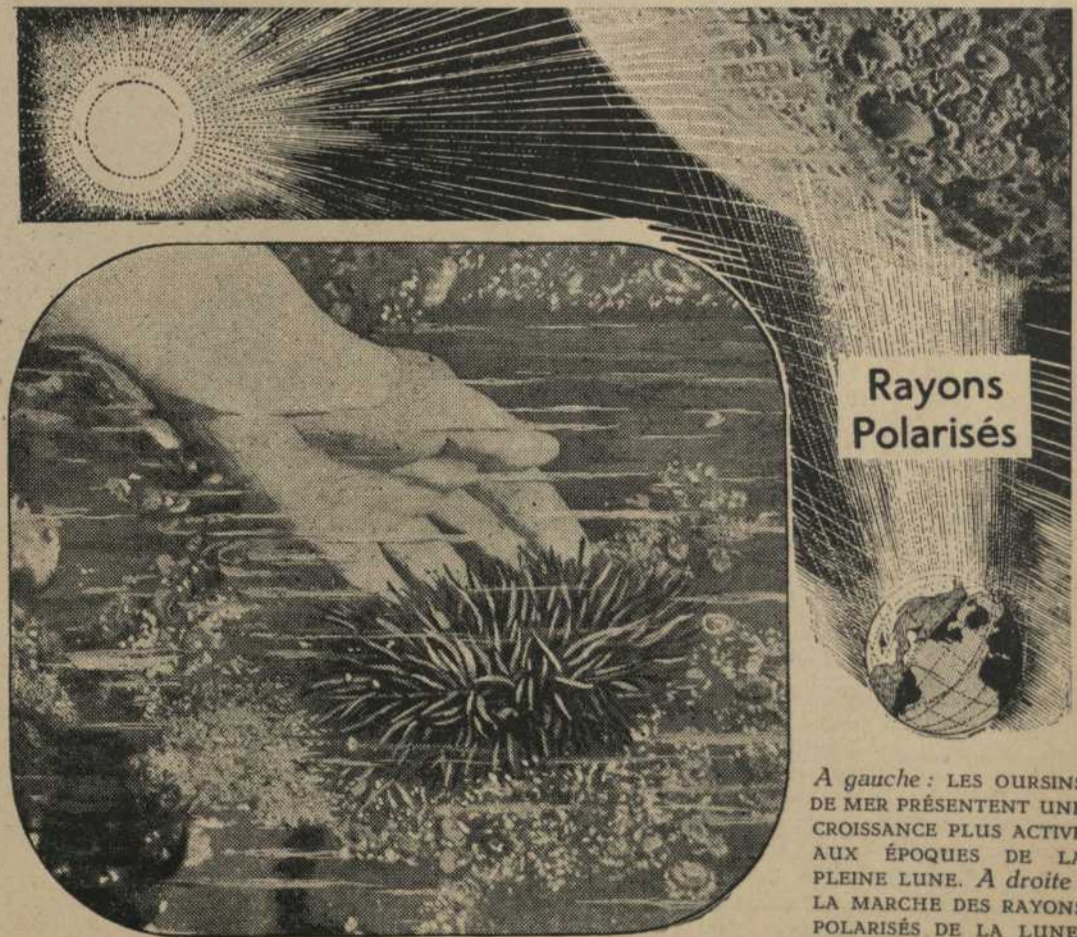
Les travaux d'installation ne seraient probablement pas plus dispendieux que bien d'autres que l'on fait pour l'aménagement de chutes ; la force obtenue serait incomparablement supérieure et permettrait des installations électriques d'une puissance énorme au prix d'un entretien modique.

Pourquoi ne donne-t-on pas suite à ces projets ? Cette fois, ce n'est certainement pas de la faute à la lune, mais une catégorie de lunatiques assez dangereux et qui s'appellent des profiteurs. Le jour où, grâce à l'utilisation rationnelle et généralisée des marées, il serait possible d'avoir à domicile, et pour un prix insignifiant, de la lumière, de la chaleur et de l'énergie, ce serait le coup d'assommoir pour une armée d'industriels, de marchands, de revendeurs et de trafiquants divers qui monopolisent plus ou moins les forces de la nature plus ou moins transformées par leur machinerie.

Nombre d'exploitations actuelles se résument dans le mot au singulier, celui d'exploitation avec un sens un peu différent, mais bien de nature à remplir certaines poches qui crèvent déjà de trop plein. Mais, cette fois encore, ceci est une autre histoire...

Dans tout cela, cette pauvre lune, chantée par les uns, honnie par les autres, conserve son impassibilité millénaire et son attrait tout spécial pour bien des gens qui semblent se désintéresser des choses d'ici-bas comme de leur première paire de chaussettes. Il y en a tant qui sont toujours dans la lune !

Et, ma foi ! ce ne sont peut-être pas, après tout, les plus malheureux.



A gauche : LES OURSINS DE MER PRÉSENTENT UNE CROISSANCE PLUS ACTIVE AUX ÉPOQUES DE LA PLEINE LUNE. À droite : LA MARCHÉ DES RAYONS POLARISÉS DE LA LUNE.

Notre Roman Complet

Les Sept Missives

par L. Granval

ILLUSTRATIONS
DE SAINT-LOUP

UN COUP LÉGER, frappé au carreau de la porte vitrée, suspendit la conversation de Mme Bouchut, concierge.

Elle leva la tête :

— Ah ! fit-elle, c'est M. Fourquier.

M. Fourquier s'excusa. Il ne savait pas que Mme Bouchut fût occupée. Un sourire aimable aux lèvres, la brave femme se récria :

— C'est tout naturel, M'sieu Fourquier ! Justement y a du courrier. Une lettre bleue, comme hier...

Elle tendit l'enveloppe. Le locataire l'examina rapidement et murmura entre ses dents :

— Et comme avant-hier...

— Justement, M'sieu Fourquier ! Et comme avant-hier. Ça doit être comme qui dirait des prospectus, vu que c'est toujours écrit de la même manière, spas ?

— Merci, Mme Bouchut... Heu, à propos, ma femme n'est pas encore rentrée, sans doute ?

Il dit cela avec une ombre mélancolique sur le visage.

— Non, M'sieu Fourquier. Non... Je ne l'ai pas vue passer. Oh, elle ne tardera pas !

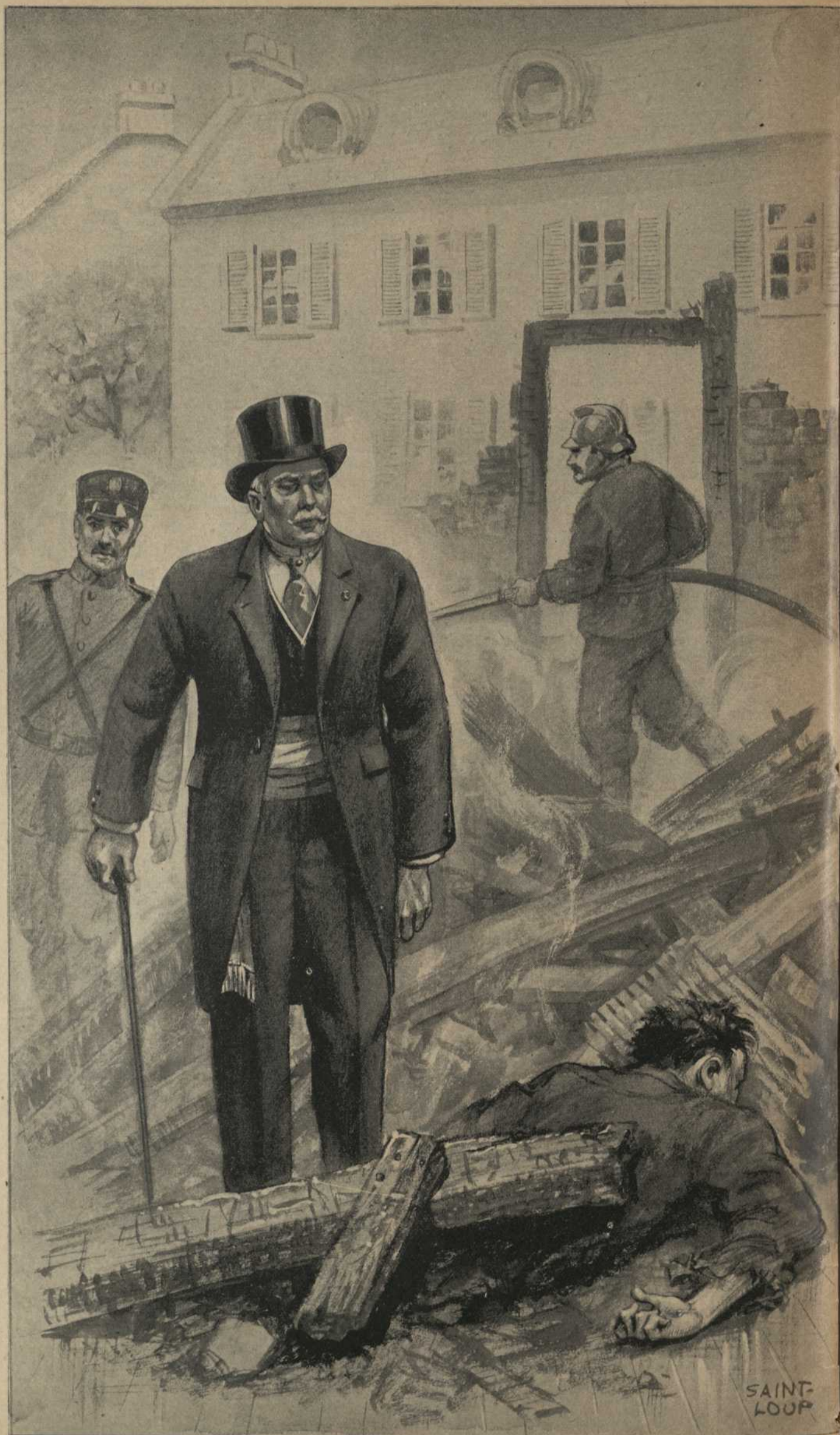
Il remercia d'un signe, et se retira.

Mme Bouchut haussa les épaules, leva les yeux au ciel et poussa un bruyant soupir. Elle revint vers la voisine qui lui tenait compagnie.

— Un bien méritant, celui-là, confia-t-elle. Travailleur, sérieux et tout. Mais je crois bien qu'il n'est pas récompensé comme il le devrait. Sa femme est jolie... trop jolie... Et coquette. Elle doit dépenser beaucoup. Elle est toujours en retard pour le dîner. Les grands magasins, s'pas. Et peut-être bien autre chose, mais, motus, ça n'me regarde pas...

Les deux femmes reprirent le fil de leurs propos, qui roulaient principalement sur leurs chances respectives de gagner le gros lot de cinq millions au prochain tirage de la Loterie Nationale.

M. Fourquier, rentré chez lui, eut confirmation par la bonne que son épouse, justifiant sans s'en douter les remarques de la concierge, n'était pas là. Il hocha la tête, ne fit aucune réflexion et, quittant son veston, endossa un vêtement d'intérieur. Il s'assit dans le petit salon et jeta quelques



SAINT-LOUP

Publié en vertu d'un traité avec La Société des Gens de Lettres.

LE COMMISSAIRE CONSTATA QU'UN HOMME AVAIT ÉTÉ CARBONISÉ EN PARTIE PAR LES FLAMMES

documents sur une table. Il se mit à les compulsuer.

C'était un amoncellement de hiéroglyphes. Des formules chimiques pour la plupart. M. Fourquier possédait un laboratoire en banlieue, à Montreuil, où il poursuivait des recherches afin de perfectionner un procédé de son invention pour la fabrication de la soie artificielle.

Travailleur acharné, il s'adonnait à sa tâche avec une persévérance, une conviction, une volonté qui méritaient la réussite. Tout à coup, il s'interrompit. Il venait de penser à la lettre.

Prenant l'enveloppe dans la poche de son veston, il l'examina, puis, d'un mouvement brusque, en déchira l'arête. Elle contenait une feuille de papier très ordinaire, sur laquelle quelques lignes étaient tapées à la machine à écrire.

Son front se rida. Il serra les dents. Sa bouche prit une expression amère. Il venait de lire :

"Troisième avertissement. — Il ne reste plus que quatre jours pour obéir. Si nous n'avons pas obtenu satisfaction samedi, nous agirons comme décidé."

Pas de signature. Simplement la date et la mention du jour ; sans doute, pour situer le message. On était au mardi. Il compta machinalement sur ses doigts :

— Mercredi, jeudi, vendredi, samedi... En effet, cela fait bien quatre jours encore...

Il replia vivement la feuille et l'enfouit sous ses paperasses. Il venait de reconnaître, au bruit de voix, dans l'antichambre, que sa femme était arrivée.

Un tourbillon blond et rose jaillit dans la pièce. Il se leva pour enlacer la gracieuse apparition. Mme Fourquier se débattit en riant :

— Grand fou !... Tu m'étouffes...

— Toujours en retard, Aline...

— Oui, mon chéri... Gronde-moi, je le mérite... Mais j'étais chez Huberte... Nous avons bavardé. L'heure passe si vite... Heureusement Verlat s'est offert à me reconduire dans sa voiture.

— Ah ? Verlat y était aussi ? Une lueur singulière passa dans les yeux de M. Fourquier.

— Mais oui, fit-elle, toujours rieuse. A propos, il faudra l'inviter à dîner un de ces soirs, mon grand... Tu sais... Pour tes affaires... Il peut t'être utile.

Il eut un sourire sardonique, tôt effacé, et murmura :

— Oui, oui... J'y songe...

André Verlat était un ancien camarade de lycée, retrouvé dans la vie courante. Il possédait beaucoup de relations. C'était une raison parmi beaucoup d'autres qui l'avaient installé sur un pied quasi-privilegié dans le ménage Fourquier. Un garçon fort séduisant qui savait tourner un compliment à ravir. Et la petite Aline aimait beaucoup les compliments...

On l'avait rencontré tout-à-fait fortuitement au hasard d'une sortie. Au théâtre, un soir, pendant l'entr'acte, un homme avait frappé l'épaule de Fourquier.

— Tiens ! Comment vas-tu ?... Que deviens-tu ?

Il y avait à peine huit mois et déjà, André Verlat ne pouvait plus se passer de la fréquentation des Fourquier. Célibataire d'une trentaine d'années, le cadet de Georges Fourquier de deux ans à peine, il était aussi brillant que l'ingénieur-chimiste paraissait concentré. Il avait plu tout de suite à la jeune femme pour son allant, sa gaieté, son entrain.

Dans le monde où l'on avait eu tôt fait de remarquer le trio on hochait la tête après leur départ et l'on échan-

geait des sourires furtifs. Les plus audacieux songeaient : "Si ce n'est pas encore fait, cela ne tardera guère... Ce pauvre Fourquier, comme tous les maris, n'y voit que du feu".

Peut-être se trompaient-ils sur l'aveuglement de l'époux d'Aline ?... Peut-être ce dernier suspectait-il quelque chose, mais sa confiance en la femme qu'il adorait, le désir de ne pas la contrarier en fermant sa porte et... la question des relations que possédait Verlat, tout cela réuni, pouvait dicter une ligne de conduite qui ne regardait que lui-même."

On passa dans la salle à manger où les deux couverts attendaient. Le dîner commença, émaillé par les mille et un riens commentés d'une voix cristalline à laquelle répondait le timbre grave et un peu assourdi de l'homme.

Une fois la bonne retirée à la cuisine, elle aborda un autre sujet, en désignant les documents sur le guéridon, dans le salon où ils se trouvaient à présent :

— Et ça ?... Ça marche !... Tu es content ?

— Oui, ma chérie... Nous... nous serons bientôt au bout de nos peines. Ça prend une bonne tournure...

Des fauteuils de velours havane, un tableau qui paraissait signé d'un maître, accroché au mur, bien en vue et, sur une table en bois de rose, quelques revues destinées à faire patienter. On se serait cru chez un avocat ou un médecin.

Il se trouvait chez Sébastien Luron, le fameux détective.

Il avait mûrement réfléchi et pris une décision. Les lettres avaient continué. On était au jeudi après-midi et il ne doutait pas qu'en rentrant, il en trouverait encore une. Celui ou ceux qui le poursuivaient paraissaient décidés à mettre leurs menaces à exécution. Il fallait songer à se protéger.

Et puis, il y avait une autre raison. Le doute, le doute perfide s'était finalement infiltré en son cœur. Il voulait se débarrasser de ces deux tourments.

Une porte s'ouvrit ; un homme mince, svelte, aux tempes grisonnantes, apparut sur le seuil.

— Veuillez entrer, je vous prie...

M. Fourquier se leva et passa dans le cabinet de travail attenant. Le détective, installé derrière un somptueux bureau Empire tenait entre ses

— Où sont les autres lettres ?

Au mouvement de surprise de M. Fourquier, il sourit :

— Mais oui... Ceci porte en tête : premier avertissement. Il est indubitable que vous en avez reçu d'autres !

Il parlait d'une voix tranquille, posée, discrète. Son timbre qui devait être métallique quand il articulait fort, résonnait à peine. Il ne paraissait nullement surpris de la bizarrerie de l'événement qui amenait chez lui ce visiteur. En fait, rien ne devait surprendre cet homme que l'on sentait doué d'une force de caractère dépassant la norme, et qu'en outre, l'habitude professionnelle avait dû contribuer à cuirasser.

M. Fourquier chercha dans sa poche et tendit, pêle-mêle, les pièces demandées. Elles étaient toutes semblables au troisième avertissement, sauf pour le numérotage.

Le détective les posa sous un presse-papier de marbre et articula en croisant à nouveau les doigts :

— Vous avez conservé les enveloppes ?

— Oui, Monsieur...

— Sage précaution. Vous les avez sur vous ?

L'ingénieur-chimiste lui donna satisfaction. Luron examina ces pièces. M. Fourquier, l'air anxieux, l'observait. Les enveloppes allèrent rejoindre les lettres sous le presse-papier :

— Le cachet de la poste, dit le policier, révèle que chaque lettre a été mise à la poste dans un quartier différent. J'ai constaté successivement la rue du Louvre, la Bourse, la rue Le Peletier, la rue du Rendez-Vous, etc.

— Oui, M. Luron, confirma le visiteur. Mais ce qui est curieux à mon avis, c'est que c'est toujours à peu près vers la même heure que...

— Votre observation est juste, souligna le policier sans s'animer. Maintenant, voulez-vous me dire exactement en quoi consistent vos occupations. Votre carte de visite indique *Ingénieur-Chimiste*, je présume que l'adresse donnée est celle de votre domicile.

— C'est exact. Mon laboratoire se trouve rue Etienne-Marcel, à Montreuil-sous-Bois. Ainsi que le disent les lettres de menaces, je poursuis l'achèvement d'une invention. Je dispose de quelques petites ressources personnelles que j'ai mises dans mon affaire et je compte les récupérer, et au-delà, dès que j'aurai achevé mes expériences...

Luron fit un signe de tête approbateur.

— Vous avez mis quelqu'un au courant de ces expériences ? demanda-t-il, avec un mouvement de menton désignant les lettres.

— Non, Monsieur. Personne. Absolument personne !

— Alors ?... Comment ces gens peuvent-ils... ?

M. Fourquier leva les bras signifiant son ignorance. Il fronça cependant les sourcils, mais haussa les épaules :

— Evidemment, articula-t-il, ma femme est dans le secret, mais de ce côté-là...

Sébastien Luron resta impénétrable. Ses yeux noirs quittèrent le visage de M. Fourquier pour se fixer un instant au fond de la pièce. Il réfléchissait.

— Pourquoi, dit-il soudainement, vous êtes-vous adressé à moi, M. Fourquier ?

L'ingénieur-chimiste parut déconcerté par cette question. Il écarquilla les yeux.

— Mais... Mais il me semble, Monsieur, que... que votre profession... vos aptitudes...

— Vous me comprenez mal. Je veux dire ceci : pourquoi avoir fait appel à un détective privé au lieu de

NOTRE ROMAN COMPLET de la semaine prochaine :

La Messagère

par Magali

"LE SAMEDI" PUBLIE MAINTENANT, EN PLUS DE SON GRAND FEUILLETON ET DE SES NOMBREUSES NOUVELLES, UN ROMAN COMPLET PAR SEMAINE.

Elle battit des mains et vint s'asseoir à côté de lui sur le divan, l'entourant de deux bras calins :

— Quel bonheur... Les soucis disparaîtront. Oh ! tu sais, mon grand, j'ai vu un amour de petit chapeau aujourd'hui, chez Yvette et Yvette, rue de la Paix... Avant d'aller chez Huberte...

Elle papota, cependant qu'il la couvait d'un regard emplé de passion et la prenait à nouveau dans ses bras, non sans dissimuler la préoccupation soudain revenue, au sujet de la lettre mystérieuse.

Le lendemain, mercredi, la concierge lui tendit, lorsqu'il rentra, une quatrième enveloppe en tous points conforme aux précédentes.

— V'là des gens qui insistent... remarqua-t-elle, mais comme monsieur Fourquier paraissait absorbé, elle garda pour elle-même la suite de ses réflexions.

II

Après avoir été introduit dans un salon d'attente, M. Fourquier fut prié de patienter quelques minutes.

Il regarda autour de lui. L'endroit était confortable, voire assez luxueux.

doigts le bristol où était gravé le nom de son visiteur.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, Monsieur ?

L'ingénieur-chimiste tendit un papier :

— Voulez-vous prendre connaissance de ceci, M. Luron ?

C'était la première lettre reçue. Le policier, sans mot dire, en parcourut rapidement le texte :

"Premier avertissement. — Nous savons de source sûre que vous travaillez à une formule chimique destinée à révolutionner l'industrie. Cette formule représente des millions en perspective. Il est urgent que vous entriez en communication avec nous. Si vous acceptez, faites passer une annonce dans *Paris-Soir* ainsi conçue : D'accord formule soyeuse G. F., et nous vous fixerons un rendez-vous. Si vous refusez, nous vous donnons six jours pour réfléchir. Ensuite il sera trop tard."

Sébastien Luron posa la lettre sur le bureau et croisa les doigts, fixant son interlocuteur de ses yeux noirs, abrités sous d'épais sourcils en avant. Il demanda :

demander la protection de la police officielle ? Il y a là — Sébastien Luron allongea une main un peu osseuse vers le presse-papier — des menaces suffisamment caractérisées pour que le commissaire de votre quartier, par exemple...

M. Fourquier fit non, de la tête. Il changea de position dans son fauteuil et se pencha en avant. D'une voix assourdie, il confia :

— Parce que je voulais vous demander, en même temps, de bien vouloir surveiller quelqu'un...

— Vous avez déjà une idée sur l'auteur de ces missives ?

— Non, Monsieur Luron, il ne s'agit pas de cela. C'est une autre affaire. Ce quelqu'un fait la cour à ma femme, et...

D'un geste de la main, le détective arrêta net la phrase.

— Je regrette, Monsieur, mais je ne m'occupe pas de filatures de ce genre. C'est l'affaire d'une agence de renseignements. Vous en trouverez au Bottin. Vous n'aurez que l'embaras du choix.

Un silence embarrassant régna dans la pièce. Sébastien Luron reprit de sa voix égale :

— A chacun sa spécialité, M. Fourquier. Personnellement, je me cantonne dans les solutions d'énigmes, de mystères. Les quelques résultats que j'ai déjà eu la chance d'obtenir et qui sans doute, vous ont incité à venir à moi — M. Fourquier inclina affirmativement la tête — vous indiquent cette prédilection.

M. Fourquier toussotta embarrassé. Il tritura son chapeau et prit un parti, tendant la main vers les lettres.

— En ce cas, M. Luron, dit-il, je vous prie de m'excuser de vous avoir dérangé inutilement. Ainsi que vous le suggérez, je vais, de ce pas, me rendre chez le commissaire de police... Celui de Montreuil, sans doute?... Je vous remercie.

Il ramassa ses documents et prit congé. Sébastien Luron le reconduisit à la porte et le salua d'un mouvement cérémonieux de tête. Il refusa de discuter honoraires. N'étant pas chargé d'enquêter, il ne pouvait, expliqua-t-il avec courtoisie, exiger une somme quelconque. Quant à la consultation qu'il venait de donner, mon Dieu... c'était si peu de chose !

Resté seul, Sébastien Luron haussa les épaules avec un sourire indulgent et fit entendre un léger clappement de langue. Aussitôt de dessous le bureau où il était resté parfaitement immobile et silencieux, un chien énorme au pelage gris, aux yeux jaunes phosphorescents, bondit en remuant la queue et, après avoir étiré son corps souple et musculeux, se dressa sur ses pattes de derrière.

C'était une bête magnifique. Malgré la haute taille de son maître, le chien, un berger d'Alsace dit "chien policier" aux oreilles droites, au museau allongé et triangulaire, atteignait les épaules de l'homme dont il cherchait à lécher affectueusement le visage.

— Allons Toky ! gronda le détective, tout en le caressant, j'ai déjà fait ma toilette ce matin...

LES COUPURES ET MEURTRISSIONS DISPARAISSENT. — Quand vous souffrez de coupures, écorchures, meurtrissures, foulures, gorge ou poitrine douloureuse ou autres maux semblables, employez l'huile Eclectique du Dr Thomas. Son pouvoir sanitaire est bien connu dans toutes les sections de la région. Une bouteille d'huile Eclectique du Dr Thomas devrait être dans toute armoire médicale en prévision de tous les cas d'urgence qui peuvent survenir.

Toky se mit à japper et à bondir dans la pièce. Il alla renifler le bas de la porte puis revint au fauteuil où s'était assis M. Fourquier. Sébastien Luron paraissait habitué à ces manières et déclara, s'adressant à son chien comme s'il parlait à un interlocuteur humain :

— Non, Toky... Inutile d'enregistrer... Nous ne travaillerons pas pour ce Monsieur-là.

III

C'était peu avant l'heure du dîner. La classe laborieuse qui forme la majorité de la population montreuilloise avait regagné les logis après le travail de la journée et, chacun chez soi, s'appropriait à s'asseoir à table, sous la lampe familiale.

Une explosion formidable ébranla l'atmosphère. Des vitres s'effondrèrent en miettes. Ceux qui avaient été à la tranchée, jadis, et ceux, aussi,

était fatale. Les autres déploraient la malchance de l'inventeur. On savait vaguement qu'il travaillait à quelque découverte, mais quoi au juste ? Et les commentaires allaient leur train.

La fureur des flammes, énergiquement combattue, finit par décroître et, peu à peu, il n'y eut plus, çà et là, que quelques derniers foyers que des torrents d'eau achevèrent de noyer. Une âcre odeur montait des décombres.

Lorsque l'assurance fut acquise que l'on pouvait s'avancer sans danger, la police pénétra dans ce qui restait du laboratoire. Enjambant des poutres noircies et fumantes, des gravats, des amas de ferraille tordue, des débris de verre fondus par la chaleur, les agents recherchèrent si par malheur, il y avait des victimes.

Un homme poussa une clameur :

— Par ici !... Un cadavre !...



Elle est morte un matin...

♦ ♦ ♦

*C'était une mignonne et bien gentille enfant
Aux grands yeux tous rêveurs, au sourire un peu triste.
Fleur plus fragile encor que celle de nos champs.
On l'appelait Margot, mais c'était Marguerite.*

*Gracieuse, souvent, boucles blondes au vent,
Seule, on la surprenait, sur le vieux banc rustique.
Effeuillant lentement l'humble fleur symbolique;
Je t'aime, un peu, beaucoup... son coeur était si grand...*

*Mais un jour la pauvre, en lui, sentit grand froid
Elle avait du chagrin... un vieux praticien, vite
Près du lit rose vient, songeur, il dit : Petite,
Tu te fais mal, ton coeur, pour aimer n'est pas fait...*

*Pour aimer n'est pas fait... comme si de la main
Elle pouvait ôter son amour, la mignonne...
... Elle vécut un peu... mais un jour gris d'automne
Comme un oiseau blessé, le long de son chemin,*

Elle est morte un matin...

JEANNE LE ROY

Extrait de "Premières envolées au pays des ailes"

qui avaient subi les bombardements nocturnes par gothas, crurent à la chute d'une torpille aérienne. On se précipita dans la rue. Les enfants piaillaient, les femmes étaient affolées, les hommes coururent dans toutes les directions.

On entendit le hululement d'une sirène de pompiers. Des flammes jaillissaient dans les airs. Cela provenait de la rue Etienne-Marcel. La foule, qui grossissait de minute en minute, s'aggloméra devant un petit terrain vague au milieu duquel une construction à un étage n'était plus qu'un vaste brasier. La police survenue tenta de refouler les curieux. Les pompiers se multipliaient, mais l'incendie faisait rage et tout laissait prévoir qu'il ne resterait que des ruines.

Un bruit courut et se propagea : — C'est le laboratoire de M. Fourquier !...

Les gens hochaient la tête. Cela devait arriver, assuraient les uns. Avec toutes ces expériences, pareille issue

On donna des ordres pour une civière. Pendant ce temps, penché sur d'horribles débris, le commissaire constata qu'un homme avait été carbonisé en partie. Qui était-ce ?... Le chimiste ou son veilleur de nuit qui couchait dans le bâtiment ? Et n'y avait-il pas à craindre que l'explosion eût fait deux morts ?

Le commissaire fit téléphoner chez Mme Fourquier. On apprit que le malheureux n'était pas chez lui. Il avait annoncé qu'il resterait assez tard à Montreuil et qu'elle dînât sans lui.

La tâche du secrétaire du commissariat était ingrate. Aux questions affolées de la pauvre femme, il ne put que répondre qu'il serait nécessaire qu'elle vint immédiatement. Lorsqu'elle arriva sur les lieux, elle s'évanouit à la vue des débris et décombres, comprenant une partie de la vérité.

Et tout à l'heure, il faudrait lui dire le reste !...

Car aucun doute ne subsistait maintenant. Le cadavre ne pouvait être que celui de M. Fourquier. Le veilleur de nuit, dont apparemment le destin n'avait pas encore fixé le sort, avait été envoyé par le chimiste pour faire quelques emplettes alimentaires qui devaient permettre à l'inventeur de se restaurer et parachever l'oeuvre cette nuit même. L'explosion avait eu lieu pendant qu'il se trouvait chez le boulanger et, s'il n'avait pas reparu plus tôt, c'était parce que, pris dans la foule que repoussait le cordon de police, il lui avait été impossible de passer, malgré ses protestations désespérées.

On transporta la dépouille funèbre dans une salle du commissariat. Mme Fourquier revenue à elle, interrogeait en vain, se tordant les bras de désespoir, les gens qui, autour d'elle, détournaient la tête pour ne pas avoir à répondre.

— Mon mari !... Je veux voir mon mari !...

Un brigadier paterne, à grosse moustache, tenta de la rassurer, mais en vain. Elle répétait cette phrase comme une litanie. Le commissaire, qui faisait la navette entre son bureau et le lieu de l'explosion, décida, bien à contre-cœur, de tenter la terrible mais nécessaire épreuve.

— Du courage, Madame... Soyez forte...

Mise en présence de ce qui avait été Georges Fourquier, elle fit un effort surhumain et, d'un pas titubant, soutenue à droite et à gauche, elle s'avança. Un mouchoir qui avait été déchiqueté de ses petites dents aiguës, à la main, elle eut la force de se pencher, malgré l'odeur horrible de chair calcinée qui l'obligea à porter le tampon de tissu fin à ses narines.

— C'est lui... bégaya-t-elle, et elle se jeta en arrière, inanimée. Un gardien de la paix, jeune et robuste, l'emporta dans ses bras comme une enfant.

Le commissaire retourna en toute hâte rue Etienne-Marcel. Des inspecteurs avaient commencé leurs investigations. Il fallait connaître les causes de ce désastre. L'un des pompiers émit l'opinion qu'il s'agissait d'un incendie volontaire.

— Un incendie volontaire ? Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

Il déclara avoir constaté la présence d'une sorte de torche dans une pièce voisine.

— Venez voir, Monsieur le Commissaire...

Le représentant de la loi suivit l'homme. Sur le sol se voyait à demi-enseveli sous des monceaux de bois consumés, un surprenant assemblage composé d'une serpillière enroulée autour d'un épais morceau de bois. Le tout paraissait avoir été saturé d'un liquide extrêmement inflammable, essence ou benzine.

Les recherches reprirent aussitôt avec fièvre. On trouva six appareils incendiaires disséminés un peu partout. Ceux-ci n'avaient pas flambé, mais tout portait à croire que d'autres avaient accompli leur néfaste mission.

— Il ne s'agit donc pas d'un accident, mais d'un crime... murmura le commissaire, perplexe. Quelqu'un aura assassiné le malheureux et tenté de détruire les traces du forfait en mettant le feu au laboratoire, espérant ainsi ôter toute possibilité de trouver des indices... Qui pouvait avoir intérêt à tuer l'inventeur ?

M. Sébastien Luron déplia son journal quotidien et, tout en tirant de courtes et rapides bouffées de sa pipe, jeta un coup d'œil sur les nouvelles du jour.

(Lire la suite page 16)

Une "MAUVAISE PEAU" — sous-entend Un Derme Inactif



Mlle HELEN MITCHELL STEDMAN, délicieuse blonde au teint délicat, déclare: "Le Cold Cream Pond's fait disparaître toute trace de poussière et de maquillage. Il raffine et éclaircit mon teint. Les pores ne se voient plus."



LES POINTS NOIRS ET BOUTONS DISENT:

"Quelque chose d'obstrué sous la peau!"

LES PORES DILATÉS DISENT:

"C'est la faute des huiles de la peau!"



Mme Anthony J. Drexel III

Les yeux les plus scrutateurs ne sauraient trouver le moindre défaut sur la peau de cette charmante dame. Elle-même déclare: "Immédiatement avant le coucher — et aussi chaque matin — je me sers de Cold Cream Pond's. Il revigore et rafraîchit la chair — comédons et autres imperfections n'y peuvent jamais apparaître!"

Glandes, nerfs et fibres sous-cutanés . . . doivent être stimulés avec cette crème pénétrante

AUJOURD'HUI MEME, tenez-vous quelques instants auprès d'une jeune fille que vous connaissez. Observez la peau de son nez et de ses joues. N'est-ce pas terrible? — comme on y discerne de pores grossiers et de comédons!

Votre propre figure subit ce même "third degree" chaque fois que vous êtes à la portée de quelqu'un. Les gens pensent: Pourquoi ne fait-elle pas quelque chose pour sa peau?

Mais ce n'est pas la peau visible qui est malade. C'est votre derme! Les minuscules glandes sont surchargées... L'huile qu'elles secrètent est épaisse... et obstrue les pores. Conséquence: comédons, pores grossiers et autres affections enlaidissent votre apparence!

Les rides disgracieuses et les affaissements sont encore des signes apparents de la faiblesse du derme!

Attaquez à leur racine les affections cutanées

Mais vous pouvez activer ce derme — l'éveiller — le faire fonctionner. Oui, certainement — grâce à cette crème pénétrante de Pond's.

Le Cold Cream Pond's contient les huiles spéciales qui atteignent directement le dessous de la peau. Même pendant que vous en frictionnez votre peau, vous le voyez pénétrer les pores et tirer les poussières et les reliquats de maquillages. Et votre peau, ainsi nettoyée à fond, reste propre et éclatante!



L'ORIGINE DES AFFECTIONS CUTANÉES
Coupe montrant les minuscules nerfs, glandes et fibres sous-cutanés qui embellissent ou enlaidissent votre peau. Fonctionnent-ils mal — les affections cutanées apparaissent. Sont-ils actifs grâce au traitement Pond's — les affections cutanées n'existent plus!

Dès maintenant, servez-vous davantage de Cold Cream Pond's. Tapotez-le vivement du bout des doigts. Vous stimulez ainsi le derme inactif. Nerfs, glandes et fibres revivent... et donnent chaque jour à votre peau la force de combattre les affections!

Persévérez et vous verrez bientôt votre teint s'embellir. La tête des comédons se dissout. Les matières incrustées sont délogées... Une peau délicate remplace toutes les affections. Les yeux les plus malveillants n'y peuvent trouver à redire!

Comment embellir le teint

CHAQUE SOIR, tapotez avec du Cold Cream Pond's. Voyez comme il amollit la saleté, le maquillage et les sécrétions de la peau — puis les chasse. Essayez puis tapotez encore vigoureusement avec du cold cream. Votre derme en profite... il est tout revigoré. Votre peau le prouve... elle devient fraîche, parfaite!

CHAQUE MATIN, et avant de vous maquiller, retrouvez cette fraîcheur nouvelle avec du Cold Cream Pond's. Voyez comme votre peau en est embellie — adoucie. La poudre ne peut s'agglomérer ni s'écailler!

Lisez le coupon ci-dessous — une belle occasion d'essayer tout de suite cette crème. Le tube spécial donne 9 traitements vivifiants! Demandez-le. Le Cold Cream Pond's est pur. Les microbes ne peuvent y vivre.

Demandez le

TUBE SPECIAL DE 9 TRAITEMENTS et 3 autres Accessoires de Beauté Pond's

Pond's Extract Co., of Canada, Ltd., Dépt. B-144
Brock Ave. Toronto, Ontario.

Veuillez m'envoyer le tube spécial de Cold Cream Pond's pour 9 traitements, et en plus de bons échantillons de 2 autres Crèmes Pond's et 5 teintes différentes de Poudre de Visage Pond's. Ci-inclus 10¢ pour frais d'expédition et d'emballage.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____

Fabriqué au Canada
Droits réservés par Pond's Extract Co., of Canada, Ltd.

(Suite de la page 14)

Il eut un mouvement de surprise à la lecture du titre d'un article : *Mystérieuse explosion dans un laboratoire à Montreuil.*

— Tiens ? se demanda-t-il. Serait-ce...

Il lut. Le nom de M. Fourquier lui précisa qu'il ne se trompait pas. Froissant la feuille, il se leva d'un bond. Il était en proie à des sentiments divers. Il éprouvait comme une angoisse, un remords confus. Il se secoua.

— Allons... se gourmanda-t-il. N'oublions pas nos principes. Du calme encore et toujours.

Il chercha à se remémorer tous les incidents de la visite. On était un jeudi.

— Il est donc venu il y a huit jours... murmura-t-il. D'après ce qu'il m'avait dit, le dernier délai était samedi dernier. Et ce tragique événement n'a eu lieu qu'hier. Pourquoi ?

Il se mit à marcher de long en large. Toky crut qu'il voulait jouer et commença ses gambades, mais d'une tape brève, il renvoya la bête dans un coin. Il soliloqua :

— Peut-être aura-t-il reçu un délai supplémentaire ? Et moi qui étais tenté de croire à une fumisterie !... Oui, je me le reproche, maintenant. Je n'ai pas pris la chose au sérieux. Je n'ai rien fait pour le mettre en garde d'une manière efficace. Allons, il faut, pour ma tranquillité de conscience, que j'aie trouvé le commissaire de Montreuil. D'autant plus que...

Il reprit le journal et lut soigneusement l'article, puis acheva son soliloque :

— En effet, aucune allusion aux lettres mystérieuses ! Il aura négligé mon conseil. De fait, je n'avais pas l'air très convaincu. Pauvre homme... Et il ne paraissait pas, non plus, très heureux en ménage, puisqu'il avait des soupçons sur la fidélité de sa femme...

Une heure plus tard, il était introduit dans le bureau du commissaire de police qui avait pris l'enquête en mains. Le fonctionnaire paraissait flatté de cette visite. Sébastien Luron chez lui ! Le fameux détective qui avait débrouillé tant d'écheveaux inextricables pour la police ! L'homme qui avait accompli des missions pour des chefs de gouvernements, des têtes couronnées...

Ce fut avec de grands égards qu'il le reçut. Il écouta religieusement le récit de Luron et déclara qu'en effet, jamais M. Fourquier n'était venu lui faire part des menaces reçues durant la semaine précédente.

— Quelle reconnaissance vous dois-je, M. Luron ! s'exclama-t-il. Grâce à vous, voici l'enquête aiguillée sur une voie bien définie... Mais, reprit l'officiel, en se grattant l'oreille, l'affaire est bien mystérieuse tout de même. Est-ce que... vous êtes très... très occupé, actuellement ?

Sébastien Luron comprit l'allusion on ne peut plus transparente. Il pesa rapidement le pour et le contre. Non, il n'avait rien sur les bras, momentanément. S'il aidait ce brave commissaire ? Indépendamment d'une bonne action, sa coopération serait d'une profitable publicité. Et il ne fallait jamais négliger les affaires...

LE BAUME PERSAN n'a pas son pareil pour donner du charme aux femmes. Tonifie et rajeunit la peau. Lui donne une texture d'une douceur exquise. Rend les mains adorablement blanches. Particulièrement recommandé pour adoucir la rugosité et l'irritation provoquées par la température. Indispensable aux élégantes. Frais et rafraîchissant. D'un parfum subtil. Un article de toilette dont la femme ne saurait se passer.

Et aussi, la vision de cet homme au visage tourmenté dans son bureau, le sentiment au fond de lui-même, revenu avec acuité, qu'il l'avait accueilli avec désinvolture... Bref, Luron accepta sans plus d'hésitation.

— Mais vous me laisserez agir à ma guise ? déclara-t-il.

— Entièrement, M. Luron, entièrement. Je me fie à vous.

— Une chose d'importance, recommanda le détective. Laissez les journaux totalement dans l'ignorance de mon rôle dans l'affaire. Ceci me permettra d'aller plus vite et plus facilement. On pourra parler de moi, une fois le coupable sous les verrous, mais pas avant.

IV

Mme Bouchut, concierge, était occupée à faire sa cuisine sur un petit réchaud à gaz, dans le fond de sa loge, quand un homme modestement vêtu, légèrement voûté, portant des lunettes jaunes et le visage encadré d'une courte barbe grise à favoris, se présenta à la porte le chapeau à la main.

— Pardon, Madame, c'est ici qu'habite Mme Fourquier ?

— Oui, mais all'est pas chez elle, en c'moment...

— Ah ? C'est dommage...

Mme Bouchut était fort bavarde et vint auprès du personnage qui était resté là. Elle demanda curieusement :

— C'est pourquoi faire donc ?

— C'est à propos de son mari...

On était au surlendemain du drame. Les restes avaient été transportés à l'Institut Médico-Légal. Le permis d'inhumer n'était pas encore délivré pour des raisons que le public ne comprenait pas, mais qui étaient sans doute impérieuses et restaient sous la responsabilité des autorités. La concierge qui dévorait les journaux et avait déjà reçu la visite de la police, demanda à tout hasard :

— C'est p't'être pour l'enquête ?

— Tout juste, Madame, mais puisqu'elle n'est pas là...

Il fit mine de se retirer.

Mme Brochu était fort bavarde et, jusqu'à présent, n'avait pas eu la satisfaction de trôner parmi son auditoire de voisins, par quelque confiance sensationnelle. Elle en était marrie. Ces inspecteurs de police étaient vraiment par trop discrets, trop "bouche cousue" à son goût et elle aurait tant aimé apprendre quelque chose !... Aussi, se précipita-t-elle vers un placard dont elle tira une bouteille de porto accompagnée de deux verres.

— Attendez donc, mon bon monsieur, offrit-elle d'un air engageant. C'est l'heure de l'apéritif. Prenez quelque chose.

L'homme loucha du côté de la bouteille à travers ses verres de couleur. Il sourit et s'assit à table.

— Je m'en voudrais de ne pas trinquer avec vous...

La conversation ainsi entamée ne pouvait que se dérouler favorablement. Mme Bouchut demanda :

— Dites... Pourquoi qu'y n'entrent pas ce pauvre Monsieur Fourquier ?... Qu'est-ce qu'y's attendent ?

— Oh ! cela ne doit plus tarder. C'est parce que sa veuve n'a pas reconnu officiellement le corps, comprenez-vous ? Il faut qu'elle fasse sa déclaration au médecin légiste...

— A ! c'est donc ça ?... J'suis bien contente de l'savoir.

L'inspecteur prit une gorgée de vin et reposa son verre.

— Il n'a pas eu de chance, votre locataire... C'était un travailleur... Et voilà sa récompense...

— Ah ! un bûcheur ça vous pouvez l'dire !... Et un déveinard aussi... Pourtant on dit que les co... je veux

dire les ceuss qu'y n'ont pas de bonheur... Allons, voilà que j'déraille...

L'inspecteur remplit le verre de la concierge et annonça :

— C'est ma bouteille, hein ? Tout à l'heure je vous rapporterai la même... Allez, c'est ma tournée...

Rassurée sur le sort de son porto, puisque ce visiteur allait le remplacer, et ravie d'avoir enfin trouvé un policier loquace, la concierge vida son verre d'un trait et s'essuya la bouche avec le coin de son tablier. Elle avait les joues fleuries et les yeux animés à présent.

L'homme fit un geste et confidentiellement :

— Elle trompait son mari, hein ?

Mme Bouchut prit un air inspiré.

— Ça j'peux pas l'affirmer, mais tout d'même, ell' rentrait jamais à l'heure... On la voyait souvent avec l'ami de M'sieu Fourquier, un homme qui ne m'plaisait pas beaucoup... Enfin, n'en faut dans la vie pour tous les goûts, pas vrai ?

— Ah ! oui... opina l'inspecteur. Cet ami, c'est Monsieur... ah ! voyons le nom m'échappe... c'est drôle, je l'ai sur le bout de la langue... Voyons... Monsieur...

— Varlat... fit la concierge.

— Varlat ! C'est ça... J'allais le dire ! assure l'homme. Il habite du côté de... sapristi... voilà que ma mémoire me joue des tours. J'admire la vôtre, Madame...

Se rengorgeant, Mme Bouchut compléta l'information :

— Dans le quartier de la Bourse, voyons... 31, rue Vivienne...

L'inspecteur se confondit en démonstrations et compliments :

— Vraiment, vous avez une mémoire d'ange !

— Et vous savez, hein, confirmat-elle, c'est pas parce qu'il me l'a dit. C'est la petite bonne de Mme Fourquier... Heu... Pas une indiscretion, oh ! non, mais comme ça, en parlant.

La concierge, peu habituée à vider une bouteille de porto, car on en voyait le fond à présent, commençait à bafouiller véritablement. Ce fut le moment que choisit l'homme pour s'éclipser non sans avoir tenu sa promesse, ce qui lui assura l'estime de Mme Bouchut.

En cours de route, Sébastien Luron, car c'était lui sous l'aspect qu'il avait désormais adopté, récapitula ce qu'il venait d'apprendre. Selon toute apparence ce M. Varlat devait être l'homme que le chimiste lui avait demandé de surveiller. Toutefois, cet épisode ne pouvait se rattacher dans son esprit à la disparition du malheureux. Seulement, les renseignements obtenus n'étaient pas inutiles, car, selon sa méthode, le détective avait entrepris de se renseigner sur l'entourage de M. Fourquier.

Il commençait par les intimes, pour élargir peu à peu le cercle afin de comprendre dans son filet tous ceux qui auraient pu connaître le secret de l'invention.

C'était parmi ceux-là, et non ailleurs, qu'il fallait chercher le ou les assassins. Il n'omit pas de noter sur son carnet de recherches, le nom et l'adresse qu'il venait d'obtenir avec habileté.

Mme Bouchut lui avait dit que la veuve pouvait rentrer d'un instant à l'autre. Il s'était éloigné, car il ne tenait pas à être vu dans la loge, mais après avoir parcouru deux ou trois cents mètres, il revint par un crochet et demanda, risquant à nouveau sa chance, si Mme Fourquier était là.

— Oui, mon bon Monsieur... All est montée y a un instant... J'lui ai dit qu'vous étiez venu...

Luron grimpa quatre à quatre les marches vers le premier étage et sonna précipitamment, dans la crainte

d'être relancé par celle qui aimait trop le porto.

Il fut introduit auprès de Mme Fourquier. Celle-ci était ravissante en noir. Elle avait l'air un peu las, ce qui, avec le cerne de ses yeux, accentuait davantage sa séduction. Sébastien Luron dut intérieurement convenir que Varlat avait du goût si toutefois les soupçons du disparu étaient justifiés.

— Je viens, Madame, de la part de la Préfecture... Je suis inspecteur de police. Je suis chargé d'enquêter sur l'affaire.

Le mensonge était délibéré, mais en l'occurrence, étant commis pour une cause louable, on ne pouvait en blâmer le détective. La fin justifie les moyens, et en matière de police plus que partout ailleurs. Au surplus, Luron ne fardait la vérité qu'à demi. Il ne trompait nullement la veuve en déclarant qu'il s'occupait de l'affaire...

— On a découvert, poursuivit-il, dans les papiers de feu M. Fourquier, des formules chimiques auxquelles il travaillait sans doute. Ces formules, Madame, sont incontestablement votre propriété. Je vous demanderai de bien vouloir passer au bureau du commissaire de police de Montreuil avec qui je travaille en collaboration, pour en prendre possession...

Elle eut un geste vague et soupira.

— Je suis fatiguée... Il me faut, sans cesse, courir à droite et à gauche... Que de pénibles épreuves... Ainsi, cet après-midi il a été nécessaire, paraît-il, de m'infliger à nouveau le spectacle des restes carbonisés... Maintenant vous m'annoncez que je dois me rendre à Montreuil... Quand donc tout cela finira-t-il ?...

Elle parlait d'une voix assourdie, entrecoupée de spasmes nerveux, comme si elle ravalait des sanglots montés de la gorge. Sébastien Luron répondit avec douceur :

— Il faut cependant, Madame, que justice se fasse et que la mémoire de votre malheureux époux soit vengée !

Elle le regarda avec des yeux remplis de larmes :

— A quoi bon ?... Cela me le rendra-t-il ?... Pourquoi remuer le fer dans la plaie ?... Ah ! que je voudrais m'éloigner, m'enfuir, pour ne plus rien voir, plus rien entendre et laisser le temps cicatriser ma douleur.

Le détective posa encore quelques questions auxquelles elle répondit sur un ton de plus en plus las. Il voulait savoir, sans le demander directement, si elle était au courant des mystérieuses menaces. Bien entendu, sur ses instructions le commissaire montreuillois avait tenu la chose strictement cachée aux journalistes. Il était indispensable que l'auteur des lettres fût persuadé que celles-ci avaient échappé à l'attention de la police. Il avait été constaté qu'elles avaient disparu. Brûlées avec le corps, ou plus probablement emportées par l'assassin.

Mme Fourquier parut ne pas comprendre les adroites allusions de son visiteur et lorsque Sébastien Luron se retira, il emportait l'impression qu'elle n'avait pas été informée par le chimiste ; celui-ci peut-être avait voulu lui épargner une angoisse d'attente.

— En somme, se dit-il, sans le hasard vraiment extraordinaire qui avait envoyé le pauvre homme chez moi personne au monde n'aurait connu l'existence de ces lugubres avertissements, et l'affaire aurait été classée faute du moindre indice...

V

Dès les premières constatations sur place, le commissaire de police qui, sans atteindre à la maîtrise de Sébastien Luron ne manquait pas de flair,

(Lire la suite page 18)



BISCUITS DE FANTASIE à la CHATELAINE

L'Institut Chatelaine, sous la direction de Miss Helen G. Campbell, explique comment on fait les biscuits dans cette fameuse cuisine

"Pour faire de bonnes pâtisseries, il faut de bons ingrédients", dit Miss Campbell. "C'est pourquoi l'Institut Chatelaine emploie et approuve la Poudre à Pâte "Magic". On peut toujours s'y fier..."

**POUR FAIRE
DES BISCUITS
A LA MAISON
suivez
cette simple
recette
illustrée**



1. Crémiez bien ensemble $\frac{3}{4}$ de tasse de beurre ou autre shortening et 2 tasses de sucre.



2. Mettez de côté sucre et shortening défaits en crème. Battez 2 oeufs et ajoutez $\frac{1}{4}$ de tasse de lait.



3. Mélangez lentement ce liquide avec sucre et shortening, puis battez bien.



4. Ajoutez, un peu à la fois, 2 tasses farine, 3 c. à thé POUDRE A PATE "MAGIC", $\frac{1}{4}$ c. à thé muscade et $\frac{1}{4}$ c. à thé sel tamisés ensemble. (Ayez soin d'employer la "Magic".)



5. BISCUITS AU CACAO—Mettez la moitié de la pâte au frais, pour usage ultérieur. Ajoutez 5 c. à soupe cacao à l'autre moitié de la pâte et mélangez bien.



6. Ajoutez, un peu à la fois, environ une tasse de farine tamisée, pour pouvoir rouler. Plus la pâte est molle, plus les biscuits sont riches.



7. Roulez et découpez la pâte, un peu à la fois. Placez dans une lèchefrite graissée et cuisez à four modéré (375° F.) environ 12 min.



8. BISCUITS BLANCS—Retirez le reste de la pâte du réfrigérateur. Ajoutez graduellement 1 tasse de farine environ. Roulez et découpez aux formes désirées.



9. Mettez en lèchefrite graissée et saupoudrez de sucre. Ornez les dessus de raisins ou d'amandes. Cuisez à four modéré (375° F.) environ 12 minutes.



10. Quand les biscuits seront cuits et refroidis, décorez-les d'un glaçage fait de 4 c. à soupe de sucre en poudre et quelques gouttes de lait. Ajoutez 1 c. à thé cacao au glaçage destiné aux biscuits blancs.



11. De délicieux biscuits croustillants font le régal des petits et des grands. N'oubliez pas que la poudre à pâte peut faire une grosse différence. La "Magic" vous donnera les meilleurs résultats.

AVEC MOINS DE 1¢ DE "MAGIC"
vous faites ces biscuits délicieux

Avec la Poudre "Magic", la pâte lève toujours à la perfection. C'est pourquoi les plus grandes autorités culinaires du Canada la recommandent. Et elle coûte si peu cher que tout le monde peut l'employer. Avec moins de 1¢ de "Magic", vous faites une bonne quantité de biscuits ou un beau gros gâteau. Ne vous exposez pas au désappointement. Employez toujours la "Magic".

Fabrication canadienne



COUPON POUR LE LIVRE DE CUISINE "MAGIC" GRATIS

Gillett Products, Fraser Ave., Toronto 2

Veillez m'envoyer gratis une copie du Livre de Cuisine "Magic"

Nom _____

Adresse _____

NE CONTIENT PAS D'ALUN— Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni aucun ingrédient nuisible.

LS-2

(Suite de la page 16)

avait, comme nous l'avons vu, conclu à l'assassinat de M. Fourquier.

Plusieurs faits militaient en faveur de sa thèse.

D'abord la question des torches incendiaires. Il était indiscutable qu'une main criminelle avait allumé plusieurs foyers. Sans la découverte du pompier, on aurait pu croire à l'explosion d'un produit chimique provoquée par les manipulations de l'inventeur. Mais ce qui enlevait toute hésitation, après qu'un expert eût donné son rapport, c'est qu'un mystérieux inconnu avait dû opérer en toute tranquillité, aidé par un surprenant concours de circonstances. L'absence du veilleur de nuit pouvait être relativement courte, et il fallait agir vite, en même temps qu'à coup sûr.

A ce sujet, on apprit quelque chose d'intéressant. L'employé interrogé déclara que M. Fourquier lui avait paru nerveux, préoccupé, hors de son assiette.

— Il m'avait recommandé de ne pas me presser, affirma-t-il. Il m'avait dit qu'il n'avait pas très faim et que je pouvais faire un petit tour, si le cœur m'en disait.

— Savez-vous s'il attendait quelqu'un ?

L'homme réfléchit et s'exclama :

— Tiens, ça c'était bien possible après tout... Peut-être ne voulait-il pas que j'assiste à une conversation ? Maintenant que j'y pense, il me semble me rappeler avoir vu une automobile arriver juste que je m'en allais. Elle s'est arrêtée à peu de distance du laboratoire, dans la rue Etienne-Marcel...

— Voyons, dit Luron, après qu'il eut appris ces détails, il s'agit de bien établir le cas. L'expert dit que l'explosion a été causée par l'inflammation de vapeurs de benzol accumulées dans la pièce. Nous pouvons en augurer que l'intention de son auteur était de réduire la place et son contenu en pièces. D'après les constatations, la déflagration s'est produite deux minutes trop tôt pour obtenir un complet résultat. Nous n'aurions alors rien retrouvé, peut-être pas même le corps du chimiste.

— Nous sommes d'accord... mentionna le commissaire.

— Et si nous n'avions pas retrouvé le corps, poursuivait le détective, nous n'aurions jamais su qu'il s'agissait d'un assassinat, chose que vous avez parfaitement déduite d'après les flaques de sang trouvées à différents endroits sur le sol. Je n'ai pas encore eu la possibilité d'examiner les restes du malheureux, mais j'irai dès ce soir, à l'Institut Médico-Légal. Je n'ai pas de temps à perdre. On procédera aux obsèques demain dans la journée...

— Et cette automobile qui a stationné ?

— Nous allons nous en occuper... Voulez-vous enquêter ? Demander si elle n'aurait pas été remarquée par quelqu'un d'autre ?

Les recherches du commissaire aboutirent à la découverte d'un nouveau fait, corroborant les déclarations du veilleur de nuit. Un garagiste établi à l'extrémité de la rue Etienne-Marcel se souvint qu'il avait fourni de l'essence à une voiture répondant à la description donnée.

Miller's Worm Powders prouvent leur valeur. Elles ne causent aucun trouble violent à l'estomac ni aucun mal, mais font leur travail doucement et sans doute de sorte que la destruction des vers est imperceptible. Pendant leur action et dès la première dose il y a une amélioration dans l'état du malade et une cessation des manifestations des troubles intestinaux.

— Il était huit heures du soir, déclara-t-il. C'est facile à se rappeler. J'allais fermer. Et puis, je n'ai pas souvent des clients de ce genre. Généralement, je n'ai affaire qu'à des camions ou des voitures de commerce. J'ai même admiré l'auto qui m'avait l'air puissante.

— Vous n'en avez pas retenu le numéro ? lui fut-il demandé à tout hasard.

— Ça ne m'est pas venu à l'idée. Tout ce que je sais, c'est la marque. Une voiture américaine. Une Packard.

Le commissaire communiqua par téléphone avec Luron pour lui donner le résultat. Ce dernier venait de rentrer. Il avait longuement examiné le corps. Le flegme dont il ne s'était pas départi n'avait rien livré du secret de ses pensées. On eut dit un étudiant penché sur une dépouille dans quelque amphithéâtre de médecine. Il s'était contenté de consigner quelques remarques sur le carnet qui ne le quittait jamais.

On lui avait fait part des déclarations de la veuve. Elles étaient définitives. Mme Fourquier discrètement interrogée avant d'être mise en présence du cadavre pour la seconde fois, avait mentionné qu'il manquait à son mari deux incisives, dans une denture autrement impeccable. C'était exact. La tête était fort abîmée, mais pas au point de ne permettre cette identification. La preuve faite qu'il s'agissait bien du chimiste, rien ne s'opposait plus à la délivrance du permis d'inhumation. Quant à la façon dont la mort avait été donnée, le médecin conclut au sectionnement de la carotide à l'aide d'un couteau à lame très effilée.

Bien entendu, on n'avait pas trouvé trace de cette arme, sur les lieux. L'assassin était un homme de grande précaution...

Sébastien Luron, enveloppé dans une robe de chambre, environné d'un nuage de fumée, son chien fidèle couché sur le tapis devant lui, réfléchissait. De même que l'on fouille dans un tas pêle-mêle, il choisissait au hasard de ses pensées, un fait précis pour l'examiner et le retourner de tous côtés.

— Une voiture américaine... murmura-t-il. Un visiteur nocturne... Le chimiste paraissait l'attendre... Serait-ce un citoyen des États-Unis qui aurait envoyé les menaces et donné le rendez-vous qui devait se terminer de cette manière ?

A nouveau, il se reprocha de ne pas avoir pris au sérieux la visite de M. Fourquier. Il ne savait rien, rien... Il ne savait même pas si l'inventeur avait donné son acquiescement comme demandé, par une note aux journaux. Dans ce cas, le délai s'expliquait immédiatement. Il soliloqua :

— Supposons qu'il ait fait insérer la réponse dans *Paris-Soir*. Voyons, était-ce bien *Paris-Soir* ?... Oui, il me semble... Il aurait ensuite fixé cette rencontre au laboratoire... Peut-être l'autre l'aura-t-il exigée ? En tous cas, on n'a pas retrouvé de formule qui ait l'air secrète... Je pourrais en conclure que l'assassin, une fois en possession du document n'aura pas hésité à faire disparaître l'inventeur. Mais alors, quelle sauvergie !

Sa pipe s'éteignit. Il la vida de ses cendres et en alluma une autre. Il en possédait toute une collection. La fumée odorante et bleue se répandit à nouveau dans la pièce.

Une autre idée naquit. Dans les volutes qui se déroulaient, il vit apparaître une forme qui, petit à petit, se précisait. Une femme en costume de deuil. Blonde gracieuse... Les paroles de la concierge lui revinrent à l'esprit.

Il se leva et s'assit à son bureau. Il atteignit, en se retournant, l'annuaire des téléphones placé sur une petite étagère et commença à le feuilleter. Puis il consulta l'heure :

— Neuf heures du soir... Risquons toujours...

Sur le cadran de l'appareil, il composa un numéro, puis attendit. Une voix résonna dans le récepteur :

— Allo !... J'écoute !...

— Allo... Je suis bien chez M. Verlat ?

— Oui, Monsieur, mais il n'est pas chez lui. C'est son valet de chambre qui est à l'appareil. C'est de la part de qui ?

Sans répondre à la question, Luron articula :

— Il est sans doute chez Mme Fourquier ?

— Ah ! c'est vous M. Raymond, fit le domestique, se méprenant sur la voix. Oui, M. Raymond, je pense qu'il est chez elle. Vous voulez un rendez-vous ?...

— C'est-à-dire que... hasarda Luron sans se compromettre.

— Il faudrait peut-être lui écrire un petit mot, M. Raymond, reprit le domestique. En ce moment, il est souvenant dehors. Je crois qu'il a l'intention d'effectuer un voyage...

Craignant de faire découvrir le subterfuge, Luron coupa net comme s'il s'était agi d'une défectuosité de fonctionnement. Il croisa les doigts dans son attitude favorite et reprit ses méditations. Mais elles suivaient un cours nouveau. L'idée qui lui avait fait téléphoner chez M. Verlat paraissait gagner du terrain.

— Il faut que je sache ce qu'il fait et en quoi peut consister ce voyage... Curieux... Très curieux...

Un sourire significatif apparut sur son visage.

— Il est chez Mme Fourquier, tiens, tiens ?... Rôle de consolateur ?

A ce moment, son opinion fut sur le point d'être stabilisée. Mais le mystère se révéla complet le lendemain quand Mme Bouchut, l'estimable concierge lui révéla que Mme Fourquier était partie depuis vingt-quatre heures.

Que signifiait ?... Et comment M. Verlat avait-il pu affirmer à son domestique qu'il se trouvait chez la veuve, alors que celle-ci ayant quitté son domicile vers onze heures du matin, annonçait qu'elle partait chez sa sœur, dans le Midi.

— Je vais voir ce qu'il y a là-dessous !... décida-t-il, *in petto*. Mais il lui fallut, d'abord, malgré son impatience d'agir, subir le caquetage de la portière. Tout compte fait il ne le regretta pas, car il glana de nouveaux renseignements.

VI

D'après la suggestion de Sébastien Luron, le commissaire de police avait dirigé son enquête concernant l'automobile sur une voie double, si l'on peut dire. Le détective avait pensé ceci : ou la voiture américaine se trouve depuis peu de temps en France et, alors, il serait tout indiqué d'en rechercher les traces dans quelque port de débarquement, ou bien le contraire étant de règle, elle devait être immatriculée.

— En conséquence, cherchons au Havre, à Cherbourg voire à Villefranche, en un mot dans les ports où sont susceptibles de débarquer des passagers américains. Et en même temps n'oublions pas la Préfecture de Police, ni le Ministère des Travaux Publics...

— Oui, M. Luron. Mais, ici visible hésitation du commissaire, quand bien même nous découvririons des Packard nous n'en serons pas plus avancés, je le crains...

— Pourquoi donc ?

— Qu'est-ce qui pourrait nous prouver que celle que nous cherchons se trouve parmi celles-là ?

— Notre flair, mon ami...

Le commissaire se tut. La réponse était péremptoire. C'était presque une leçon. Venant d'un tel homme, elle ne pouvait l'humilier. Au contraire, l'admiration intérieure du commissaire en fut accrue. Le flair... Sébastien Luron en parlait comme d'une chose naturelle, banale. Ce don prodigieux qui fait que sans indices, sans guide, sans rien qui vous mette sur la piste on se dirige pourtant droit vers le but à atteindre, oui, Sébastien Luron le possédait à un magistral degré.

Et c'était ce qui distinguait cet homme du commun des mortels. De même qu'un poète, un artiste, un athlète, naissent avec le don qui en fait des hommes d'élite dans leur milieu, notre détective était venu au monde avec un sixième sens.

Luron penchait sans hésitation vers la deuxième hypothèse. A son avis, la Packard devait se trouver en France depuis pas mal de temps. Il se basait pour cette quasi-certitude sur le fait que le conducteur avait pris de l'essence à Montreuil même. Un étranger préfère se ravitailler dans les grandes artères. Son premier soin est de sortir du labyrinthe représenté par les petites rues auxquelles il est peu habitué.

D'autres raisons militaient en sa faveur.

L'homme du poste d'essence n'avait remarqué nul accent étranger. Le client, il est vrai, avait réduit ses phrases au strict minimum, mais la prononciation américaine eût été trop caractéristique pour passer sans encombre. Il était vraiment dommage que le marchand n'eût pas retenu le signalement mais il ne pouvait être question de lui en vouloir. N'importe qui, à sa place, eût fait de même. Vous-même qui me lisez, auriez-vous l'idée de détailler trait par trait, votre voisin de métro ou d'autobus, ou encore de graver dans votre mémoire, le visage de cet homme arrêté sur le trottoir d'en face ?...

Sébastien Luron s'intéressa donc tout particulièrement aux recherches effectuées à la Préfecture de Police. Une intuition lui disait que la voiture devait appartenir à quelqu'un habitant le département de la Seine. En effet, sans avoir retenu le numéro, le commerçant, au moment de pomper l'essence n'avait pas remarqué dans le dispositif des lettres, quoi que ce fût d'anormal.

— Or, dit Luron, tout ce qui n'est pas négatif est positif. Par le jeu de bascule du subconscient, le marchand aurait machinalement enregistré une réaction professionnelle en lisant un nombre qui ne soit pas conforme, dans sa construction, à celui qu'il a l'habitude de lire quotidiennement.

— Je ne vous suis pas très bien... hasarda le commissaire.

— Voyons, je vais vous donner un exemple... Supposons que nous recherchons un individu qui boutonne son veston de droite à gauche, comme les femmes. Imaginons qu'on nous informe qu'un homme répondant au signalement général ait été vu à un endroit X. Nous nous y rendons. Le ou les témoins sont incapables de nous confirmer les caractéristiques du visage, mais dès que nous aborderons la question du boutonnage du veston, les réponses deviendront nettes. On l'aura remarqué, le boutonnage inverse, ou l'on n'aura rien vu d'anormal. Car ce détail est un de ceux qui ne peuvent échapper à l'œil même le plus distrait.

— Ah ! Parfait. J'ai saisi, s'exclama l'interlocuteur du détective. En la circonstance, le boutonnage à gauche,

(Lire la suite page 20)



NOUVEAU DODGE "Prix de Beauté" BRISE TOUS LES RECORDS POUR ÉCONOMIE EN HUILE

"Moyennes de 21 à 27 milles au gallon" — RAPPORT DES PROPRIÉTAIRES

UN grand nombre de propriétaires du nouveau Dodge de 1936 enregistrent un record pour essence et huile qui occasionne des surprises. De toutes les parties du pays il nous arrive des rapports de 21 à 27 milles au gallon — et une consommation d'huile moindre par 15% à 20%.

Roulement Ouaté

Le Dodge "Prix de Beauté" de 1936 vous donne plus que l'économie et le style — il vous donne le "Roulement Airglide" — cette nouvelle sensation produite par la répartition du poids également sur les quatre roues, par la position des occupants entre les deux ponts, et par les

sièges de la hauteur d'une chaise... on s'assoit ou se lève sans effort, d'une manière tout-à-fait naturelle. N'oubliez pas, non plus, que Dodge est muni de freins hydrauliques authentiques... que son Moteur est Monté d'après le principe du Pouvoir Flottant... que sa Carrosserie est toute d'acier... qu'il est muni d'un Contrôle de Direction Balancé... que son intérieur est extra-spacieux et du plus grand luxe. Ajoutez à tout cela le fait que la moteur Dodge est d'une puissance et d'une économie inégalables.

Voyez ce superbe Dodge économique aujourd'hui même. Mettez-vous au volant et pilotez-le. Comparez-le avec toute autre voiture rivale se

vendant même \$500 plus cher. Comptez que ce nouveau Dodge "Prix de Beauté" reste dans le domaine des très bas prix.

Demandez pour le nouveau Plan de Credit Commercial Officiel de Chrysler Motors

PAIEMENT À TEMPÉRMENTS 7%

Faites-en le calcul vous-mêmes.

1. Commencez par votre balance non-payée.
2. Ajoutez le cout de l'assurance... taux réguliers.
3. Ensuite multipliez par 7% — pour le plan de 12 mois. Coût proportionnel pour périodes plus longues ou plus courtes.

Dans certaines provinces une légère somme est requise pour enregistrement.

RIENDE PLUS À PAYER

LE GROS "Source d'Épargne" **DODGE** à un nouveau bas prix

PARMI LES AUTOS LE VENDENT AUX PRIX LE PLUS BAS

(Suite de la page 18)

c'est un numéro d'immatriculation qui serait tout autre que celui du département.

— Vous y êtes, dit paisiblement le détective. Du moment que le boutonage était normal, c'est-à-dire, le chiffre de plaque, entrant dans la catégorie de ceux que l'homme voyait du matin au soir, il ne pouvait frapper l'attention. Il n'y a pas eu de "déclat" dans le cerveau du bonhomme, pas de réaction...

En même temps que toutes ces recherches, Sébastien Luron avait conseillé une enquête serrée dans les milieux industriels de la soie, à Lyon, notamment. Le secret de M. Fourquier était un de ceux qui pouvaient particulièrement intéresser les grands usiniers de la cité des gones.

— Le procédé est pourtant bien cruel pour qu'il puisse être imputé à un compatriote — murmura le commissaire. Cela sent plutôt la méthode de gangster américain!...

— Rien ne dit, — riposta Luron — que l'auteur ne soit un Français ayant rapporté d'Amérique, cette remarquable empreinte de la civilisation d'outre-Atlantique... Le fait de posséder une Packard serait déjà une preuve de ses préférences pour tout ce qui vient des U. S. A...

Le nombre de gens possédant, à Paris, des automobiles étrangères se révéla surprenant. L'employé chargé de dresser la liste demandée par Luron avait pris soin, sur la demande expresse du policier, d'indiquer toutes les marques autres que nationales. Il y avait dans cette nomenclature, des autos anglaises, belges, italiennes, américaines et allemandes.

Sébastien Luron dès qu'il fut en possession des documents, s'empara de la feuille qui portait comme titre "Voitures américaines" et parcourut rapidement la colonne ayant trait à la marque dont il était question.

Le commissaire de police l'observait. Il resta persuadé que rien n'avait attiré l'attention de son vis-à-vis. Cependant, Luron, après avoir replié la feuille de papier, demanda négligemment :

— A propos, avez-vous la fiche que je vous avais demandée sur M. André Verlat?

— Elle n'est pas encore recopiée au net. C'est pourquoi je ne vous l'ai pas donnée. Vous l'aurez ce soir...

— Non, non. Je préfère l'emporter telle que. Cela n'a aucune importance. Le temps gagné est tellement précieux.

Luron prit la feuille couverte de ratures, et passablement maculée par les doigts de l'agent qui l'avait rédigée. Il lut entre haut et bas, fit un bref mouvement de tête et empocha tous ces papiers ensemble.

La note disait que M. André Verlat, habitant au 31, rue Vivienne, possédait un coquet appartement de garçon, était servi par un domestique masculin et faisait des affaires en Bourse. Le train de vie était fort aisé, l'homme possédait une voiture automobile. Il sortait assez souvent, mais paraissait avoir des goûts bien définis pour les soirées entre amis, plutôt que

LES MERES APPRECIENT CETTE HUILE. — Les mères qui savent comme le croup peut atteindre subitement leurs enfants et combien il est nécessaire d'appliquer promptement un remède, ont toujours sous la main une provision d'Huile Eclectrique du Dr Thomas parce que l'expérience leur a démontré que c'est une excellente préparation pour le traitement de ce mal. Et elles agissent sagement en employant ce remède précieux.

les boîtes de nuit de Montmartre ou de Montparnasse.

Côté affaires, André Verlat était l'agent à Paris de plusieurs grosses maisons américaines pour lesquelles il achetait et revendait des valeurs. Parmi ces maisons, la plus importante était certainement la *Universal Silk Manufacturing Co.*, de Denver, Colorado.

Sébastien Luron était polyglotte et connaissait fort bien l'anglais. Il demanda au commissaire, avec un léger sourire :

— Savez-vous ce que signifie *Universal Silk Manufacturing Co.*, dans la langue de Shakespeare?

— Ma foi non, monsieur Luron...

— Cela se traduit par *Manufacture Universelle de Soie*...

Le commissaire virevolta sur sa chaise, et appuya ses mains sur son bureau. Il avait les yeux arrondis.

— Une fabrique de soie?... L'ami intime de M. Fourquier? Cela... cela ne vous paraît pas bizarre, monsieur Luron?

— Ah! ah!... Est-ce que le flair commencerait à se manifester?

Le commissaire rougit, mi-confus, mi-flatté. Il répondit au sourire du détective par un complet épanouissement de son propre visage. Luron s'amusa un instant de cette attitude, et toujours aussi froid d'élocution, il ajouta :

— Vous savez que M. Verlat possède une voiture?

— Ma foi, non... Et... et ce serait une...

Sébastien Luron inclina la tête du haut en bas et laissa tomber :

— Une Packard... Vous l'avez dit!

VII

Le même personnage qui s'était présenté chez Mme Fourquier, gravit l'escalier menant au troisième étage d'une maison de la rue Vivienne. Le détective se rendait chez M. André Verlat. Il avait préparé ses phrases. Sa démarche ne pouvait que paraître naturelle. Enquêtant sur la mort de l'inventeur, il venait s'adresser à l'homme qui, parmi ses amis, avait été le dernier à diner chez lui, selon ce qu'avait dit la veuve, déclaration confirmée d'autre part, lors du dernier entretien avec la concierge, Mme Bouchut.

Mais Sébastien Luron n'eut pas à utiliser son petit discours. Le domestique qui l'introduisit l'informa que son maître était absent pour quelque temps.

— Il est en voyage? demanda le visiteur.

— Oui, monsieur. Je ne sais quand il rentrera.

Le valet de chambre examinait avec un certain dédain ce personnage d'apparence falote, apparemment un quémandeur, à coup sûr pas une relation, d'autant plus qu'il le voyait pour la première fois. La conversation ayant lieu dans le vestibule, il rouvrit la porte, s'appretant à le congédier.

Le détective se rendit compte qu'il lui faudrait employer une autre tactique pour en tirer quelque chose. Il changea de ton et d'une voix plus brève, tout en exhibant une carte de couleur qu'il remit immédiatement en poche :

— Mon garçon, dit-il, je suis inspecteur de la Sûreté. J'ai besoin de quelques renseignements sur M. Verlat.

Le domestique révéla un visage éfaré. La police? M. Verlat avait-il commis un acte répréhensible?

— Non — le rassura Luron. C'est au sujet de M. Fourquier. Ils étaient fort amis, n'est-ce pas?

— Ah, ça oui, monsieur l'inspecteur. Très amis. M. Verlat se rendait

souvent là-bas; ces derniers temps, surtout.

— Il s'y trouvait même avant hier, dit le policier, se basant sur la conversation téléphonique.

— C'est bien ça, monsieur. Vous êtes bien renseigné...

Le ton du domestique était sincère. Sébastien Luron constata que, si quelqu'un mentait dans cette affaire, ce n'était certainement pas lui. Nul doute que Verlat qui ne tenait pas à ce que ce dernier sût où il se trouvait — pour quelle raison? — avait donné ce prétexte, que l'autre avait accepté, n'ayant nulle raison de le suspecter comme étant faux.

— La présence de M. Verlat aurait été bien utile, reprit le visiteur. Croyez-vous qu'il sera longtemps absent?

— D'après ce qu'il m'a dit, il a été appelé par ses affaires en Amérique. Il doit m'écrire pour me donner des instructions.

Luron reçut le choc sans broncher. En Amérique? Par exemple! Si loin! Et quitter Paris avec une telle hâte! Evidemment pour le valet de chambre, il n'y avait rien de surprenant. Il savait que son maître avait des relations commerciales à New-York.

— Il est parti quand?...

— Hier matin, je pense... fit le domestique.

— Vous pensez, dites-vous? Vous n'en êtes pas certain?

— Dame, non. Mais du moment qu'il me l'a dit! Je dois envoyer sa malle à l'hôtel Pennsylvania, à New-York. J'ai inscrit l'adresse. Vous la voulez peut-être?

Luron enregistra le renseignement qui avait été inscrit sur un agenda, d'après les détails donnés par M. Verlat. Mais il y avait quelque chose qui n'était pas clair.

— Pourquoi n'a-t-il pas pris sa malle? Avait-il l'air pressé?

— Il n'avait pas le temps. C'est pour ça que je ne l'ai pas revu. Il devait partir à la première heure...

Là, le détective ne put se défendre d'un mouvement de stupéfaction. Il se fit répéter la phrase. Ce fut alors qu'il apprit la surprenante nouvelle: André Verlat avait donné toutes ses instructions par téléphone!

— Ainsi donc, il n'était pas rentré chez lui depuis plusieurs jours?... insista-t-il.

— Puisque je vous le dis...

Luron demanda la date exacte. La réponse fut celle qu'il pressentait: Verlat avait quitté son domicile le matin du jour où avait eu lieu la mystérieuse explosion de Montreuil! Mais le domestique, décidément borné, était à cent lieues de penser à un rapprochement entre les deux faits. Il avait cité un quantième et c'était le policier qui, par un rapide calcul mental, avait immédiatement constaté cette coïncidence...

— Comme cela lui arrivait de rester plusieurs jours dehors, dit le domestique, et que, dans ce cas, je recevais ses ordres par téléphone, j'ai attendu comme d'habitude. Il y a deux jours, j'ai eu de ses nouvelles. Il était chez Mme Fourquier. Il m'a dit qu'il dinait là et qu'il partirait directement au Havre par la route. Le bateau devait quitter le port le lendemain matin. Il était donc trop tard pour faire une malle et il m'a dit que ses bagages pouvaient prendre le vapeur suivant. Il achèterait au Havre le linge nécessaire, en attendant...

Sébastien Luron s'en fut en ruminant, après avoir demandé, en dernier lieu, où se trouvait le garage de M. Verlat. Il était à peu près certain que l'ami des Fourquier avait débité une fable. Comment avait-il pu dîner chez la veuve le soir indiqué, puisque la jeune femme avait quitté son domi-

cile avant midi, tout de suite après les obsèques de son mari? Mme Bouchut avait assisté à l'embarquement des valises à bord d'un taxi et entendu donner l'ordre de se diriger vers la gare de Lyon.

D'autre part, pourquoi serait-il parti par la route? Un homme pressé ne s'embarrasse pas d'une voiture et prend plutôt le rapide. Qu'aurait-il fait de l'auto, au Havre?

Au garage, c'en fut bien une autre.

La Packard de M. Verlat se trouvait bel et bien dans son box. Sébastien Luron put la contempler tout à son aise. Il en profita pour prendre note de faire passer le veilleur de nuit de M. Fourquier et le marchand d'essence montreuillois afin qu'ils la reconnaissent. Puis, il interrogea le garagiste abondamment.

— Non, je n'ai pas vu M. Verlat depuis... voyons...

A nouveau la date fatidique!... Les événements paraissaient vouloir prendre une tournure bien définie. Peu à peu, comme des cours d'eau qui s'acheminent vers le fleuve dans lequel ils s'engouffreront, les mille petits faits épars se réunissaient en un fil de plus en plus solide. Le fil allait devenir une corde.

— Une corde qui pourrait bien faire pendre un misérable! songea Sébastien Luron, tout en écoutant un récit significatif.

Le garagiste, en effet, était en train de conter comment, à leur surprise amusée, ses mécanos avaient trouvé la voiture devant la porte, le lendemain matin, en arrivant au travail.

— C'est d'autant plus rigolo, dit-il, que mon garage est ouvert toute la nuit et que rien n'empêchait M. Verlat de rentrer son auto comme tous les clients. Mais non!... Il a eu une idée baroque et l'a laissée là. Tous feux allumés, bien sûr, de sorte que l'agent de police de ronde n'y a pas vu d'inconvénient. Heureusement que nous sommes à la belle saison, sinon...

C'était bizarre, en effet, pour ceux qui ne savaient pas. Car pour les autres, il était évident que M. Verlat ne tenait pas à ce que l'on contrôlât l'heure de sa rentrée. C'est ce que pensa le commissaire de police, lorsque Luron lui détailla les faits.

— Pourquoi aurait-il abandonné sa voiture? questionna Luron.

— Parce qu'elle aurait été compromettante, parbleu. Les journaux — qui sont parfois gênants — ont parlé d'une mystérieuse Packard. Il fallait tout de suite la mettre au garage. Vous avez raison, M. Luron. Il est parti par le train...

Le paquebot sur lequel Verlat avait dû prendre place était l'*Ile-de-France*, cette superbe unité de la Compagnie Générale Transatlantique. Parti depuis quarante-huit heures, il voguait sur l'Océan. Le commissaire s'exclama :

— Il faut envoyer un sans-fil et demander l'arrestation à l'arrivée à New-York...

— Tout doux... Vous allez un peu vite en besogne. Et s'il est innocent? Quel beau scandale!...

— Mais, M. Luron, vous-même vous n'êtes pas éloigné de croire à sa culpabilité!... Le flair, M. Luron, le flair! C'est le moment où jamais de le mettre en jeu!

Le détective s'assit sur une chaise, croisa les jambes et de sa voix tranquille résuma la situation :

— Pouvons-nous faire les preuves de sa culpabilité? Non, n'est-ce pas? Rien ne prouve que ce soit sa voiture qui ait stationné rue Etienne-Marcel...

— Mais elle a été reconnue par...

— Et après? Rien ne ressemble à une auto comme une autre de même marque. Le principal, le seul argu-

ment serait le numéro d'immatriculation. Nous ne l'avons pas. Tout laisse craindre que nous ne l'ayons jamais. Et puis, je vais même plus loin... Supposons que la preuve soit faite que la Packard de Verlat soit bien celle que nous cherchons... Cela démontre-t-il que Verlat lui-même soit le coupable? Ne peut-il, par exemple, l'avoir prêtée à quelqu'un?... A quelqu'un en compagnie de qui il vogue actuellement? Un industriel américain en possession de la formule secrète? Cela expliquerait, par ailleurs, ses absences du domicile habituel. Ces fugues sont assez déconcertantes, du reste, pour un homme que le rapport de police désigne comme étant de nature peu excentrique, en dépit de sorties qui se résument à des soirées passées chez des amis...

— Alors... On va le laisser échapper?

Le commissaire exhibait un visage marri. Il passait facilement de l'enthousiasme à l'abattement. Sébastien Luron hochait négativement la tête.

— Non plus... fit-il. Nous allons expédier un message confidentiel au capitaine de l'*Île-de-France* pour lui demander si un passager répondant au signalement d'André Verlat se trouve à bord. Il faut prévoir qu'il aura pu s'embarquer sous un faux nom. C'est pourquoi je ne veux pas perdre mon temps à demander la liste des voyageurs à la Compagnie de Navigation.

Le détective décroisa ses jambes, pinça le pli de son pantalon et termina par cette surprenante déclaration :

— D'ailleurs, je ne crois pas que cela donnera un meilleur résultat. Il est possible que l'homme soit déguisé.

— Sapristi! C'est vrai... se désola le commissaire. Comment retrouver sa trace, alors?

Un sourire furtif apparut sur les traits sombres de Luron, qui — il n'est peut-être pas inutile de le mentionner — ne changeait pas d'apparence lorsqu'il ne le jugeait pas utile.

— Le plus intéressant, dit-il, est de faire surveiller le Pennsylvania Hôtel de New-York. Il sera bien obligé de décliner son vrai nom pour retirer sa malle.

— Je vais me mettre en communication avec la police américaine, déclara le commissaire dont l'optimisme était revenu.

VIII

Un homme arpentait la Promenade des Anglais, à Nice, tenant en laisse un chien magnifique sur lequel se retournaient les connaisseurs. Une bête énorme qui pointait ses oreilles à la moindre occasion et dont les yeux reflétaient l'intelligence.

La chaleur était tempérée par une brise venue de la mer. Il faisait exquis. L'homme vêtu de flanelle paraissait un touriste américain. Il était haut et mince. Ses yeux s'abritaient sous des lunettes bleues. Le cheveu grisonnant, mais dru, une petite moustache couleur acier, taillée en brosse, élégant et discret, il allait, paraissait admirer le panorama de la baie des Anges, mais, en réalité, absorbé dans ses pensées.

De temps à autre, l'animal tirait sur sa laisse. Un simple clappement de langue le rappelait à la raison. Il se remettait à trotter près de l'homme, qui s'en allait d'un pas long et sûr, vers l'endroit appelé La Californie, s'éloignant du centre mondain.

Sébastien Luron avait brusquement quitté Paris. La nouvelle que Verlat était introuvable à bord de l'*Île-de-France* ne l'avait pas surpris outre mesure, puisqu'il s'y attendait, et il avait laissé au commissaire de police montreuillois le soin de mettre à la

disposition de la justice, l'ami des Fourquier, dès qu'il se serait présenté pour prendre possession de sa malle à l'hôtel indiqué à son domestique.

Il y avait une autre piste qu'il s'agissait de ne pas négliger. Le détective pensait que la surveillance de la veuve pouvait aboutir à d'intéressants résultats. Il savait qu'elle était partie sur la Côte d'Azur. Il savait que la sœur de la jeune femme habitait Nice. Le moyen le plus simple de ne pas la perdre de vue était donc de se rendre en cette ville, et d'y séjourner jusqu'à nouvel ordre. Il était descendu dans un hôtel de bonne apparence de la rue Pastorelli, près de la place Masséna, à proximité de la mer et des casinos.

La sœur de Mme Vve Fourquier habitait une petite villa sur les hauteurs de Cimiez. Mais, il était hors de doute que tôt ou tard, il la rencontrerait sur la Promenade des Anglais qui est à la "Perle de la Côte d'Azur" ce que sont les Champs-Élysées à Paris, autrement dit le rendez-vous des élégances. Toutes les après-midi, la foule s'agglomérerait sur une bonne partie des sept kilomètres que comporte cette admirable avenue le long de la mer, depuis l'embouchure du Paillon jusqu'à celle du Var.

Le troisième jour de son arrivée, il eut la satisfaction de voir, assises non loin du Casino de la Jetée, à l'ombre d'un beau palmier, deux jeunes femmes, dont l'une, en vêtements de deuil qui tranchaient sur la gaieté des toilettes environnantes, n'était autre que la personne qu'il recherchait.

Il s'installa, sans affectation, sur une chaise libre, à proximité et se tourna vers la mer, prenant soin, toutefois, de ne pas perdre ses voisins de vue. Son chien se coucha à ses pieds. Il se pencha et le flatta de la main, en articulant expressément à voix haute quelques mots d'anglais :

— *Good boy... Keep quiet...* (Bon garçon... reste tranquille).

Tirant de sa poche un journal étranger, il parut s'absorber dans sa lecture.

Avec sa promptitude habituelle d'esprit, il avait déjà trouvé le moyen d'entrer en contact avec ses voisins. Il n'avait pas manqué de remarquer la présence, dans les bras de la sœur, d'un petit chien brabançon, au muffle aplati, aux yeux protubérants. Il savait que cette race est fort hargneuse et cherche querelle à tous ses congénères, particulièrement aux grands chiens. Lorsqu'il s'était penché vers Toky, il avait, sans en avoir l'air, décroché le mousqueton de la laisse, de telle sorte que l'animal était libre, pour le moment.

Et ce qu'il avait prévu se déroula comme s'il en avait lui-même ordonné les épisodes.

Toky se leva, s'étira, bâilla, et après un coup d'œil à son maître qui semblait lire son journal, il s'approcha du brabançon, toujours dans les bras de sa voisine. Un grondement rageur commença à s'élever. Toky, sans doute blessé dans son amour-propre, répondit par un grognement plus fort. Deux aboiements furieux furent échangés. Un instant encore et le chien policier n'aurait fait qu'une bouchée du petit insolent.

Mais déjà, le pseudo Américain s'était levé d'un bond et avait rattrapé sa bête qui, très obéissante, ne résista pas à la saccade imprimée au collier. De son côté, le brabançon avait reçu une tape, oh! bien légère!

Le propriétaire de Toky se découvrit et inclina le buste. D'une voix extrêmement nasillarde, exagérant l'accent étranger, il se confondit en excuses.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur.



Garde-côtes américain signalant la présence de banquises

PRÉVENU de la présence de banquises sur l'avant, un bon capitaine peut changer sa route de manière à éviter le danger. De même les hommes et les femmes, prévenus par le médecin, peuvent modifier leur genre de vie de manière à éviter certains dangers auxquels le cœur est exposé. Les enfants aussi bien que les adultes ont besoin d'être orientés au point de vue physique. Un enfant qui relève d'une maladie infectieuse devrait être soigneusement examiné par le médecin, afin de déterminer si le cœur a été endommagé et a besoin de soins spéciaux. Des soins immédiats peuvent prévenir une lésion cardiaque permanente.

Une personne peut avoir un trouble cardiaque et ne pas s'en rendre compte. D'un autre côté, bien des gens qui n'ont pas le cœur abîmé, croient avoir une maladie de cœur. Ils confondent les symptômes d'un trouble cardiaque avec ceux d'une autre maladie.

Renseignez-vous sur l'état de votre cœur. Dans la plupart des cas, le

médecin peut vous dire où vous en êtes avec cet organe. Au besoin, le médecin ou le spécialiste peut avoir recours au fluoroscope ou à l'électrocardiographe pour voir si vous avez besoin de vous surveiller afin d'éviter une crise cardiaque. Aujourd'hui, un grand nombre d'adultes dont le cœur est loin d'être en parfait état, sont capables de mener une vie utile et active parce qu'ils savent ce que leur cœur peut et ne peut pas faire.

Si votre cœur est normal, n'allez pas abrèger sa durée en le fatiguant outre mesure ou en vous livrant à des excès. S'il est abîmé ou affaibli, observez le genre de vie prescrit par votre médecin.

Un examen médical complet, au moins tous les ans, peut contribuer à ajouter de nombreuses années à votre vie. Faites venir la brochure publiée par la Metropolitan sous le titre "Ménagez votre cœur", et, surtout, ne remettez pas à plus tard l'examen que vous devriez subir. Ecrivez au Service des Brochures 2-S-36.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER,
PRÉSIDENT



BUREAU CHEF
CANADIEN,
OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

C'est d'ailleurs mon chien qui avait commencé...

Luron parut s'intéresser considérablement au brabançon :

— Vö avez là oune bien djöli hainimal, Médème!...

C'était le plus sûr moyen d'entrer en conversation. On commença par vanter les mérites respectifs du chien d'autrui, on continua par des considérations sur le beau temps et finalement le détective se présenta :

— Harry Stanhill, de New-York. En villégiature pour quelques mois en France... Me permettez-vous, madame, de vous apporter des fleurs pour vous faire oublier l'impertinence de mon chien?...

Luron s'était bien gardé de s'adresser à Mme Fourquier. Tout au plus lui avait-il réservé une salutation, comme il se doit quand on est un Monsieur bien élevé. Mais, afin de donner à son intrusion tout son caractère naturel, quoique fortuit, c'était vers la propriétaire du brabançon — dénommé *Hercule*, ce qui provoqua un rire non simulé — qu'il s'était tourné.

— Aôh!... *Herquioule!*... Très doll'. Comme si mon chienn' il s'appelait *Microbe!*

Le lendemain, on s'était retrouvé, comme par hasard. Aussitôt, malgré les protestations de la sœur de Mme Fourquier, Harry Stanhill avait appelé une de ces gracieuses marchandes de fleurs en costume, qui abondent sur la Promenade des Anglais et acheté tout le contenu de son éventaire.

Deux jours plus tard, il faisait la connaissance de M. Marius Pécout, le mari, et par conséquent beau-frère de la veuve. Celui-ci, avec une rondeur toute méridionale, l'invita, d'accord avec les deux jeunes femmes, à venir prendre une tasse de thé dans la villa du Mont-Cimiez.

— Mais, par exemple, dit-il en riant, il serait peut-être sage de laisser votre Toky à l'hôtel. Car, chez lui, *Hercule* est absolument intraitable et se considère comme le véritable propriétaire de la maison!

Le pseudo Harry Stanhill était revenu deux ou trois fois chez les Pécout. Le mari s'était pris de sympathie pour lui. Ce grand diable flegmatique, dont la nature paraissait tout à fait opposée à sa propre pétulance, lui plaisait de par la loi des contrastes. Le détective, que la rondeur de l'homme amusait, avait constaté, non sans satisfaction qu'il était totalement inoffensif et qu'il n'était pas capable de la moindre méchanceté.

Ceci lui avait facilité l'accomplissement de sa tâche, car, esprit droit et loyal, Sébastien Luron répugnait à tromper la confiance de gens qui l'accueillaient aussi aimablement. Il avait d'ailleurs jugé du premier coup la sœur de Mme Fourquier, lors de l'incident de la Promenade des Anglais. Autant la veuve lui paraissait secrète, autant Mme Pécout lui avait donné l'impression d'une brave femme.

— Il est hors de doute, songea-t-il, que si Verlat et celle que je ne puis m'empêcher de croire son amie, ont tramé quelque chose, ces deux autres personnages sont dans la totale ignorance de ce qui s'est passé. Et il est raisonnable de supputer qu'au surplus, jamais il ne seront dans la confiance, car ils n'accepteraient pas une pareille complicité.

Ne vous passez jamais du Liniment Egyptien Douglas. Ayez-en toujours sous la main. Contre maux de dents, névralgie, maux de gorge, amygdalite et croup. Précieux pour brûlures, mal de barbe et porriço.

Mais, en ce qui concernait l'insaisissable, était-il vraiment l'auteur de l'assassinat? Sébastien Luron avait de curieuses pensées sur la manière dont le crime avait été accompli. Curieuses et baroques même... Si le commissaire avait pu les mettre à nu, il eût été suffoqué de l'audace avec laquelle Luron, lorsqu'il se concentrait, voltigeait d'une hypothèse à l'autre, en suivant une théorie bien personnelle et qu'il se serait gardé de confier à âme qui vive.

— Nous verrons bien... conclut le détective à l'issue de l'un de ces tournois mentaux avec lui-même.

accompagnait presque toujours jusqu'au Mont-Cimiez et s'en retournait, nonchalemment, donnant véritablement l'impression d'un désœuvré.

Il attendait. Il attendait un indice, un signal, rien qui pût lui révéler que Mme Fourquier était en relations avec Verlat. C'était par la femme qu'il comptait atteindre l'homme...

Les nouvelles de Paris l'avaient définitivement édifié sur la question de New-York. La malle était toujours en souffrance au Pennsylvania Hôtel. Il comprenait clairement qu'elle y resterait.



UN HURLEMENT DE FAUVE DÉCHIRA L'AIR.
UNE MASSE S'ABATTIT SUR L'AGRESSEUR.

En attendant, son séjour à Nice s'annonçait comme devant se traduire par une longue patience. Les visites qu'il avait soin de faire au bureau de Marius Pécout, brave négociant en papiers peints dans la rue de France, ne lui enseignaient rien de nouveau quant à Mme Fourquier. Celle-ci continuait à se promener en compagnie de sa sœur, Luron les rencontrait quelque fois sur la Promenade des Anglais ou dans les jardins Albert Ier, ou encore aux environs du château, bref dans tous les endroits où il fait bon de flâner au soleil. Il les

— Tout cela n'a été qu'une façade, conclut-il. Il fallait persuader l'entourage que l'absent se trouve en Amérique. Le domestique, tout le premier, donnerait sa tête à couper que cela est...

Tant qu'on n'aura pas éclairci ce point particulier de savoir où se trouve réellement Verlat, il est impossible de passer à un autre genre d'exercices...

IX

Ce jour-là, il rencontra Mme Pécout toute seule. Après les salutations

d'usage, il s'enquit avec un grand naturel :

— Mme Fourquier est souffrante? — Non, M. Stanhill... Elle est en promenade à Cannes...

— Voyez-vous ça... Et toute seule?... Elle vous abandonne ainsi?

Luron s'efforçait de plaisanter pour ne point paraître indiscret. C'était la meilleure manière de provoquer les confidences. La sœur de la veuve sourit :

— Elle a rencontré des amis parisiens, expliqua-t-elle. Ils l'ont emmenée en voiture... Moi, je ne vais jamais en auto à cause d'*Hercule*... Il... il a le mal de mer et c'est dommage pour les coussins, termina-t-elle en riant franchement.

Luron prit part à sa gaieté. La conversation roula sur divers sujets, puis le pseudo-Américain, tirant sa montre, parut se souvenir d'un rendez-vous urgent.

— Excusez-moi, chère Madame... A très bientôt...

Il disparut à grandes enjambées et à peine hors de vue, se dirigea vers une station d'autocars, dont les voitures faisaient la navette entre les deux villes, à peine distantes de 35 kilomètres.

Une heure plus tard, il était assis à une terrasse donnant sur la Croisette, qui est le pendant de la Promenade des Anglais, sur la mer. Il regardait les yachts de plaisance qui naviguaient languissamment vers les îles de Lérins se profilant au loin; puis, ses yeux aux aguets, scrutèrent les couples qui passaient devant lui et qu'en réalité, il n'avait jamais cessé de suivre derrière ses lunettes.

Tout à coup, il se baissa, faisant mine de vérifier un lacet de soulier. Il plongea littéralement sous la table, ne laissant plus voir que son chapeau. Intérieurement, il se félicita d'avoir laissé Toky à l'hôtel, car l'animal l'eût trahi par d'intempestives démonstrations vis-à-vis d'une femme qui venait d'apparaître au coin de l'avenue.

Quand il releva la tête, elle avait disparu, mais pas assez vite cependant pour que Luron n'eût manqué de constater qu'elle avait rejoint un homme. Cet homme, il le vit de dos l'espace d'un instant. Mais, cela avait suffi pour le faire tressaillir.

Car il lui semblait que l'individu qui accompagnait Mme Fourquier était...

Il se hâta de rentrer à l'hôtel. Dans sa chambre, il prit un dossier qu'il feuilleta précipitamment. Il cherchait une photographie de Verlat, dont il connaissait les traits par cœur, mais que cette fois, il essaya de se représenter de dos.

— Oui... Même silhouette... Même carrure, murmura-t-il, et il se laissa tomber dans un fauteuil profond, tout en commençant à bourrer sa pipe.

Dans une modeste chambrette d'hôtel, un homme au visage inquiet marchait nerveusement de long en large. Il s'arrêtait à tout instant pour tirer sa montre et la consulter.

— Ah, ça!... Elle ne viendra donc pas!...

Un coup frappé à sa porte l'immobilisa. Il tendit l'oreille. Le coup fut répété plus fort. Il cria, d'une voix étranglée :

— Qui est là?...

— C'est le garçon d'étage, M. Dubois. Il y a une dame qui vous demande en bas, dans le salon...

— Je... Je ne puis descendre... Fais-la monter.

L'homme qui venait d'être appelé M. Dubois souffla bruyamment. La personne qu'il attendait avec une telle impatience était enfin arrivée. Il avait été convenu qu'elle s'annoncerait ain-

si et qu'elle serait priée de le rejoindre.

Elle entra et se jeta à son cou :
— Mon chéri !... Qu'as-tu ?...
Tu as l'air drôle ?

— J'ai tellement hâte d'avoir des nouvelles, Aline... Alors ? Cet homme ? Qui est-ce ?...

Mme Fourquier s'assit sur le lit, cependant que son compagnon s'appuyait à la cheminée. Elle le fixa et, d'une voix sourde, où passait un sentiment de haine, murmura :

— Je crains qu'il nous espionne...

— Tu en es sûre ?... Parle donc !
Sa voix était devenue un peu sifflante. De la main, elle lui fit signe de se modérer. Il vint s'asseoir à côté d'elle et un colloque s'entama à voix presque basse.

— Tu te souviens, dit-elle, que je t'avais envoyé un mot pour te prévenir que durant quelque temps je ne pourrais te rendre visite, comme je l'avais fait jusqu'alors...

— Oui. Et c'est ce qui m'avait immédiatement fait changer d'hôtel. Tu as été la prudence même de n'avoir rien mentionné de compromettant. J'avais cru, à ce moment-là, que ta sœur et son mari se doutaient de quelque chose...

— Tu as été bien vite rassuré de ce côté. Ils sont incapables de voir malice... Non, non... C'était cet homme, cet Américain qui ne me plaisait pas. Tu m'avais dit qu'il fallait me méfier de tout et de tous, même de mon ombre. Sans ton conseil, je ne l'aurais certainement pas observé attentivement. Ah! comme tu avais raison. Et pourtant, il est la correction même...

— Hé bien alors ?...
— C'est bien lui qui était à Cannes, hier. Et il y est venu directement après avoir vu ma sœur. Elle me l'a dit, sans se douter de l'importance de ses paroles. Tout s'est passé comme tu l'avais prévu. Nous avions convenu, n'est-ce pas, de nous retrouver tout de même. Heureusement, nous pouvions correspondre, car il n'irait pas surveiller notre échange de lettres. Ma sœur croit toujours que c'est une amie de pension souffrante que je viens voir. Mais hier, comme je te l'ai dit d'ailleurs, je lui avait annoncé que j'avais rencontré des amis parisiens. Elle n'a pas manqué de le répéter innocemment à ce grand individu, qui, tout de suite, l'a abandonnée pour soi-disant courir à un rendez-vous, mais qui s'est empressé de venir à Cannes...

L'homme serra les poings et gronda :

— Ce qui signifie qu'il soupçonne quelque chose et qu'il cherche à te filer pour arriver jusqu'à moi !...

— J'en ai peur, murmura-t-elle avec un frisson, en se pelotonnant contre lui. Oh! mon chéri, allons-nous-en, allons-nous-en avant qu'il soit trop tard !...

Il baissa la tête, respirant avec force. Les muscles de ses mâchoires se voyaient sous ses joues, contractés dans un va-et-vient de fureur. S'en aller ? Evidemment... Mais cet homme, maintenant sur la piste, n'allait-il pas les poursuivre jusqu'au bout ? Il devait être de la police. La jeune femme n'avait-elle pas cru reconnaître, un jour où le chien immense Tokyo avait sauté, en jouant, au visage de son maître, faisant tomber ses lunettes, le même regard vif et noir, qui était celui de l'inspecteur de la Sûreté de Paris ? Celui-là aussi portait des verres. Pas de la même couleur, mais qu'il avait retirés, quelques instants, dans la rue pour observer la maison, sans se douter que la veuve le guettait derrière ses rideaux.

— Ces yeux ! Je ne pourrais jamais les oublier...

Certes, l'homme de la capitale était voûté, alors que l'Américain se tenait droit comme un I. Aucune comparaison possible, d'autre part, entre l'élégance de celui-ci et la mise presque indigente de l'autre. Ni entre leur manière de s'exprimer. Harry Stanhill, malgré son accent burlesque, révélait une distinction d'homme du monde. Mais, il y avait les yeux...

— Et ça, dit l'homme en ricanant, c'est une chose que l'on ne peut pas changer... Ça se supprime quand on veut se garantir...

Elle eut un nouveau frisson et se cacha le visage dans les mains, à cette pensée. Mais, tout de suite, elle revint au moment présent.

— Pars, dit-elle, pars tout seul... Je te rejoindrai...

Il secoua furieusement la tête.

— Non, dit-il, la voix rauque, c'est pour toi que j'ai fait cela... C'est pour toi que j'ai supprimé un homme... Je ne veux pas te quitter. Je veux t'emmener avec moi...

— Alors ?... gémit-elle, les yeux remplis de larmes. Qu'allons-nous devenir ?

Il s'absorba dans un calcul et articula :

— J'en ai supprimé un... Si ce n'est pas assez, je me débarrasserai de celui-là aussi...

Elle poussa un cri étouffé. Il lui mit la main sur la bouche.

— Tais-toi... Tais-toi, ordonna-t-il. Ne réponds pas... Que préfères-tu ? Que j'aie à la guillotine ? C'est fait maintenant. Il ne ressuscitera plus... Suivons notre destin. C'est une question de vie et de mort pour moi... C'est la vie de cet homme, de ce faux Américain ou la mienne, Aline... Vas-tu hésiter ?...

Elle s'abattit dans ses bras ; un long silence suivit. L'amour qu'elle éprouvait pour lui eut raison de ses derniers scrupules.

Elle releva la tête, les traits durcis. Ah ! tant pis pour quiconque viendrait se mettre en travers de la route ! Pourquoi ce policier se mêlait-il de l'empêcher d'être heureuse ? Il paierait !

Elle murmura d'une voix nette :
— Le sort en est jeté... Je suis tienne jusqu'au bout...

L'homme poussa une exclamation étouffée de joie.

— Ecoute, mon amour... Voici ce qu'il faut faire...

Il commença à développer un plan d'action, ponctué par les signes approbateurs de la jeune femme. Le sort de Sébastien Luron était en train de se régler. Malgré toute son habileté, il n'avait pu se garder de la perspicacité d'une femme. C'est qu'une femme, lorsqu'elle est amoureuse, est terriblement clairvoyante dès qu'il s'agit d'une menace à son bonheur...

Et ce même après-midi, ayant appris la nouvelle absence de Mme Fourquier, le détective, rentré dans sa chambre d'hôtel, commençait à préparer ses propres batteries pour atteindre le but final et ramener à Paris un témoin qui bientôt serait inculpé, puis accusé... Il n'en doutait plus. Ses dernières hésitations étaient parties.

— Il est rudement fort... se dit-il. Quel sang-froid, quelle puissance de calcul... Voici un joujou — il prit son revolver, un petit browning perfectionné qu'il examina et glissa dans sa poche — qui ne me quittera plus désormais... Il faut s'attendre à tout.

Deux cerveaux allaient s'affronter. Lequel triompherait ?

L'assassin avait dans son jeu un atout de plus que le policier. Car ce dernier comptait surprendre un homme qu'il ne soupçonnait pas sur ses gardes.

(Lire la suite page 25)

Soulage l'Acidité d'Estomac en quelques minutes



Méthode qui Neutralise presque aussitôt l'Estomac Dérangé

Presque instantanément, vous pouvez vous débarrasser des symptômes les plus ennuyeux de l'acidité d'estomac.

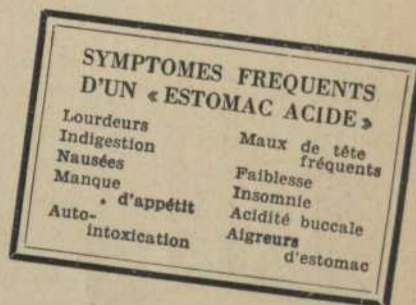
La réaction est rapide et simple: Vous neutralisez votre estomac presque aussitôt, de la façon suivante:

Prenez — Deux cuillerées à thé de Lait de Magnésie Phillips 30 minutes après les repas. OU — prenez deux comprimés de Lait de Magnésie Phillips; chacun équivalait exactement à une cuillerée à thé du liquide.

C'est tout. En quelques minutes, vous êtes soulagé. Votre estomac est neutralisé — adouci, apaisé. Plus de nausées ni d'embaras. C'est réellement étonnant et merveilleux.

CAUSE DE CETTE EFFICACITÉ

Le Lait de Magnésie donne des résultats aussi rapides parce qu'il est un neutralisant naturel des acides de l'estomac... en fait, il est reconnu par la science comme l'un des plus efficaces.



Tous ceux qui doivent neutraliser leur estomac le constatent. Votre estomac se sent amélioré d'une façon presque incroyable.

Essayez-le. Gardez à la maison une bouteille de Phillips liquide. Ou une boîte de comprimés Phillips que vous mettez dans votre poche ou votre sac à main — 25¢ seulement pour une grosse boîte. Veillez bien à ce que vous achetez soit visiblement étiqueté "Phillips' Milk of Magnesia".

Fabriqué au Canada



AUSSI PRESENTE EN COMPRIMES

LAIT DE MAGNÉSIE PHILLIPS

L'Actualité à Travers le Canada

OSHAWA (Ontario) — *Signes de prospérité*

Dans le "Canadian Automotive Trade", une revue dédiée à l'industrie de l'automobile au Canada, on trouve un article suggérant que les conditions générales du commerce au Canada sont prometteuses d'une année très active dans le domaine automobile. L'éditeur insiste sur les points suivants : — L'échelle économique du Canada en 1935 est de 6,6% plus élevée qu'en 1934. Les expéditions par fret sont plus nombreuses, bien que celles du grain soient diminuées. L'échange dans ce dernier domaine est cependant plus libre. Les conventions commerciales conclues avec le Japon permettent de dégager cette partie du commerce... Les prix du gros sont extraordinairement stables. Les débentures s'offrent aux prix les plus élevés depuis la guerre. Il est étonnant de constater les gains enregistrés par les actions de diverses compagnies. Les débentures sont de plus en plus stables... Les compensations entre les banques se sont élevées de 6,4%. L'industrie connaît les chiffres les plus encourageants. La production du pouvoir électrique est la plus élevée que l'on ait connue. La situation du chômage est meilleur qu'en 1931. La balance du commerce international s'est élevée de 11% au-dessus de 1934.

★ ★ ★

MONTREAL — *Enquête sur la jeunesse*

A tous les Jeunes des deux sexes, âgés de moins de 30 ans, habitant le Canada, la "New History Society" offre, pour les trois meilleurs essais écrits en moins de 2,000 mots, sur le

sujet suivant : "Comment la jeunesse peut-elle développer l'harmonie et la coopération entre les différentes races humaines?", trois grands prix de 300, 200 et 100 dollars.

Conditions du concours : 1. *Délais.* Le concours est ouvert du 1er novembre 1935 ou 1er avril 1936. Aucun essai envoyé après la date de clôture ne sera accepté. 2o. *Admission.* Le concours est offert à tous les Jeunes des deux sexes, âgés de moins de 30 ans à l'ouverture du concours. 3. *Rédaction des essais.* Chaque essai devra : a) Etre rédigé en moins de 2,000 mots ; b) N'avoir été publié dans aucun journal, livre ou revue ; c) Etre dactylographié (double interligne) au recto seulement, chaque feuille portant en haut et à droite son numéro d'ordre et les noms et adresse de l'auteur. (Si la rédaction à la machine à écrire est impossible dans certaines régions, *The New History Society* acceptera le manuscrits écrits lisiblement. Toute écriture négligée entraînerait la disqualification du candidat) ; d) Porter en première page : "Prize Competition" ; e) Etre adressé en double exemplaire ; f) Etre rédigé au choix, en français ou en anglais. Adresser les écrits à : *The New History Society*, "Fifth International Competition", 132 East 65th Street, New-York, N. Y., U. S. A.

★ ★ ★

QUEBEC — *Campagne québécoise*

Il fait bon, en fin d'année, reporter ses regards sur la campagne québécoise, non seulement pour goûter à la contemplation de notre saine population rurale un bienfaisant repos, mais pour puiser aussi dans son exemple de ténacité et de sérénité un puissant encouragement à poursuivre — avec

la certitude de la victoire finale — la lutte engagée pour améliorer son sort, pour développer ses méthodes de production et lui procurer des marchés avantageux.

C'est ce triple objectif que le ministère de l'Agriculture de la province de Québec a toujours eu en vue dans toutes les politiques qu'il a adoptées au cours des douze mois écoulés, et c'est vers le même but qu'il se propose de tendre durant les mois à venir.

L'Industrie Animale est le service le plus ancien du ministère de l'Agriculture. On peut le considérer à bon droit comme le plus important en raison même de l'énorme valeur que représentent notre cheptel et le capital investi dans les constructions de ferme qui abritent nos animaux, les pâturages qui les nourrissent et les fabriques qui convertissent en beurre et en fromage la production de nos troupeaux laitiers.

La lutte contre la tuberculose bovine a été poursuivie sur une haute échelle : 55 pour cent de nos troupeaux laitiers ont été assainis ou sont en voie de l'être, et des compensations-argent ont permis aux cultivateurs de se procurer des animaux de remplacement qui ont accru la valeur de leurs troupeaux.

La fusion de nombreuses petites fabriques de beurre et de fromage trop rapprochées dans une même localité en une fabrique centrale, a été encouragée, et il résulte présentement de cette pratique une économie de plusieurs centaines de mille dollars annuellement dans le coût de la fabrication.

Le Service de l'Horticulture, qui compte maintenant huit grandes sections, a travaillé à augmenter et améliorer les diverses productions horti-

coles et arboricoles en s'efforçant d'éliminer le plus possible l'éparpillement culturel, en développant la meilleure adaptation des cultures au sol et leur intensité, en indiquant aux producteurs les moyens à prendre pour abaisser leur coût de production et protéger leurs champs et leurs vergers contre les maladies épidémiques et les insectes ravageurs.

Au printemps dernier, vingt-neuf mille pommiers furent plantés avec l'aide du ministère, dont 19,000 dans la région de Montréal et 10,000 dans la région de Québec ; de nouvelles variétés de pommes furent introduites dans les districts à fruits ; deux centres de multiplication de variétés rustiques de prunes furent établis, et des recherches furent conduites dans le but de localiser et déterminer les sols les plus propices pour la création de pommeraies dans le district de Montréal.

Les jardins ouvriers, au nombre de 20,236 dans 125 localités, ont reçu du ministère 20,150 collections de graines potagères, 8,482 sacs de tubercules de semence de pommes de terre et 716,250 livres d'engrais chimiques.

La culture de la pomme de terre a pris une belle envergure, non seulement sous le rapport de la quantité, mais aussi sous celui de la qualité. Les exhibits de nos jeunes agriculteurs à la dernière exposition Royale d'Hiver de Toronto ont démontré la haute qualité de nos pommes de terre *Montagne Verte* en remportant le championnat dans un concours ouvert à tout le Canada.

L'industrie du tabac s'est aussi améliorée au cours de l'année écoulée, et les prix de vente des récoltes ont légèrement progressé.

Notre production de sucre et de sirop d'érable en 1935 a dépassé celle de 1934 tant par la quantité que par la qualité. Sa valeur totale fut estimée à \$1,911,000. Grâce à la propagande faite par la société coopérative "Les Producteurs de Sucre d'Érable de Québec", nos produits de l'érable trouvent aujourd'hui preneur non seulement dans le Royaume-Uni, sur le continent européen et en Amérique du Sud, mais également en Asie.

Actuellement plus de cent cercles de Jeunes Agriculteurs dispersés à travers la province groupent environ 3,000 membres. Ces jeunes, qui sont l'espoir de demain, nous ont plus que jamais fait honneur en décrochant des premiers prix dans les divers concours de l'Exposition Royale d'Hiver de Toronto, l'automne dernier.

La fabrication des conserves alimentaires prend de l'expansion chaque année, contribuant à la progression de la culture potagère en permettant l'utilisation des surplus de production de la ferme. Nos établissements industriels fabriquent présentement des conserves pour une valeur de près de \$5,000,000 annuellement, utilisant des matières premières pour une valeur de plus de \$3,000,000. De plus, environ 1 500 cultivateurs détiennent des permis de fabrication de conserves pour fin de marché et ajoutent quelque chose comme \$400,000 par année à la valeur de la production industrielle.

C'est grâce à cette coopération que nous pourrions poursuivre notre marche en avant, marche que cinq années de crise mondiale n'ont fait que ralentir mais n'ont pas entravée.

Honorable ADÉLARD GOUBOUT
Ministre de l'Agriculture de Québec

INAUGURATION DU PREMIER CHEMIN DE FER AU CANADA. IL Y A CENT ANS



C'EST À "LA BANQUE ROYALE DU CANADA" QUE NOUS DEVONS CETTE PEINTURE, EXÉCUTÉE PAR LE PEINTRE SHERIFF SCOTT, DE MONTRÉAL. NOUS VOICI À LAPRAIRIE, P. Q., LE 21 JUILLET 1836, ALORS QUE LE PREMIER TRAIN ALLAIT ENTREPRENDRE SON PREMIER VOYAGE. DESTINATION : SAINT-JEAN, À QUELQUES MILLES DE LAPRAIRIE.

(Suite de la page 23)

Tandis que l'autre, froidement, mettait au point un piège dans lequel il escomptait prendre irrémédiablement l'ennemi.

X

Le lendemain matin, de très bonne heure, Sébastien Luron se présenta à la Sûreté de Nice, demandant à parler au Directeur. Il affectait toujours l'apparence d'un touriste américain, mais à peine dans le cabinet de ce fonctionnaire, il abandonna son accent pour s'exprimer en un français impeccable.

— Je suis Sébastien Luron, de Paris... dit-il, en même temps qu'il exhibait les preuves irréfutables de son identité.

— Enchanté, M. Luron, de faire enfin votre connaissance. Votre réputation vous a depuis longtemps précédé et je ne vous cache pas que j'éprouve un réel plaisir à vous voir enfin "en chair et en os".

Le détective expliqua les raisons pour lesquelles il se trouvait sur la Riviera.

— Il va sans dire que ceci est strictement confidentiel et que vous êtes, cher monsieur, le seul ici, avec moi, à connaître les faits. Je vous demande la plus grande circonspection en agissant dans le sens que vous me permettrez de vous indiquer.

Le chef de la Sûreté niçoise s'apprêta à écouter.

— Il est hors de doute, affirma Luron, que Mme Fourquier correspond avec cet individu, car elle ne reçoit jamais de visite chez sa sœur, Mme Pécout, et elle trouve le moyen de le rejoindre à Cannes, à des jours et des heures que je présume fixés d'avance. Par conséquent, il sera très simple, en surveillant toutes les lettres partant de la villa de Cimiez, de découvrir l'adresse du correspondant, si je puis dire, de Mme Fourquier...

Ainsi qu'on le voit, Sébastien Luron n'avait pas tardé à se tourner du côté que Mme Fourquier et son compagnon croyaient invulnérable. La question d'une possibilité de rejoindre l'individu l'avait frappé, dès qu'il s'était demandé comment les deux complices — car il les considérait ainsi désormais — pouvaient se voir à l'insu de tous. Le fait que les Pécout ignoraient ces rendez-vous était accablant pour la sœur. Et puis, pardessus tout, la découverte que Luron avait faite, le jour où sur la Croisette, il avait vu déboucher le couple.

Lorsqu'il quitta la Sûreté, tout était bien établi pour le fonctionnement de la souricière. Dès que l'on constatait une enveloppe à destination de Cannes, en provenance du quartier de Cimiez, elle serait dirigée sur le cabinet noir de la police, où son contenu serait examiné. Les lettres portant une adresse masculine seraient plus particulièrement surveillées.

Puis, lorsque la certitude serait acquise, l'on préviendrait la police de Cannes et, de gré ou de force, l'homme serait amené en lieu sûr, pour y attendre l'arrivée de Sébastien Luron qui, de son côté, veillerait à ne point perdre de vue la jeune veuve et, si possible, la persuaderait de l'accompagner.

Une confrontation entre les deux personnages serait certainement concluante.

— Je joue de chance ! songea le détective en voyant Mme Pécout et sa sœur arriver à sa rencontre.

Certes, il jouait de chance... Et une chance surprenante.

Jamais Mme Fourquier ne s'était montrée aussi aimable. Elle était souriante et gracieuse. Non seulement elle répondait à celui qui était pour toutes deux Harry Stanhill, mais alimentait elle-même la conversation,

chose qu'avait très rarement constatée le détective. Evidemment, il ne pouvait se douter qu'elle avait commencé à suivre les instructions reçues.

La jeune femme jouait son rôle avec une adresse consommée. N'importe qui, même parmi ceux qui la connaissaient le mieux, s'y serait laissé prendre. L'enjeu pour elle était capital. Il ne s'agissait pas moins que de son bonheur et de la vie de celui qu'elle aimait... Bonheur fondé sur un crime, mais bonheur tout de même pour ceux que la voix du remords ne pouvait troubler...

Elle déclara qu'elle désirait fort accomplir une excursion à pied, mais que la paresse de sa sœur l'empêchait de mettre ce projet à exécution.

— Oui, M. Stanhill, et pourtant ce n'est pas si extraordinaire ce que je demande. Une simple promenade L'ascension du Mont-Boron...

Luron connaissait l'endroit. Il savait que tout admirateur de la nature digne de ce nom, ne peut venir à Nice, sans avoir accompli cette classique excursion, qui permet de détailler et en même temps d'embrasser dans toute son ampleur, le magnifique panorama de la baie des Anges et de la ville.

— C'est beautiful, assura-t-il, en se tournant vers Mme Pécout. Et très facile à accomplir. La route de la Moyenne-Corniche est très bonne, really...

— Je le sais, M. Stanhill... Mais c'est tout de même trop fatiguant pour y aller à pied. Je ne sais pourquoi ma sœur y tient absolument. Et quant à y aller en voiture, non merci, Hercule en serait malade.

Luron ne souhaitait qu'une chose. que la veuve lui demandât de l'accompagner. De cette façon, quels progrès immédiats dans la confiance de Mme Fourquier et quelles facilités pour la surveiller sans qu'elle s'en doutât.

Il réussit. C'est-à-dire que la jeune femme qui n'attendait que son offre, l'accepta sans discuter davantage. Tout semblait donc se dessiner pour le mieux, dans l'esprit de chacun, lorsqu'un incident imperceptible vint éveiller la méfiance assoupie du détective et lui faire envisager les choses sous un jour nouveau.

— Quand voulez-vous y aller, chère Madame ? avait-il demandé.

Elle consulta sa montre et répondit, riieuse :

— Tout de suite après déjeuner ?

— O. K., chère Madame... Vous ne voyez pas d'inconvénient, je pense, à ce que j'emène mon chien ? Une si belle promenade à pied.

C'était là que Luron avait senti le pinçon avertisseur. Mme Fourquier avait serré les lèvres et murmuré :

— Non, j'aimerais mieux... Je vais vous dire franchement, M. Stanhill... N'emprenez pas votre bête féroce...

— Puisque nous ne serons que tous deux... Il n'y a pas à craindre qu'il se querelle avec le brabançon de votre sœur ? N'est-ce pas, madame Pécout ?

Mme Pécout ne répondit pas. Ce fut Hercule qui poussa un grognement, comme si vraiment il avait compris. Tout le monde se mit à rire, et cela détendit la situation. Le détective avait eu le temps de se composer une attitude et déclara :

— Vos désirs, chère Médème, sont des ordres... Toky restera à la maison... Je crois qu'il vous fait peur...

— Oui, oui, monsieur Stanhill... C'est cela... J'en ai très peur...

Elle ne mentait certainement pas, car plus que jamais, elle eût redouté la présence du chien, cette après-midi.

Sébastien Luron prit congé. En cours de route vers son hôtel, il ru-

(Lire la suite page 31)

Ne SUPPOSEZ pas, mais SACHEZ exactement

si le remède que vous prenez "contre
la douleur" est SANS DANGER !

Ne risquez pas votre santé et celle des vôtres
par l'emploi de drogues dont vous
ignorez l'origine !

LA personne qu'il faut consulter pour savoir
si l'emploi régulier de la préparation que
vous ou votre famille prenez pour calmer le mal
de tête, les douleurs rhumatismales, la névrite et
la névralgie est SANS DANGER — c'est votre
médecin de famille. Demandez-lui particulière-
ment ce qu'il pense de l'ASPIRINE.

Il vous dira que les médecins, avant que la
formule de l'Aspirine n'ait été établie, con-
seillaient d'éviter la plupart des antalgiques
(ou "remèdes contre la douleur") parce qu'ils
dérangeaient l'estomac et étaient, souvent, mau-
vais pour le cœur. Cela donne à réfléchir, si l'on
cherche un soulagement prompt et sans danger.

La Science nous dit que l'Aspirine est une
des méthodes les plus rapides que l'on ait
découvertes jusqu'ici pour calmer les maux de
tête, les douleurs rhumatismales, la névrite
et la névralgie.

Et l'expérience de millions de personnes démon-
tre que, sauf dans des cas très spéciaux, son
emploi régulier est sans danger. Ne l'oubliez pas
— c'est dans votre intérêt !

● Les Comprimés d'Aspirine sont fabriqués au
Canada. Le mot "Aspirin" est la marque déposée
de la Bayer Company, Limited, of Canada.
Exigez les lettres du nom "Bayer", en forme de
croix, sur chaque comprimé.

Exigez
l'"ASPIRINE"!



COMME JE FAIS TOUT MOI-MÊME, je désespérais de mes mains. Toujours rudes et rougies, elles gèraient terriblement en hiver.



UNE VOISINE ME DIT ALORS combien il est facile d'avoir de jolles mains — quand on a compris que, pour rester doux, les mains requièrent une humidité spéciale.



PEU DE JOURS PLUS TARD, Jean me dit :



"VOS MAINS SONT ADORABLES!"

La peau des mains est différente — plus difficile à garder douce...

ALORS que votre visage est nourri d'une huile qui lui est propre, vos mains reçoivent une *humidité spéciale* qui les empêche de sécher et de vieillir. Si vous travaillez de vos mains, cette humidité naturelle ne suffit pas pour les garder douces.

Le but de la Lotion Jergens est précisément de *redonner* aux mains l'humidité voulue. C'est ce qu'elle fait, *plus efficacement* que toute autre lotion. Jamais collante !

Vous serez charmée de voir combien elle adoucit et embellit en quelques jours les mains rudes et rougies. Aux comptoirs d'articles de toilette — formats de 25¢, 50¢ et \$1.00. (Aussi grandeur pratique de 10¢.)

GRATIS Généreux Echantillon

Voyez par vous-même comment Jergens pénètre dans la peau... Remplissez et postez le coupon à

The Andrew Jergens Co., Ltd. 6-LS-2
Sherbrooke Street, Perth, Ont. Canada.

NOM _____
(en lettres détachées)

ADRESSE _____

FABRICATION CANADIENNE

Jergens s'en prend à la cause même de la rugosité en empêchant de sécher les infimes cellules de la peau. Cette lotion adoucit les mains en y entretenant l'humidité qui leur est propre.



**LOTION
JERGENS**

NOTRE FEUILLETON

(Numéro 9)



"MAINTENANT, DITES, ME TROUVEZ-VOUS ASSEZ MALHEUREUSE, MON BON AMI?"

Le Suprême

Par Emile Rich

— A cela, monsieur Ramel, je n'ai rien à répondre. Vous m'excuserez de la liberté que j'ai prise; n'y voyez que le vif intérêt que je vous porte; c'est toujours, notez-le bien, une amie qui parle à un ami.

"On m'a donné votre adresse ici, et j'y suis venue, ne vous ayant pas trouvé à votre atelier. Je désire causer avec vous, et puis pourquoi vous le cacherais-je, c'est pour moi un grand plaisir de vous voir.

— Madame, murmura Georges, je suis confus...

Il était surtout fort troublé sous le regard de Mme Joramie, dont la flamme pénétrait peu à peu tout son être.

— Que voulez-vous! fit-elle avec son plus délicieux sourire, je suis ainsi faite; je m'enthousiasme, je me passionne pour tout ce qui est beau, noble et grand, je prends feu à la moindre étincelle.

Georges la regardait, ahuri.

— Oh! ne vous effrayez pas, ajouta-t-elle en riant, je ne vous brûlerai point!... Enfin, puisque je suis venue pour avoir le plaisir de vous voir, de causer avec vous, causons. L'autre soir, chez moi, c'est à peine si nous avons pu échanger quelques paroles.

si j'ai pu vous dire combien a été grande ma déception quand M. Robinet m'a appris que le matin même il avait vendu vos deux magnifiques tableaux.

"Ah! monsieur Ramel, c'est souvent bien ennuyeux de recevoir des gens qui, pour la plupart, vous sont absolument indifférents.

"Mais la position oblige et le monde est exigeant; il s'empare de votre existence, vous êtes sa chose, on ne s'appartient pour ainsi dire plus.

"Allez, il n'est rien tel que la causerie intime à deux ou trois, en bons camarades.

"Comme je voudrais pouvoir vivre un peu solitaire, continua-t-elle, d'une voix languoureuse, à deux s'entend, dans une retraite bien choisie, et comme je trouverais cela bon!...

"Mais, vraiment, je ne sais pas pourquoi je vous parle ainsi de mes folles idées... Un homme occupé comme vous, monsieur Ramel, ne comprend pas toujours certaines aspirations de la femme. Et puis tout ce que je vous dis là n'est guère de nature à vous intéresser.

— Mais, madame, au contraire, je vous assure que je vous écoute avec un intérêt profond.



Illustration de
J. Perret

Le même Amour

de Mile Richebourg

— Eh bien, oui, je vous crois, dit-elle, en laissant échapper un soupir; vous êtes jeune et vous êtes bon, et il y a certaines choses que seul un cœur comme le vôtre peut sentir.

A chaque instant, Georges lançait un regard rapide qui traversait la cour et allait se heurter à la fenêtre de Mionne.

Ces mouvements des yeux du jeune homme ne pouvaient manquer d'attirer l'attention de Mme Joramie.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demandait-elle; qu'a-t-il donc à regarder ainsi toujours du même côté?

Il lui semblait aussi que Georges avait l'air gêné, inquiet.

— Comme je vous l'ai dit l'autre jour, monsieur Ramel, reprit-elle, je tiens absolument à avoir une œuvre de vous.

— Je vous l'ai promise, madame.

— Alors, c'est dit, votre premier tableau de genre sera pour moi?

— Oui, madame.

— C'est à ce sujet que je tenais à causer avec vous; je désirais être bien sûr... Nous n'avons pas à parler du prix maintenant, n'est-ce pas?

— Oh! madame.

— Votre œuvre ne sera pas marchandée, fit-elle en souriant... Un au-

tre jour, dans quelque temps, je vous parlerai d'un travail d'une certaine importance que je voudrais vous confier.

— Je serai toujours heureux de me mettre à vos ordres, madame.

— Nous verrons cela, fit-elle avec un fin sourire. C'est égal, continua-t-elle en donnant à sa voix une expression chagrine, je regretterai longtemps, peut-être toujours, de n'avoir pu acquérir votre "Candeur".

"Si seulement ce beau tableau restait à Paris, en France, on pourrait le faire copier.

Mais non. Une idée, monsieur Ramel, pourquoi ne feriez-vous pas, pour moi, votre "Candeur" une seconde fois?

Georges répondit en souriant: — Il y a des sujets, madame, qu'on ne peut bien traiter qu'une fois, et celui-là est du nombre.

— Ce qui signifie: il y a impossibilité de vous satisfaire. Dites-moi, monsieur Ramel, ce n'est point, n'est-ce pas, d'une de ces pauvres filles qui courent les ateliers des peintres dont vous avez fait le portrait?

— En effet, madame.

— J'en étais sûre: si habile que vous soyez, vous n'auriez pu idéaliser (Lire la suite page 32)

Prenez des photos

LA NUIT



\$2500⁰⁰

pour Photos Prises la Nuit

89 PRIX EN ARGENT chaque mois pendant Janvier, Février et Mars, 1936

- 2 prix de \$100 chaque
- 3 prix de \$50 chaque
- 4 prix de \$25 chaque
- 10 prix de \$10 chaque
- 20 prix de \$5 chaque
- 50 prix de \$2 chaque

GRAND PRIX DE \$250

Un Grand Prix de \$250 sera donné à l'un des six gagnants des prix de \$100, de sorte que la personne qui recevra le grand prix aura gagné \$350 pour une seule photo.

RÈGLES

- 1 Toutes photos prises à partir du 1er janvier 1936, quel qu'en soit le nombre, peuvent participer. Aucun envoi timbré par la poste après minuit, les 15 février, 15 mars et 15 avril—les trois dates de clôture—ne sera accepté. Les concours sont ouverts à tous les amateurs, au Canada et aux Etats-Unis, excepté aux employés de la Compagnie Kodak et à ceux qui fabriquent ou vendent des accessoires photographiques.
- 2 Les prix seront seulement accordés pour des photos prises la nuit, à l'intérieur ou à l'extérieur, à la lumière artificielle. Les gagnants seront choisis uniquement suivant l'attrait de la photo et l'intérêt qu'elle éveille, et non d'après ses qualités techniques. La décision des juges sera finale.
- 3 Chaque photo primée et son négatif deviendront la propriété de la Compagnie Kodak et celle-ci se réserve le droit exclusif de s'en servir dans ses annonces, dans ses publications et dans des expositions de quelque manière qu'elle choisisse. Si la photo primée représente une ou plusieurs personnes, le consentement par écrit de celles-ci, pour l'usage de la photo, doit être donné avant que le prix soit décerné (si les personnes sont mineures, le consentement écrit doit être donné par les parents).
- 4 Chacune des photos finies doit porter, au dos, vos nom et adresse, la marque de l'appareil, le genre de film et d'éclairage. Aucune d'elles ne sera retournée. Ayez soin de garder les négatifs.

Au Canada, envoyez vos photos à
Prize Contest Office
Canadian Kodak Co., Limited
Toronto 9, Ontario

IL n'y aura plus de repos maintenant pour les appareils photographiques... de nouveaux films rapides et de nouvelles lumières vous permettent de prendre des photos la nuit aussi bien que le jour. Que de superbes occasions pour votre appareil. Maintenant, vous pouvez faire une collection de photographies de cette moitié si importante de votre vie, celle que vous passez à l'intérieur.

Vous n'avez pas besoin non plus d'un appareil coûteux—votre appareil actuel fera l'affaire s'il peut prendre les "poses." Vous serez émerveillé de la facilité avec laquelle vous pouvez prendre des photos la nuit en vous servant des lampes Mazda Photoflood ou Photoflash et du Film Kodak "SS" ou du Verichrome Kodak.

LIVRET GRATUIT

Allez chez votre marchand le plus proche... il vous donnera un livret GRATUIT qui explique tout ce qui a rapport aux photos prises la nuit... au film à employer... au réglage de votre appareil... et suggère des sujets.

Au Canada, "Kodak" est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de la Canadian Kodak Co., Limited, Toronto.

N'acceptez rien autre que le film dans la boîte jaune bien connu.





— Ramenez-vous mon mari ?
— Non, Madame. Il avait laissé sur sa porte un papier demandant qu'on ne le dérange pas.

SIMILITUDE

— Tu vois ce chauffeur? Eh bien c'est un ancien homme d'affaires qui a eu des histoires ces années passées.

— Au fait, il n'a guère changé de métier, il roule toujours ses clients.

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

Le monsieur qui pose. — Dites-moi, est-ce que cela ferait une plus jolie photo si je prenais un air intelligent ?

Le photographe. — La chose n'a pas d'importance, vous pouvez garder votre air naturel.

LA MANIERE DE PRESENTER LES CHOSES

— Non, vraiment, je ne puis pas louer cette maison, elle est trop humide ! regardez : l'eau suinte partout sur les murs !

— C'est un grand avantage, monsieur, en même temps qu'une protection gratuite; il y a moins de danger d'incendie.

LA DIFFERENCE

— Mon mari a toujours le verre à la main.

— Je ne le pensais pas ivrogne.

— Mais il ne l'est pas du tout, ma bonne dame il exerce le métier de poseur de vitres.

QUESTION DE CONFIANCE

— Est-ce qu'on peut avoir confiance en votre chauffeur ?

— Je le crois, puisque je lui confie ma vie tous les jours.

— C'est entendu, mais feriez-vous la même chose pour quelque chose de précieux, votre porte-monnaie, par exemple ?

LOGIQUE

Le docteur. — Mon ami, laissez la boisson de côté; vous avez beaucoup trop bu jusqu'ici et c'est pourquoi votre santé est altérée.

Le client. — Voyons, docteur, ce n'est pas le temps alors de lâcher la boisson! puisque ma santé est altérée, il faut bien que je la désaltère...



— Qui a cassé ma potiche, Marie ?
— C'est le chat, Madame.
— Le chat?... Quel chat ?
— Ah ! pardon... Je pensais qu'il y en avait un dans la maison !

Nos Pages

UN QUI NE S'EXCITE PAS

Madame arrive en courant auprès de son mari.

— Oh, mon chéri! je viens d'avaler une épingle!

— Ne te déssole pas pour ça, répond le mari; tiens, en voilà une autre.

LA CAUSE OU L'EFFET ?

— Moi, quand je fais une bêtise ou que j'ai simplement l'air bête dans une conversation, je suis le premier à en rire.

— C'est vrai; vous avez le caractère continuellement gai.

MAUVAISE EXCUSE

Une descente de police a eu lieu dans une maison de jeu avec la conséquence de faire comparaître le tenancier de ladite maison en Cour.

— Vous êtes accusé, lui dit le Juge, d'avoir tenu un établissement de jeux de hasard.

— L'accusation n'est pas fondée, Votre Honneur, répond l'homme; tous les joueurs trichaient, alors le hasard n'a rien à voir là-dedans.

UNE CHUTE EXTRAORDINAIRE

Dans une réunion de quelques amis on parlait d'alpinisme et d'accidents de montagne.

— Pour moi, dit l'un d'eux, je puis affirmer que l'alpinisme m'a procuré la plus grande émotion de ma vie.

— Comme beauté de paysage ?

— Non; à propos d'une chute que j'ai fait.

— Dangereuse ?

— Elle aurait pu l'être; je suis tombé du haut d'un rocher dans un précipice qui pouvait bien avoir mille pieds de profondeur.

— Mais c'est incroyable! vous auriez dû vous tuer plutôt cent fois qu'une !

— Je vais vous expliquer: je me suis réveillé juste au moment où je tombais.

SUPERSTITION

— Je ne suis pas superstitieux mais je n'aime pas les mois qui commencent par un vendredi.

— Oh moi, ça ne me fait rien du tout; la seule chose que je n'aime pas, c'est quand ils commencent par un treize.

CAS SPECIAL

— Moi je suis né pendant le jour.

— Et moi, pendant la nuit.

— Et moi ni pendant le jour ni la nuit.

— Ce n'est pas possible !

— Mais oui; c'était pendant une éclipse de soleil.

CEUX QUI SE VANTENT

— Oui, mon cher monsieur, je connais l'Égypte aussi bien que ma propre maison.

— Vous connaissez alors les Pyramides ?

— Certainement! j'ai fait leur connaissance aussitôt arrivé et toutes les semaines je dansais avec la plus jeune.

A PROPOS DE MALAISES

— Il y a des gens qui se plaignent toujours pour le moindre mal mais, en revanche, il y en a d'autres qui adorent les malaises.

— Tu ne me feras jamais croire ça !

— Eh bien, va en Malaisie et tu verras ce que disent les Malais à ce sujet-là.

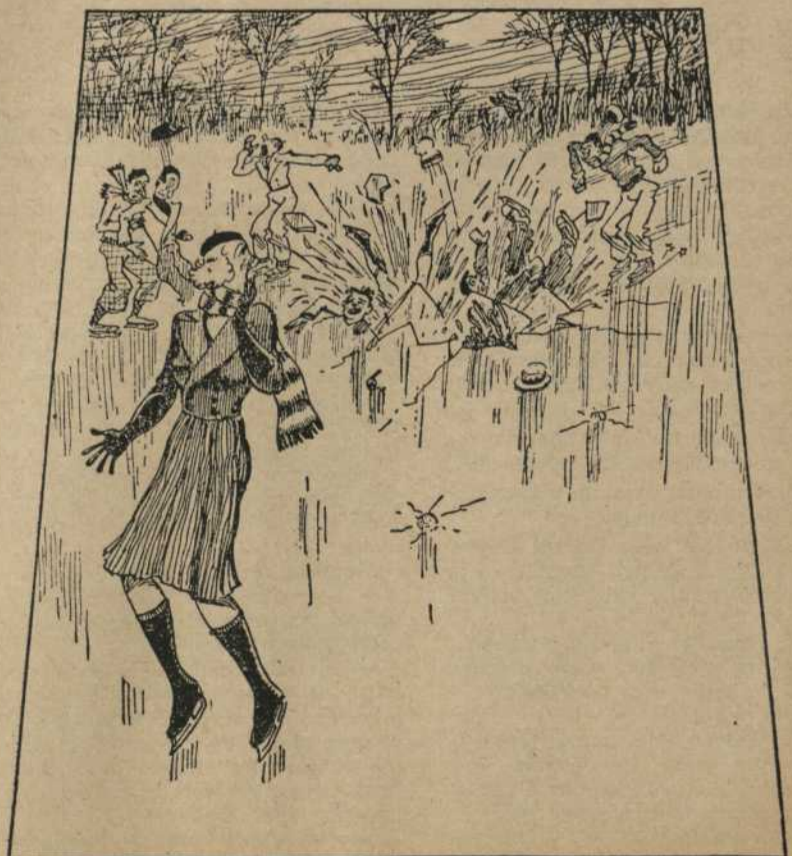
DECORS DE THEATRE

On monte une grande pièce au théâtre et le préposé aux décors donne ses ordres.

— Il faut encore, dit-il, un moulin à vent; c'est prévu dans la pièce.

— Mais, objecte un des employés, il faudra arranger toute une machinerie pour faire tourner les ailes.

— Pas besoin, dit le premier, ça rentre tout-à-fait dans les attributions du souffleur.



— Oh ! Que j'ai eu peur!... J'ai cru que c'était ma jupe qui craquait !...

Amusantes

OU PIED EN L'AIR ?

— J'ai un petit pied à terre à New-York et je trouve ça bien commode quand j'y vais.

— Où est-il situé ?

— Au soixantième étage d'un gratte-ciel.

FINANCES

Deux "bums" de la plus belle espèce parlent de choses qui leur donnent l'illusion de la richesse et l'un d'eux raconte ce qu'il ferait s'il avait de l'argent.

— Et toi? demande-t-il à l'autre, qu'est-ce que tu dirais si tu trouvais comme ça, tout d'un coup, cent piastres dans ta poche?

— Ce que je dirais? mais tout simplement que j'ai mis le paletot d'un autre.

SIMPLE ERREUR

Une jeune dame très myope entre dans un magasin et regarde les étalages.

— Oh, dit-elle tout-à-coup à son mari, voilà un bien joli chapeau, je vais l'acheter.

— Mais, mon amie, lui dit le mari, tu n'es pas chez la marchande de chapeaux mais au bazar et ce que tu me montres là, c'est un abat-jour!

LA BONNE METHODE

Un jeune homme extrêmement timide avait, comme amie, une fort jolie fille devant laquelle il se sentait toujours intimidé; c'est à peine s'il osait lui adresser la parole et ce n'était qu'en rêve qu'il lui donnait des baisers. Un jour il lui porte un magnifique bouquet dont la fille fut si contente qu'elle lui sauta au cou et l'embrassa. A peine remis de cette soudaine mais bien douce émotion, le jeune homme prit son chapeau et se dirigea rapidement vers la porte.

— Eh quoi! dit la fille, est-ce que vous êtes fâché.

— Jamais de la vie, répliqua l' amoureux; je cours chercher un autre bouquet!

GEOGRAPHIE

La maîtresse d'école.— Voyons, Tit-Jules, tu as le nord devant toi, l'est à droite et l'ouest à gauche; qu'as-tu derrière toi?

— Une pièce à mon fond de culotte, madame. Je me doutais bien que ça se voyait!

UN DEBROUILLARD

Lepeigne a besoin d'aller de Montréal à Trois-Rivières et comme il n'y a pas de train pour le moment et que sa course est urgente, il décide d'y aller en taxi.

— Combien me chargez-vous? demande-t-il au chauffeur avant de partir.

— Quinze piastres.

— Ouah! c'est cher!... tenez, nous allons faire une chose: montez dans la voiture et je la conduirai; je vous mènerai là-bas pour rien du tout.

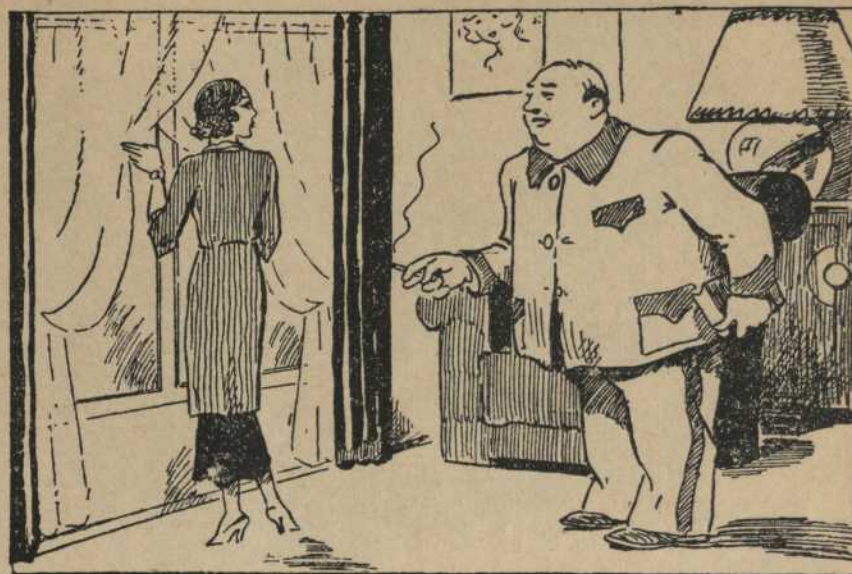
L'EXPERIENCE

Un touriste qui voyageait en Ecosse voulut se rendre compte, par une petite expérience, si les Ecossais étaient vraiment aussi avares qu'on le disait. Il laissa tomber une pièce d'un sou dans la boue de la rue et attendit pour voir si une dizaine d'Ecossais allaient se précipiter et se battre pour ramasser la pièce. Il attendit en vain pendant une heure et s'en alla.

Le soir, à son hôtel, il raconta l'histoire à l'un de ses amis Ecossais en lui disant que jamais plus il ne croirait tout ce que l'on raconte à ce sujet.

A son grand étonnement, il vit son ami se lever cinq minutes plus tard puis s'en aller sous un prétexte quelconque. Ceux des tables voisines en firent autant et bientôt il ne resta plus que le touriste tout seul dans la salle.

Tous les autres, qui avaient entendu raconter l'histoire étaient partis à la recherche de la pièce de monnaie.



— Alors, ça te fait de la peine que je parte en voyage pour 48 heures?... Je t'avais cependant prévenue!

— Oui!... Mais tu m'avais dit que tu partais pour huit jours.

SOLLICITUDE AMOUREUSE

Madame et monsieur sont en perpétuelle chicane et s'ils pouvaient se manger tout crus, il y a longtemps qu'ils l'auraient fait. Toutefois, comme ce sont des gens bien élevés, non seulement ils ne se chicanent jamais en public mais ils font alors, au contraire, preuve de tendre sollicitude l'un pour l'autre. Or, monsieur est affligé d'un asthme tenace et qui lui vaut parfois de véritables étouffements. Sa femme va demander conseil au docteur.

— Le pauvre cher homme, dit-elle en essayant une larme de crocodile, il est tellement malade que je pense que bientôt j'aurai la grande douleur d'aller à son enterrement.

— Mais non, madame, lui dit le docteur; je puis même vous dire qu'un asthme est ordinairement un brevet de longue vie.

— Ah, docteur! reprend la femme, guérissez-le bien vite, ce pauvre cher homme!

UN CONNAISSEUR EN MUSIQUE

— Hier, toute la journée, j'ai joué du Chopin et du Gounod.

— Ah!... dites-moi, est-ce que ce sont des instruments difficiles à jouer?

LA PREDICTION

Le père Bétasse est affligé d'une maladie de cœur qui lui donne parfois de sérieuses inquiétudes; comme ce n'est pas l'intelligence qui l'étouffe, au lieu d'aller consulter un médecin, il préfère aller voir la tireuse de cartes au sujet de son mal.

La bonne femme lui fait naturellement cracher une piastre tout de suite puis elle tripote ses cartes.

— Rassurez-vous, lui dit-elle; il est certain que vous avez le cœur bien malade mais vous êtes chanceux, les cartes affirment que votre cœur durera aussi longtemps que votre vie.

Et cet idiot de père Bétasse s'en alla satisfait.



— Mon garçon a bloqué ses examens de mathématique... Pensez donc, il avait oublié sa machine à calculer!



"CE SONT TOUJOURS LES HOMMES QUI COURENT APRÈS LES FEMMES, ET CE SONT TOUJOURS LES FEMMES QUI LES "ATTRAPENT."

Toilettes pour la fin de l'hiver

1952 — Une robe très distinguée, gr. 12, 14, 16, 18, 20 et 40. Pour un 16, il faut : $4\frac{1}{8}$ v. de 39" ou 3 v. de 54". 20 cents.

1954 — Une robe amincissante, gr. de buste 32 à 42. Un 36 requiert : $3\frac{5}{8}$ v. de 35" ou 39". 25 cents.

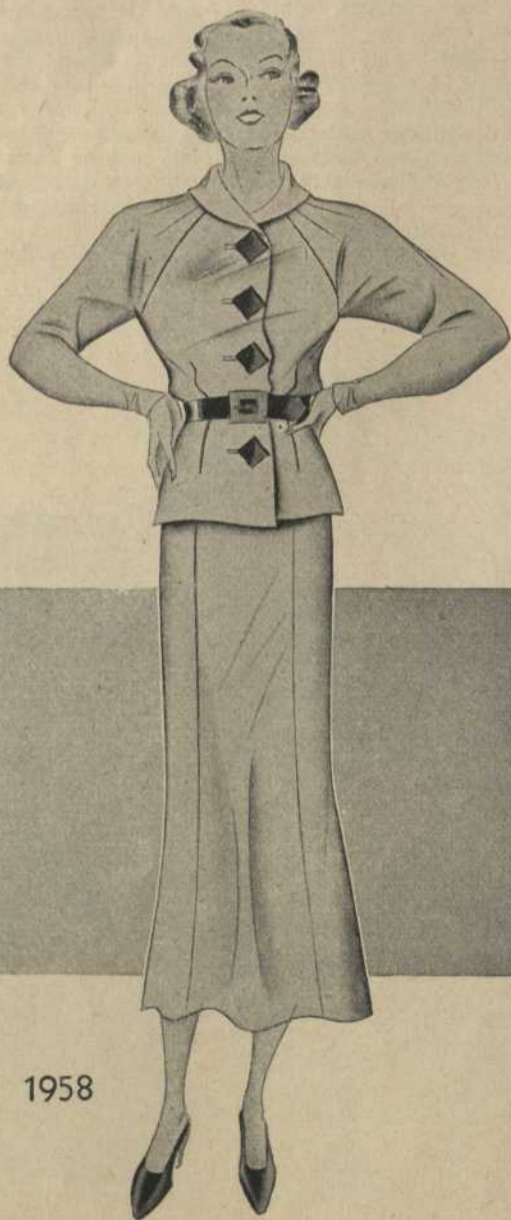
1958 — Une simple toilette deux-pièces. Gr. 12, 14, 16, 18, 20 et 40. Pour un 16 : $4\frac{3}{8}$ v. de 39" ou $\frac{1}{8}$ v. de 54". 25 cents.

1979 — Pour votre fillette, une gentille robe de gr. 6 à 14. Pour un 12 : $2\frac{3}{4}$ v. de 39" ou $2\frac{5}{8}$ v. de 39". $\frac{1}{4}$ v. de contrastant de 35" à 39". 1 v. de ruban de $\frac{1}{2}$ " pour la boucle. 15 cents.

1952



1954



1958



1979



(Suite de la page 25)

mina, se rappelant certaines expressions et attitudes depuis le début de la conversation :

— Curieux... Il me semble que je m'en vais au-devant d'un danger... Lequel? Je ne sais... Cette façon de refuser la présence de Toky ne me dit rien qui vaille. Ne négligeons aucune précaution. Si nous mettions notre armure?...

L'armure à laquelle il faisait allusion était une cotte de maille d'acier absolument remarquable par sa souplesse et sa solidité. Ce vêtement défensif était d'une telle maniabilité, il s'adaptait si bien au torse qu'il avait mission de protéger, qu'un œil non prévenu ne l'aurait pas remarqué, même sous un simple maillot de bain.

Et en même temps, la cotte de maille était à l'épreuve des lames et des balles de revolver. Il eût fallu — comme le disait parfois Luron, avec un humour à froid — un obus ou une torpille pour en venir à bout, et cela surtout parce que le détective aurait sauté avec le reste.

Il vérifia également son browning plat qui pouvait tenir dans le creux d'une main un peu longue — comme la sienne — et sifflota entre ses dents quelques mesures d'une marche guerrière. Il était paré : moralement, car il allait ouvrir l'œil et chercher à démêler où la veuve voulait en venir. Matériellement, grâce à ses "fortifications" et son "artifice".

Il déjeuna de fort bon appétit et, avant de se mettre en route pour le lieu du rendez-vous, monta dans sa chambre donner une caresse à son chien. L'animal se dressa interrogateur.

— Non, Toky... Non... Tu ne viens pas...

Le chien ayant parfaitement compris, se coucha, l'oreille basse, et se mit à lécher lentement le bout de ses pattes.

Les deux promeneurs marchaient depuis une vingtaine de minutes. Madame Fourquier se révélait capable de soutenir l'allure de son compagnon, lequel, au début avait craint d'exagérer les enjambées. Ils bavardaient avec une apparente cordialité, mais chacun en son for intérieur, étudiait l'autre.

Sébastien Luron regrettait de plus en plus de n'avoir pu emmener son chien. Il pressentait une embuscade et tout en se retournant fréquemment pour admirer le paysage sur la route qui allait les mener jusqu'à cent cinquante mètres d'altitude, il fouillait les alentours immédiats d'un œil aigu.

Avec Toky il aurait été si tranquille... Le flair de son animal fidèle aurait eu vite fait de déceler la présence éventuelle d'un ennemi. Il comprenait maintenant pourquoi la jeune femme n'avait pas voulu de cet allié pour accompagnateur.

Ils arrivèrent dans une forêt de pins. La végétation gardait, en cet endroit son allure sauvage et spontanée, mais des sentiers et des belvédères judicieusement disposés permettaient aux promeneurs de jouir à travers ce beau décor naturel, d'un panorama qui possède la réputation de changer de nuances à chaque heure du jour.

Madame Fourquier s'arrêta. Le couple se trouvait en plein bois. De chaque côté, le chemin qu'ils suivaient s'escarpait brusquement en ravins, aux flancs desquels poussaient arbres et arbustes.

— Voyez comme c'est joli! — dit-elle, en désignant la mer qui, de cette hauteur paraissait d'un bleu plus vif que le ciel.

— Aôh... Marvellous!... nasilla Harry Stanhill.

Il fit mine de poursuivre sa route, mais la jeune femme quémanda avec un sourire gracieux :

— Oh! un instant encore... Je veux voir où va ce navire...

Là-bas, à l'horizon, un panache de fumée révélait un bâtiment qui ne tarderait pas à surgir de la courbe délimitant le champ de vue. Tous deux, plantés au milieu du sentier, observèrent le vapeur. Mais Sébastien Luron, toutes ses facultés tendues, cherchait à deviner de quel côté viendrait l'assaut qui, il n'en doutait pas, devait avoir lieu en cet endroit solitaire à souhait. La main dans la poche, tourmentait la crosse du revolver; il était prêt à braquer son arme sur le premier être humain qui apparaîtrait, homme ou femme.

Ce qui se déroula dura l'espace d'un éclair.

L'attaque vint du côté où il ne l'attendait pas. Il venait de se retourner alerté par son sixième sens, lorsqu'un choc d'une violence inouïe le déséquilibra et le jeta sur le sol. Un bruit sec et métallique se fit entendre. Un tronçon de lame rebondit à côté du policier.

L'assaillant venait de briser son poignard sur la cotte de mailles. Déjà avec un rictus féroce, il s'était rué sur son ennemi à terre. Luron qui avait eu le temps de tirer son revolver, mais qui, malheur! venait de le laisser échapper dans sa chute, vit l'arme au poing de l'autre.

Quelques secondes encore, et c'en serait fait. Madame Fourquier réfugiée derrière les arbres, se cachait la tête de son bras replié.

Alors suivit une autre scène, tout aussi invraisemblable que la première. Un hurlement de fauve déchira l'air. Une masse s'abattit sur l'agresseur et la voix de Luron éclata :

— Sus, sus, Toky!... Tiens! bon!

Derrière le chien arrivait une troupe essoufflée. Le groupe fut immédiatement entouré. Luron se releva. Désignant le bandit dont le poignet broyé pendait lamentablement et qui était tenu en respect par la brave bête tous crocs retroussés, il clama :

— Ne le laissez pas échapper!... Et la femme non plus...

Madame Fourquier et son complice furent emmenés, cependant que les agents de police, miraculeusement arrivés à la dernière seconde, expliquaient à Sébastien Luron :

— Nous avons vu des gens qui poursuivaient ce chien... Il s'était échappé de l'hôtel. Nous nous sommes joints à eux...

Le détective comprit.

Son fidèle Toky avait eu, par une divination qui s'est déjà produite chez d'autres représentants de la gent canine, la prescience que son maître devait être en danger. Repérant sa route avec un flair peu commun, il avait mené les hommes qui couraient derrière lui, droit vers le Mont-Boron où il devait retrouver Luron.

— Il aura droit à une pâtée d'honneur — murmura Sébastien Luron. Il m'a sauvé la vie...

XI

Le commissaire de police de Montreuil eut sans doute la plus forte surprise de sa vie, quand il pénétra dans le cabinet de la Préfecture de Police où il avait été convoqué.

Là, parmi quelques inspecteurs, il reconnut Sébastien Luron qui avait repris son aspect habituel, et vit un autre personnage au poignet garni d'un épais pansement qui était affalé tête basse sur une chaise.

— Voici — dit Luron, de sa voix calme — l'assassin incendiaire que je vous avais promis de vous livrer...

— Mais... Mais — suffoqua le commissaire — il ne ressemble pas à la photographie d'André Verlat!...



Pourquoi les Sodas "ROTIS" sont meilleurs

Etant rôtis ils ont meilleur goût

Les Biscuits Sodas "Rôtis" doivent leur saveur exceptionnelle et leur air si appétissant aux méthodes spéciales McCormick. Par exemple, certains ingrédients subissent une double cuisson (ils deviennent plus faciles à digérer). Du malt et du miel leur donnent un goût spécial. Enfin, les rôtir les rend délicieusement croquants. Essayez ce nouveau biscuit soda, une création McCormick — fabricants de biscuits fins à London, Ont., pendant 77 ans.

DEMANDEZ DES McCORMICK, L'ORIGINAL DES SODAS ROTIS... ET POUR CHANGER ESSAYEZ AUSSI LES JERSEY CREAM SODAS

QUEL DOMMAGE QU'UNE JOLIE FILLE COMME YVONNE AIT LES LEVRES GERCEES

SI ELLE VEUT FAIRE PREUVE D'INTELLIGENCE ELLE LES GARDERA DOUCES ET BELLES AVEC DU LYPSYL. ET TOI AUSSI, JEAN.

Des lèvres gercées, crevassées, sont douloureuses et vilaines. Le LYPSYL, l'onguent médicamenteux calmant, les rend douces et belles par tous les temps. Rouge ou blanc invisible, dans des nouveaux tubes élégants. Chez tous les pharmaciens, pour rien que - - 15 sous

— En effet, mon cher ami. Il ne lui ressemble pas pour la bonne raison que ce n'est pas lui... N'est-ce pas Monsieur Georges Fourquier?...

— Hein? bredouilla le fonctionnaire. Georges Fourquier?... Que signifie... C'est... c'est le nom de la victime!...

— Pas du tout... Pas du tout... La victime était le malheureux André Verlat...

La foudre serait tombée aux pieds du commissaire qu'il n'eût pas révélé plus grand bouleversement... Il n'y était plus. Sa tête... sa pauvre tête. Il y avait un tourbillon à l'intérieur.

— Je vais vous expliquer, Messieurs, commença Sébastien Luron, comment on commet un beau crime et comment on rate tout, faute d'avoir attendu deux minutes, cent vingt secondes. Monsieur Fourquier me démentira ensuite, si tel est son désir.

Mais l'homme restait toujours prostré, sans mouvement.

— On commence, poursuit le détective, de son ton posé, par s'assurer sur la vie au profit de sa femme pour la somme de un million de francs. On laisse s'écouler deux années, de manière que la Compagnie après paiement de deux primes soit bien en confiance. Puis on guette l'occasion...

"L'occasion ici c'est la rencontre d'André Verlat. Même stature, même apparence générale. Les petits détails on les corrigera plus tard, le moment venu. Vous me suivez, n'est-ce pas, Messieurs? Bien. Je continue. Après la petite comédie des lettres anonymes que l'on s'envoie à soi-même, on a la brillante idée de se rendre chez Sébastien Luron pour lui demander aide et protection, tout en manœuvrant pour qu'il refuse. Car la déclaration dudit Sébastien Luron sera fort utile plus tard, pour aiguiller la police sur une fausse piste. Et au surplus, qui irait soupçonner que c'est le propre auteur de cette infernale machination qui a demandé pareil secours?"

"On attire sa future victime dans son laboratoire, on se débarrasse d'un témoin gênant, le veilleur de nuit, et on égorge le malheureux. Puis on répand des vapeurs de benzol et on y met le feu. Mais trop tôt... Car il aurait fallu que le bâtiment sautât et que le cadavre ne fût pas retrouvé, ou se révélât tout au moins, méconnaissable. Toutefois, la pseudo-veuve, au courant de l'affaire, et qui elle aussi avait joué son rôle en attirant Verlat chez elle, en laissant courir le bruit d'une liaison et en faisant très habilement rejeter les soupçons sur la victime, la pseudo-veuve, dis-je, reconnaîtra formellement le cadavre, de manière à clore la question. Malheureusement, encore, un gêneur, sous les traits du dénommé Sébastien Luron, qui, après avoir examiné les restes, découvrira qu'ils ont été truqués. Les yeux n'ont plus de couleur. Pourquoi? Une injection corrosive. On ira jusqu'à arracher les incisives qui manquent effectivement à M. Fourquier pour que tout concorde. Mais on a oublié l'oreille!... Et c'est l'oreille, la seule qui restait (nettement différente de celle que j'avais remarquée chez l'homme qui m'avait rendu visite) qui m'a mis sur la piste. Vous pouvez, Messieurs, constater que le lobe de l'assassin est nettement détaché, tandis que celui d'André Verlat — voici sa photographie — n'existe pour ainsi dire pas. Excellente habitude, n'est-ce pas, d'observer les oreilles? Oui, c'est une de mes petites manies."

Le détective fit une pause. Instinctivement les yeux de chacun fixèrent les oreilles du prisonnier.

— Quant à l'histoire de la Packard, vous l'avez sans doute déjà comprise, dit encore Luron. C'est Fourquier

qui l'amène devant le garage. Il se gardera bien de la rentrer. Oui-dà. Pour qu'on constate l'absence de Verlat? Admirez, Messieurs, comme tout s'enchaîne... Les coups de téléphone au domestique, cet hurluberlu incapable de reconnaître une voix à l'appareil! J'en sais quelque chose moi-même... Quoi de plus facile que lui dire que c'est son maître qui est au bout du fil, et de lui ordonner d'envoyer cette malle en Amérique où elle se trouve encore, très certainement...

— Elle y était en effet, il y a huit jours, date de la dernière lettre reçue, confirma le commissaire.

— Et l'on se cache à Paris, sous un déguisement. Rien de tel comme la capitale pour offrir un refuge à un malfaiteur. Personne ne se préoccupe de son voisin dans cette ruche immense. Surtout quand ce voisin fait son possible pour ne point attirer l'attention. Plus tard, on s'en ira dans le Midi où l'épouse viendra à son tour. Il faut attendre que l'assurance ait payé. Et les formalités sont longues. Et l'on est bien près d'être au bout de son rouleau!...

— Un million!... murmura l'un des inspecteurs. Tout de même, ça ne vaut pas qu'on risque sa tête pour ça.

— Hé! — reprit Sébastien Luron quand on n'aime pas le travail, on préfère n'importe quoi à la misère. Ce Fourquier, au contraire de la réputation qu'il avait réussi à se forger, est un fiéffé paresseux. Il n'a jamais rien su faire de ses dix doigts. Il avait dévoré la petite dot de sa femme. Depuis qu'il avait revu son ancien camarade de lycée, André Verlat, il a profité du penchant que celui-ci marquait pour sa femme. Il lui a emprunté tant et plus. A! je ne vous présente pas le sieur Fourquier comme un modèle de vertu ni de morale...

Le prisonnier poussa un grognement. Luron l'interpella:

— Vous protestez?... Vous ne pouvez pourtant pas nier l'évidence. J'ai eu tôt fait de constater, après plusieurs visites, à ce qui avait été votre laboratoire, que l'endroit n'en avait que le nom, car les installations en étaient plus que sommaires.

"Vous vous livriez à des besognes purement fictives. Vos recherches,

vos travaux, votre invention, autant en emporte le vent. La seule peine que vous vous soyez jamais donnée fut l'élaboration de votre infernal complot..."

"Vous avez voulu commettre ce que les Anglais et les Américains dénomment "a perfect crime", un crime parfait. Je le répète, vous ne vous êtes trompé que de deux minutes... Et vous seriez, aujourd'hui, totalement en sûreté avec votre femme et votre fortune..."

Un court silence suivit. Les inspecteurs emmenèrent le criminel. Sébastien Luron quitta la place en compagnie du commissaire qui se pinçait les bras pour se rendre compte qu'il était bien éveillé. Dans la rue, celui-ci posa une question:

— Excusez-moi, mon cher Luron. Il me semble me rappeler que vous m'aviez dit, au début de cette affaire, que, sans la visite de M. Fourquier, sans ses confidences au sujet des fameuses lettres anonymes, vous n'auriez pas hésité à faire classer l'affaire...

Le détective sourit.

— C'est exact, reconnut-il. Mais, à ce moment-là, je n'avais pas encore eu l'occasion d'examiner les restes qui se trouvaient encore à l'Institut Médico-Légal. Notons en passant, une fois n'est pas coutume, que la routine et la forme administratives ont du bon, car sans les exigences légales obligeant à retarder l'inhumation, je n'aurais pu me livrer à de bien intéressantes constatations. Pour en revenir à votre remarque, je puis dire aussi que l'affaire aurait été classée en ce qui vous concerne. Mais, moi, j'aurais continué à chercher. Car, j'ai horreur des mystères inexplicables. Même s'ils ne doivent rien me rapporter...

Le détective changea de sujet de conversation.

— Venez donc jusque chez moi, proposait-il. Je vous présenterai mon brave Toky. Il a toutes sortes de petits talents...

— Jusque et y compris celui de sauveteur... murmura le commissaire, et Sébastien Luron approuva d'abondance.

L. GRANVAL

Le Suprême Amour

(Suite de la page 27)

ser ainsi un modèle ordinaire; vous avez eu la bonne fortune de trouver une jeune fille jolie, distinguée, qui a bien voulu poser devant vous.

— C'est vrai, madame, répondit Georges en rougissant et en jetant un nouveau regard sur la fenêtre de Mionne, dont il vit les rideaux s'agiter.

Il eut un tressaillement qui n'échappa point à l'œil observateur de Mme Joramie.

Aussitôt, la fenêtre s'ouvrit, et la jeune fille se montra dans l'encadrement des gobéas et des volubilis qui grimpaient de chaque côté.

Mme Joramie avait avancé la tête, curieusement. Elle vit Mionne et ne put retenir une exclamation.

Le cri traversa la cour et arriva aux oreilles de la jeune fille, qui se jeta en arrière avec un mouvement d'effroi, et la fenêtre se referma.

Georges était devenu rouge comme la fleur du grenadier.

— Il l'aime, pensa Mme Joramie.

Et un sourire singulier courut sur ses lèvres, pendant qu'un rapide éclair traversait son regard. Après un court silence, elle reprit la parole.

— Je n'ai pas à vous demander, monsieur Ramel, dit-elle d'un ton légèrement moqueur, qui est cette jeune fille qui vient de se faire voir à cette fenêtre pour disparaître aussitôt, quand elle a vu que vous n'étiez pas seul. Pauvre petite, je lui ai fait peur... Aussi pourquoi ai-je avancé la tête. Si j'eusse su, si vous m'aviez prévenue, monsieur, je ne me serais pas montrée.

Mais, voyons, pourquoi a-t-elle eu peur? Je ne suis pas si effrayante que ne l'aurais pas mangée, cette petite!

"Nous parlions justement d'elle, monsieur Ramel, et j'étais loin de m'attendre à la voir paraître; car je n'ai pas eu de peine à reconnaître l'original du portrait dans lequel vous avez personnalisé la candeur.

"Eh! bien, je suis enchantée d'avoir vu cette jeune fille; cela me permet, maintenant, de mieux apprécier la haute valeur de votre talent d'artiste. Elle n'est pas trop mal, cette fillette; minois chiffonné, yeux sans vie, physionomie molle, beauté du diable... Ah! comme vous avez su admirablement animer cela! Avec quel art merveilleux vous avez idéalisé votre modèle! Vous lui avez donné la vie, une âme, vous l'avez pétrie de sentiments."

Chaque parole de Mme Joramie avait un écho douloureux dans le cœur de Georges. Embarrassé, il ne savait quelle contenance tenir.

— Qu'est-ce qu'elle fait, cette petite? demanda Mme Joramie, qui semblait se faire un jeu de la gêne pénible du jeune homme; c'est sans doute une ouvrière?

— Non, madame, ce n'est pas une ouvrière.

— Ah! je croyais...

— Elle est avec son vieux père, un employé qui gagne, je crois, deux cents francs par mois, et elle donne ses soins au ménage.

— Cela se comprend: avec deux cents francs par mois, on ne peut pas avoir une domestique. C'est la fille qui est la bonne du papa, qui fait sa cuisine. Pauvre petite, je la plains... Avoir les mains rouges, gercées l'hiver... Oh! j'ai horreur des crevasses.

Georges se sentait de plus en plus mal à son aise; le sang commençait à bourdonner dans ses oreilles. Des paroles de réplique venaient sur ses



Sonnet



*J'ai fait ce rêve fou qu'il doit être là-bas,
Bien loin, sous d'autres cieux, une âme qui comprenne
Les songes imprécis, les amours anciennes,
Les larmes que l'on verse en écoutant un pas.*

*Et cette âme le soir quand je me sens trop las,
Lentement, doucement, s'infiltrer en la mienne
Et je suis soudain pris d'une ivresse païenne
Dans la nuit qui m'opresse et ne me comprend pas.*

*Je chante et les échos répètent à la ronde
Mon chant qu'en moi murmure une âme au bout du monde
Et c'est si bien mon cœur qui parle dans sa voix.*

*C'est si bien le regret des phrases incomprises,
Que tout rempli soudain d'un indicible émoi,
Je sens l'âme qui s'ouvre en mon cœur qui se brise.*

JEAN GILLET.

lèvres; mais: sans savoir pourquoi, il n'osait les prononcer.

— Comment se nomme-t-elle? reprit Mme Joramie.
— Herminie.
— C'est son prénom, cela.
— Herminie Mourillon.
— Quel âge a-t-elle?
— Pas encore dix-sept ans.
— C'est une enfant!

Un sourire, répondant à une pensée de Georges, vint effleurer ses lèvres.

— Mon Dieu, comme je suis curieuse! c'est ridicule, fit Mme Joramie; je vous demande un peu si j'avais besoin de vous adresser toutes ces questions?... Elle ne m'intéresse pas plus que cela, cette fillette, et, certainement, je ne l'aurais pas même remarquée si sa ressemblance physique avec l'image de votre tableau, que je suis encore allée admirer hier, ne m'avait sauté aux yeux.
"Monsieur Ramel, continua-t-elle en se levant, quand me ferez-vous l'amitié de venir me voir?"
— Madame, je ne sais...
— Vous me devez une visite.
— Oui, madame, et j'ai bien l'intention...

— Fixons le jour; comme cela, vous serez sûr de me trouver; je vous attendrai. Pas le jeudi, c'est le jour de tout le monde. Je veux être libre, c'est-à-dire tout à vous. Au moins nous pourrions causer. Et puis, vous savez, vous avez toujours à voir mes tableaux. Voyons, c'est aujourd'hui lundi, voulez-vous venir après-demain?

— Oui, madame, si ce jour vous convient.

— Parfaitement! Quelle heure préférez-vous?

— La vôtre, madame.
— Voulez-vous le soir, à neuf heures? Comme cela, je ne vous prendrai pas le temps précieux de votre travail.

— Soit, madame, à neuf heures.
— Eh! bien, voilà qui est convenu: mercredi soir, à neuf heures, je vous attendrai.

Elle lui tendit la main avec un de ces mouvements pleins de grâce, inimitables, qui n'appartenaient qu'à elle, et souriante, le front radieux comme quand elle y était entrée, elle sortit du logement, disant à Georges qui la reconduisait:

— A mercredi, à neuf heures.
Resté seul, le jeune homme passa à plusieurs reprises sa main sur son front.

Il avait la poitrine oppressée et respirait avec effort.

— Ce que j'éprouve est étrange, murmura-t-il.

Il s'assit, songeur, les yeux fixés sur la fenêtre de Mionne.

Pendant plus d'un quart d'heure, il attendit; mais la jeune fille ne se montra plus.

Alors il se leva, et, avec un mouvement de mauvaise humeur, il ferma sa fenêtre avant de se rendre à son atelier.

A qui en avait-il?
Il n'aurait pas su le dire.

Mais, selon toute apparence, sans bien savoir pourquoi, il était mécontent de lui-même.

Le soir, quand Georges vit Alexis Mollini, il ne crut pas devoir lui cacher qu'il avait eu, rue Véron, la visite de Mme Joramie, et qu'elle l'avait invité à passer chez elle la soirée du lendemain.

L'artiste ne s'aperçut point que son ami fronçait les sourcils.

— Quelle charmante femme! reprit-il; que de grâce et que d'esprit! On l'écoute comme en extase; il y a dans son sourire quelque chose d'exquis, de divin; sous son regard je

ne sais quelle ivresse on éprouve, quel charme on subit.

— Tais-toi, tiens, interrompit Alexis avec raideur, tu es fou!
— Pourquoi cela? Vas-tu me reprocher de trouver Mme Joramie charmante.

Alexis haussa les épaules.
— Mon cher Georges, répondit-il, prends garde! Il y a des jeux fort dangereux, comme celui, par exemple, de jouer avec le feu.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, répliqua Georges.

Et il se mit à rire.
— Si tu ne comprends pas, Georges, c'est que tu ne veux pas comprendre. Tu n'as certainement pas oublié ce que j'ai eu l'occasion de te dire de Mme Joramie; c'est une charmeuse, et je te le répète: prends garde!

— Ah! ça, est-ce que tu supposes que je vais en devenir amoureux?

— Dame!

— Quand j'aime, quand j'adore Mionne!

— Ce n'est pas une raison, Georges.

— Je défie n'importe quelle femme de toucher à mon cœur, qui appartient tout entier à Mionne.

— Chez l'homme, il y a autre chose que le cœur.

— Va, va, continue.
— Il y a la tête.

— Excepté quand il est décapité.

que quelqu'un puisse affirmer qu'elle a eu un ou plusieurs amis.

— Le monde est méchant; il n'y a pas de femme, même parmi les plus vertueuses, que la calomnie ne cherche à atteindre.

— Ah! tu défends Mme Joramie!

— Oui, Alexis. N'est-ce pas le devoir de tout galant homme?

— Sans doute. Mais concluons: si tu veux m'en croire. Georges, tu n'iras pas après-demain chez Mme Joramie.

— J'ai promis.

— C'est vrai, tu as promis, et je comprends que tu ne veuilles pas manquer à ta promesse. Va donc, Georges, va... Mais je te le dis encore une fois: prends garde!

XII L'attaque

Georges était sincère en disant que, son cœur appartenant tout entier à Mionne, il n'avait rien à craindre.

Mais sa trop grande confiance en son amour pouvait avoir ce résultat qu'il se laissât subjugué, et sans pouvoir s'en défendre, par le charme étrange que Mme Joramie possédait en elle.

Ainsi que le lui avait dit son ami, il était au moins imprudent; il ressemblait un peu au papillon de nuit qui brûle ses ailes à la lumière de la bougie.

Georges ne sentait pas le danger et ne voulait pas le voir.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le riche comte de Soleure, habitant son château de Noisy-les-Monts, a épousé une jeune fille sans fortune, mais d'une rare beauté et paraissant douée des plus hautes qualités.

Quelques mois s'écoulaient à peine que Pierre Valenski, serviteur fidèle, découvre que la jeune comtesse n'était pas la femme sérieuse qu'il croyait. La mère du comte de Soleure, d'origine russe, aux principes rigides et inflexibles, fait à son fils, parti pour un voyage en Russie, cette terrible et navrante révélation, jure de la démasquer et d'être pour elle sans pitié.

Pour oublier ses misères morales le comte décide de voyager. Quelque temps après il reçoit la nouvelle de la mort de sa mère.

D'autres personnages entrent en scène qui, découragés de la vie, veulent mettre fin à leurs jours.

La Providence permet qu'ils ne puissent exécuter leurs desseins. Grâce à l'aide d'un protecteur rencontré par hasard ils reprennent la lutte pour la vie et tout maintenant paraît leur sourire.

L'amour intervient à son tour pour soutenir leur courage.

— Ne plaisante pas, Georges, je parle très sérieusement. On peut défendre son cœur, le rendre invulnérable si tu veux, et se laisser prendre par les sens.

— Allons donc, est-ce que les sens peuvent fonctionner en opposition avec le cœur?

— Je le crois absolument.

— Soit. Mais tu peux te rassurer, cher ami, je n'ai rien à craindre.

— Heu! je ne suis pas si rassuré que cela.

— D'ailleurs, est-ce que Mme Joramie, dans la haute position qu'elle occupe, voudrait s'abaisser jusqu'à moi?

— Hé! hé! je ne dis pas non... Tu as du talent, tu es en vue et puis tu es joli garçon.

— Tu as toujours de ces idées-là, toi.

— Que veux-tu? c'est une infirmité de ma nature.

— Voyons, est-ce que Mme Joramie a eu des amis!

— Ah! tu vois, tu me fais là une question qui indique une certaine préoccupation de ton esprit.

— Oh! alors, si tu vois tout en mal!

— Non, Georges, non. On a dit et l'on dit peut-être encore que Mme Joramie ne s'est pas toujours contentée de brûler de l'encens sur l'autel conjugal; mais je ne crois pas

Déjà cependant, sans qu'il s'en doutât, la puissance fascinatrice de Mme Joramie avait agi sur lui. Assurément, le cœur n'était pour rien dans les sensations inconnues que la jeune femme lui faisait éprouver; mais il y avait une sorte d'enivrement, un trouble de la raison, et il ne s'apercevait point que cette espèce de fièvre était due à l'agitation de ses sens grisés.

Le mercredi matin, en sortant de chez lui, il dit à sa femme de ménage:

— Aujourd'hui, j'ai plusieurs courses à faire, je déjeunerai dans Paris; vous ne m'attendrez pas non plus pour dîner, je prendrai mon repas au restaurant.

Georges se condamnait ainsi à ne pas voir Mionne ce jour-là. Pourquoi?

Peut-être n'aurait-il pas su le dire. Agissait-il inconsciemment ou sentait-il vaguement qu'il n'oserait pas affronter le regard clair de Mionne? On ne sait. Mais il devait y avoir dans ce fait quelque chose d'instinctif.

Le soir, à neuf heures exact comme un militaire, Georges Ramel entra à l'hôtel Joramie.

Il fut reçu par un valet de chambre qui s'empressa d'appeler une jeune femme de chambre très accorte, ayant des manières de soubrette de comédie, laquelle lui dit de sa

VOUS POUVEZ AVOIR UN Soulagement Instantané



"SOULAGEMENT DE LA TOUX"

POUR SEULEMENT

5¢

Les Pastilles Noires Beech-Nut soulageront votre gorge de la toux et de l'enrouement. Elles sont le "Soulagement Commode de la Toux".



JOUEZ LA GUITARE HAWAIIENNE GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.
LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIIENNE
251 S RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.



Débarassez la maison des MITES

Des épreuves scientifiques démontrent que FLY-TOX tue les punaises. FLY-TOX d'un usage facile, est sans danger et peu coûteux. Nous garantissons que FLY-TOX détruit aussi les mites et leurs larves. Rapide, sûr et peu coûteux, son usage est agréable. Il ne tache ni les fourrures, ni les tissus. Si vous devez résoudre quelque problème concernant l'invasion d'insectes domestiques, écrivez à Rex Research Bureau, Brighton, Ontario, qui vous conseillera scientifiquement. Les demandes sont confidentielles.

Vaporisez FLY-TOX
Mother Graves' Worm Exterminator chassera les vers du système sans faire de mal à l'enfant, parce que son action, quoique pleinement effective est douce.

RENOMMÉE



Embouteillée à la célèbre station thermale dont elle porte le nom, l'Eau Vichy - Célestins conserve ainsi toutes ses vertus jusqu'au moment où le consommateur en fait usage. L'embouteillage est contrôlé par l'Etat.

LA FACILITÉ LA RECOMMANDÉ CONTRE LES TROUBLES DU FOIE L'RHUMATISME L'ARTHRITISME LA DYSPÉPSIE et les affections RENALES ET VÉSICALES

VICHY Célestins



Une Belle Taille
AUX LIGNES HARMONIEUSES

« toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous ? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées. Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante. \$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la maille, sur réception du prix.

Agents
SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
PHARMACIES MODELES GOYER
256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.



ANTALGINE

Soulage maux de tête, de dents, d'oreilles — abaisse la fièvre.

COUPON D'ABONNEMENT
LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

petite voix flûtée et d'un ton fort aimable:

— Veuillez me suivre, monsieur. Elle fit traverser à Georges plusieurs pièces; puis, sans l'avoir annoncé—il est vrai qu'il était attendu—elle le fit entrer dans un délicieux boudoir tout capitonné de soie brochée bleu tendre, avec de magnifiques tapisseries flamandes aux portes et aux fenêtres.

Tout en pénétrant dans ce sanctuaire de la femme élégante par excellence, l'artiste se sentit enveloppé dans une douce atmosphère imprégnée du parfum printanier de la rose mêlé à celui de l'héliotrope.

Au contraire des appartements que Georges venait de traverser, le boudoir était faiblement éclairé par une seule bougie rose, placée, dans son chandelier d'or ciselé, sur un guéridon d'ébène richement incrusté d'ivoire.

Mme Joramie, rêveuse, était à demi couchée sur un canapé, reposant sa tête sur un coussin doux et moelleux comme un édreton.

Eblouissante de beauté dans sa toilette gris perle, d'un goût inimitable, elle se leva et s'avança vers Georges, la main tendue.

— Bonsoir, monsieur, dit-elle, neuf heures viennent de sonner à cette pendule; je vous remercie de votre exactitude.

— Elle est dans mes habitudes, madame, répondit le jeune homme, je n'ai jamais compris qu'on se fit attendre.

— A mes yeux, c'est une qualité de plus que vous avez. Asseyez-vous, monsieur Ramel. Oh! non, pas dans ce fauteuil: sur ce canapé, à côté de moi.

Et, le prenant par la main, elle le fit asseoir et se mit à côté de lui.

— Eh! bien, reprit-elle, en l'enveloppant de son regard limpide et doux, avez-vous bien travaillé ces trois derniers jours?

— Oui, madame; mais je ne travaille jamais autant que je le voudrais.

— Je comprends cela, mais encore ne faut-il pas se tuer. Vous avez la jeunesse, l'avenir tout entier est à vous.

— Vous connaissez ce proverbe, madame: "Le temps perdu ne se rattrape jamais."

— En perdez-vous?

— Le moins que je peux.

— Dame, votre succès vous oblige à travailler: vous devez cela au public, à vos amis et à vous-même. Vous êtes un artiste doublé d'un poète, monsieur Ramel, vous ne pourrez jamais être un paresseux.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre; vous avez l'inspiration, et c'est elle qui vous assied devant votre chevalet. L'artiste est comme le poète ou le romancier: quand il ne travaille pas, c'est que les idées lui manquent.

"Votre père, m'a-t-on dit, était un peintre d'histoire d'un grand talent.

— Un premier grand prix de Rome, madame.

— Il n'a laissé que trois ou quatre œuvres très remarquables; il est mort trop tôt.

— Pour ses fils, oui, madame, mais pas pour l'art.

— Que voulez-vous dire?

— Plusieurs années avant sa mort mon père ne travaillait plus.

— Pourquoi?

— Il n'avait plus l'inspiration, ce souffle du génie, et, comme vous venez de le dire, les idées lui manquaient. Il était malade, une maladie morale, qui eut pour début un grand découragement; puis le malheur voulut qu'il perdît sa mère, qu'il adorait. Ce coup terrible acheva ce que la misère, l'indifférence des uns et les injustices des autres avaient com-

mencé, en le frappant en même temps au cœur et à la tête. Il perdit subitement et sans espoir de retour, hélas! ses admirables facultés. Il ne put plus que me donner des leçons, dont j'ai profité le mieux que j'ai pu. C'est à la tendresse que mon père avait pour moi et aussi, certainement, à ma grande affection pour lui que je dois le peu que je suis.

— Votre modestie et l'hommage que vous rendez à la mémoire de votre père rehaussent encore votre mérite, monsieur Ramel. Certes, vous êtes on ne peut plus digne de votre maître que vous vénerez. S'il était encore au monde, il serait à juste titre fier et orgueilleux de son élève. Il est mort, mais il vivra dans votre gloire!

"Il n'y a pas longtemps que je vous connais, monsieur Ramel, et cependant il me semble qu'il y a des années que je vis de votre vie, que j'ai partagé vos déceptions, vos amertumes, que j'ai lutté et souffert avec vous.

"Y a-t-il donc entre nous quelque mystérieuse affinité? C'est comme si votre âme était sœur de la mienne. Aussi, comme je vous comprends!..."

"Tout à l'heure, quand vous avez parlé de votre mère, que votre père adorait, je me disais, en vous regardant:

— Qu'elle sera heureuse la femme que M. Georges Ramel aimera comme sa mère a été aimée!

"Être aimée! Mais c'est là tout ce que nous voulons, nous autres femmes; c'est le but de notre existence; c'est pour cela que nous vivons, voilà ce qui nous fait vivre.

"Depuis la visite que je vous ai faite rue Véron, vous avez travaillé; moi, monsieur Georges, j'ai rêvé. Oui, et pourquoi le cacherais-je, j'ai beaucoup pensé à vous, à votre passé qui a été si difficile, si pénible, plus encore qu'à votre avenir où la renommée vous tresse ses plus belles couronnes.

"Je m'en voulais un peu de m'occuper ainsi de vous, je m'effrayais même de la grande place que vous avez subitement occupée dans ma vie, car je ne peux plus me le dissimuler, où il n'y avait personne, il y a vous."

Georges écoutait, étourdi, bercé par la musique de la voix et comme grisé par la lumière ruisselante du regard.

— Faut-il vous le dire, continua Mme Joramie, j'ai pensé aussi à cette jeune fille, votre voisine, que vous appelez Herminie.

— Ah! fit Georges, ne pouvant s'empêcher de tressaillir.

— Croiriez-vous qu'il m'est venu l'idée la plus singulière, la plus sottise?... Mais non, vous ne le croirez pas...

— Cette idée n'est certainement pas ce que vous dites, madame, car il ne peut naître de votre esprit que d'excellentes idées, dit Georges, haussant cette espèce de flatterie parce qu'il ne trouvait pas autre chose à dire.

— Eh! bien, monsieur Ramel, j'ai eu cette pensée que vous étiez amoureux de cette jeune fille que vous avez idéalisée sur la toile.

Et Mme Joramie se mit à rire, pendant que Georges, rougissant, sentait comme une brûlure à son cœur.

— Mon Dieu, oui, continua-t-elle, j'ai eu cette pensée. Allons donc, me suis-je dit aussitôt, est-ce que c'est possible? M. Georges Ramel, nouveau Pygmalion, serait plutôt amoureux de la ravissante image de son tableau que de cette fillette assez insignifiante, qui a eu le bonheur de lui servir de modèle.

La rougeur de Georges s'accrut, et il ressentit une douleur assez vive; mais l'homme est ainsi fait qu'il

ne fut assez hardi ni assez courageux pour prendre énergiquement, comme il le devait, la défense de l'objet de son adoration.

L'embarras et le trouble du jeune homme n'échappèrent point à Mme Joramie, qui s'empressa de reprendre la parole.

— Selon moi, monsieur Georges, dit-elle, le mariage, pour un homme de talent, a de nombreux inconvénients. D'abord, c'est la femme qui est presque toujours gênante; rarement elle comprend son mari, ne pouvant s'élever à sa hauteur, et si elle tire vanité de son mérite, c'est pour elle-même, elle s'en fait une auréole; elle a son caractère, ses exigences, ses mesquineries, ses idées étroites.

"Le mari plane, la femme reste à terre.

"Bon gré mal gré, et quoi qu'il fasse la femme s'empare d'une partie de l'existence de son mari, et la part qu'elle prend est la meilleure.

"Voilà pour le mariage où la femme aime son mari et le mari sa femme.

"C'est autre chose quand on ne s'aime plus, quand la fatigue et l'ennui ont pour n'importe quelle cause, — et cela arrive souvent, — succède aux emportements de la passion. Alors cette union indissoluble de deux époux si peu rapprochés devient une chaîne lourde dont on veut à tout prix se débarrasser, et chacun tire de son côté, à plein collier, pour la rompre.

"Et puis, il y a le souci des enfants, de nombreux devoirs, qui s'imposent, à remplir, une infinité de difficultés de toute sorte, qui se présentent journellement, à vaincre; c'est une bataille continuelle, éternelle, où l'on voit aux prises l'esprit et la matière. L'homme perd sa liberté d'action, se consume, l'inspiration l'abandonne et la flamme du génie s'éteint en lui.

"D'où je conclus, monsieur Ramel, que, s'il veut être véritablement grand, un artiste ne doit pas se marier.

— Vous venez de me faire du mariage, madame, dit Georges ébauchant un sourire, un tableau assez peu attrayant.

— Dont j'ai cependant beaucoup adouci les couleurs.

— Enfin, vous n'admettez pas que l'artiste se marie; est-ce que vous lui défendez aussi d'aimer?

— Non, certes; car alors ce serait vouloir qu'il n'eût pas de cœur... C'est surtout par le cœur que vit l'artiste; c'est du cœur, organe de tous les sentiments, que lui vient l'inspiration. Et pourquoi donc lui défendrais-je d'aimer? Pourquoi donc lui refuserais-je, à lui seul, cette faculté que la nature a donnée à tous les êtres? Mais, c'est au feu de l'amour que se chauffe le talent, c'est de la flamme qui en jaillit que s'éclaire le génie!

"Non, non, je ne vous refuse point ce droit si précieux d'aimer que nous avons tous. Aimez donc, mais à une condition, c'est que, dans l'intérêt de votre avenir, qui s'annonce si brillant, vous sachiez bien placer votre amour.

"Si j'étais vous, monsieur Ramel, ce n'est pas une femme ordinaire que je voudrais aimer, une femme comme on en rencontre tant dans tous les salons, qui n'ont que le vernis de l'éducation et de l'instruction et qui, sous une forme plus ou moins charmante, cachent une nullité absolue.

"C'est une femme, avant comme moi de grandes inspirations, que je voudrais aimer, une femme, enfin, capable de me comprendre, qui verrait aussi haut que moi et qui, loin d'être une entrave à mon avenir, serait pour

moi un auxiliaire puissant. Ce serait là la véritable union, l'union rêvée de deux cœurs, également haut placés, de deux âmes heureuses de s'être rencontrées et s'embrassant dans leur étreinte amoureuse.

— Cette femme existe-t-elle ? fit Georges timidement.

Et sous le feu du regard de Mme Joramie, il baissa les yeux.

— Pourquoi n'existerait-elle pas ? répondit-elle.

Elle poussa un soupir, et, d'une voix aux modulations langoureuses, elle ajouta :

— Monsieur Georges, cherchez-la, cette femme, et sans trop de peine, je crois, vous la trouverez.

L'attaque, cette fois était tellement directe et si peu dissimulée que Georges tressaillit dans tout son être.

Mais Mme Joramie crut devoir laisser au jeune homme un moment de répit et ne pas achever trop rapidement sa défaite qu'elle voyait certaine.

— Eh ! bien, et ces tableaux que nous avons à voir, dit-elle, changeant subitement de ton et d'attitude.

Georges se redressa brusquement et passa sa main sur son front, comme s'il sortait d'une espèce de sommeil magnétique.

Tous deux se levèrent.

Ils sortirent du boudoir, traversèrent la chambre à coucher de Mme Joramie, puis une autre pièce et se trouvèrent dans une galerie rectangulaire, magnifiquement éclairée par de nombreuses bougies et des lampes tenues par des statues de bronze.

Que de chefs-d'œuvre, que de merveilles rassemblés à cet endroit ! Georges resta un instant comme ébloui. Accrochés aux murs, des tableaux de toutes les nations et de toutes les écoles ; des statues, des groupes, des statuettes, des bustes de marbre et de bronze ; quelques terres cuites ; des vases de toutes les grandeurs, de tous les styles, marbres, bronzes sculptés, des émaux, des mosaïques.

— Mais je suis dans un musée ! s'écria Georges émerveillé.

— Le mien, dit Mme Joramie, montrant ses belles dents blanches entre ses lèvres souriantes, M. Joramie est, lui, homme d'argent et de chiffres ; il n'aime les œuvres d'art que parce qu'elles coûtent très cher. J'achète et il me laisse faire. Du moment que sa vanité et son orgueil de millionnaire sont satisfaits, il est content. Il me permettrait d'acheter le Régent, rien que pour pouvoir se dire à lui-même : j'ai le Régent, le plus beau diamant du monde, et dire aux autres : c'est moi qui possède le Régent.

— Avançons : voilà la "Sainte Cécile" de Murillo, un "Joueur de flûte" de Téniers, deux magnifiques toiles de Rosa Bonheur, un Ary Scheffer, un Decamp, deux Horace Vernet, un Delaroche.

— Voici un Raphaël — "Regina Angelorum" ; — deux autres chefs-d'œuvre du Titien et de Tintoret ; ce ne sont que des copies de fresques prises à Rome et à Florence, mais admirablement rendues, comme vous le voyez.

— Nous verrons tout à l'heure un Paul Véronèse, un Corrache.

— Ces quatre tableaux de quatre maîtres représentent ici l'école flamande.

— Voilà une "Fête villageoise" de Watteau, la "Comparaison" de Greuze.

— Regardez de ce côté maintenant ; j'appelle ce petit coin mon parterre ; Corot, Daubigny, Jules Dupré, Neuville, et venant après, ces quatre délicieuses toiles de Meissonnier.

— Voici des noms connus, mais qui, comme vous, monsieur Ramel, sont appelés à être des maîtres : la

"Fête de la grand'mère", de Seignac ; l'"Anneau des fiançailles", de Weisz ; une "Etable à moutons", de Verboe-choven ; "Vaches à l'abreuvoir", de René Ménard.

— Ah ! ne passons pas sans nous arrêter un instant devant "Laure et Pétrarque", d'Ingres."

Appuyant sa main sur le bras de l'artiste, Mme Joramie continua, avec une indéfinissable expression de tristesse dans la voix et de langueur amoureuse dans le regard :

— Chaque fois que je viens ici, je m'arrête songeuse devant ce beau tableau ; une émotion extraordinaire s'empare de moi peu à peu et, malgré moi, mes yeux se remplissent de larmes. Oui, je m'attendris au souvenir de ces belles amours. Il me semble que je sens sur mes lèvres la chaleur de ce baiser brûlant de fièvre amoureuse que Pétrarque met sur la bouche de Laure, et alors je soupire en me disant : C'est ainsi que je voudrais être aimée !

Et elle soupira. Et Georges sentit que, frémissante, elle s'appuyait sur lui.

— Pourquoi donc ne seriez-vous pas aimée ainsi ? fit-il d'une voix troublée ; n'êtes-vous pas adorable ?

Les pupilles de Mme Joramie se dilatèrent et, regardant le jeune homme avec une indicible expression de tendresse passionnée, elle acheva de le griser du fluide qui se dégageait de ses prunelles étincelantes.

A son tour Georges soupira et, éperdu, ayant comme le vertige, ne sachant peut-être pas ce qu'il faisait, son bras entourait la taille de Mme Joramie et il la serra fortement, toute palpitante, contre son cœur qui battait avec violence.

Elle laissa aller doucement sa tête en arrière, fermant à demi les yeux, et prenant l'attitude de Laure offrant ses lèvres au baiser de Pétrarque.

Mais les lèvres agitées de Mme Joramie attendirent vainement le baiser de Georges.

N'osa-t-il pas ? Ou bien venait-il de voir tout à coup l'image de Mionne s'offrir à ses yeux ?

La tête de Mme Joramie se redressa, et, se dégageant doucement de l'étreinte du jeune homme :

— Continuons notre promenade, dit-elle.

De nouveau ils se mirent à examiner les tableaux, les marbres, les bronzes, les camées, les émaux. Georges était rentré dans son mutisme et, comme avant, Mme Joramie était obligée de faire tous les frais de la conversation.

Du reste, soit fatigue ou pour toute autre cause, le jeune homme ne s'intéressait plus guère, maintenant, à ces toiles superbes, à tous ces chefs-d'œuvre de l'art ancien et moderne qu'il avait successivement sous les yeux.

Toutefois, par condescendance, il regardait et voulait avoir l'air d'admirer.

La visite de la galerie terminée, on entra dans le boudoir.

Assis de nouveau sur le canapé, Mme Joramie se serrant contre Georges, on reprit la conversation où on l'avait laissée avant de se rendre dans la galerie des tableaux.

Complètement sous le charme de la sirène, troublé, enivré, captivé, fasciné, se laissant bercer doucement par la mélodie de cette voix dont les accents remuaient tout son être, le jeune homme écoutait, ne plaçant un mot que de temps à autre.

Le timbre de la pendule, sonnait minuit, rappela le jeune homme à lui-même et le fit sortir de l'espèce de torpeur dans laquelle il était plongé

depuis un instant. Il se dressa sur ses jambes.

— Déjà minuit, dit Mme Joramie, comme le temps a passé vite !

— C'est vrai, fit Georges. L'enveloppant de son regard chargé de ce fluide magnétique qui le grisait comme un vin capiteux, Mme Joramie reprit :

— Tenez, je voudrais vous avoir toujours près de moi ; je passerais volontiers le reste de la nuit à causer avec vous.

— Que dirait-on ? balbutia le jeune homme.

— Vous avez raison, il faut nous séparer.

Leurs mains s'unirent. — Au revoir, à bientôt, reprit-elle, le brûlant de la flamme de son regard.

Ils se touchèrent presque.

Georges, inclinant sa tête comme pour saluer, Mme Joramie se haussa par un mouvement brusque du corps et du cou, et mit sur les lèvres de Georges le baiser qu'il n'osait pas lui donner.

Etourdi, éperdu, se sentant prêt à à perdre ce qui lui restait encore de raison, le jeune homme ouvrit la porte du boudoir et s'empressa de sortir.

Redevenue très calme, Mme Joramie s'avança de quelques pas dans l'antichambre.

— Bonsoir, monsieur Ramel, à un de ces jours, dit-elle sans que sa voix trahit la moindre émotion, et comme si ce fût un visiteur ordinaire qui prenait congé d'elle.

Puis, s'adressant à sa femme de chambre :

— Ernestine, dit-elle, veuillez, je vous prie, reconduire M. Ramel.

XIII

Pauvre Mionne ! Pauvre Georges !

Quand Georges se trouva au grand air il respira bruyamment, ce qui l'aida à se débarrasser d'une oppression étrange, puis il se secoua comme un caniche mouillé par la pluie.

Peu à peu, en marchant, son agitation intérieure se calmait et il reprenait possession de lui-même.

N'étant plus sous le regard fascinateur de Mme Joramie, le charme qu'il subissait près d'elle se rompa. Son trouble disparaissait, la raison lui revenait ; il ressaisissait sa volonté.

Déjà il n'avait plus que le souvenir des sensations éprouvées, lequel se traduisait par un léger frémissement de sa chair.

C'était pour lui une sorte de délivrance ; c'était un grand bien-être, comme une dilatation de tout son être succédant à un écrasant et long énervernement.

Et Mionne, qu'il avait pu oublier un instant, l'insensé, rentrait en possession de sa pensée.

— Chère Mionne ! murmura-t-il. Prenant un pas plus pressé, il ajouta :

— Non, va ! ma bien-aimée, tu peux être tranquille, c'est toi que j'aime, que j'aimerai toujours !

A mesure qu'il s'éloignait de l'avenue de Wagram et se rapprochait de Montmartre, l'image de Mme Joramie s'effaçait comme un point lumineux qu'on laisse derrière soi dans le brouillard et c'est Mionne qu'il voyait à sa fenêtre, souriant tristement et appuyant ses doigts sur ses lèvres pour lui envoyer un baiser.

Il était une heure quand Georges rentra chez lui.

Comme d'habitude, en passant devant la loge, il avait prononcé son nom à haute voix, mais la concierge, à moitié endormie sans doute, ne lui avait pas répondu.



CHASSE LA SALETTE

● La Lessive Gillett facilite vos tâches domestiques — en vous évitant de frotter et de rincer. Une simple solution de 1 cuillerée à thé, dans une pinte d'eau froide*, dissout instantanément la graisse. Employez-la telle quelle — pour nettoyer les bols des cabinets et les renvois obstrués. Commandez-en une boîte aujourd'hui !

* Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude, la lessive elle-même réchauffe l'eau.

Notre BROCHURE GRATUITE vous indique comment employer la Lessive Gillett pour les travaux du ménage. Ecrivez à : Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont.



Ne Souffrez Plus



LE Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc. Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de vingt-quatre pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeu et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte postale 2353 — Dépt 2
5902, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

au coucher



OXO

Se prépare en un instant
-ajoutez simplement
de l'eau chaude.

OXO donne aussi de la saveur
et du corps aux Soupes,
Ragoûts, Sauces, Jus.

364 F



Rendez leur couleur aux

CHEVEUX DÉCOLORÉS

(Bouteille d'essai
GRATUITE)

Par cette méthode SURE, conservez à vos cheveux leur jeunesse. Il suffit de se peigner avec ce liquide incolore. Plus de cheveux gris — ni de mèches grises. La couleur désirée renaît : noir, châtain, auburn, blond. Ne tache pas les vêtements. Les cheveux gardent leur souplesse — peuvent s'onduler ou se friser. Procurez-vous-en une grande bouteille chez votre pharmacien, avec garantie de remboursement. Ou bien envoyez le coupon d'Essai gratuit.

ESSAI GRATUIT — Nous envoyons tout un assortiment d'essai, gratuitement. Essayez-le d'abord sur une mèche. Sans aucun risque. Sans frais. 3,000,000 de femmes ont reçu cet essai. Postez le coupon.

MARY T. GOLDMAN
9022 Goldman Bldg., St. Paul, Minn.

Nom

Adresse

Ville

Province

Couleur de vos cheveux ?

Agents demandés pour vendre cravates de soie et de cuir. Nous vous vendons à un prix qui vous permet 100% de commission. Ecrivez aujourd'hui pour échantillons gratuits et renseignements. Ontario Neckwear Company, Dept. 515, Toronto 8, Ontario.

Avant de se coucher, il entra dans sa petite salle à manger, dont il ouvrit la fenêtre.

Mionne devait dormir depuis longtemps; mais, avant de se mettre au lit, Georges voulait jeter les yeux sur les vitres derrière lesquelles la jeune fille reposait.

La nuit était claire et justement la lune éclairait les croisées et une partie de la chambre de Mionne.

— Tiens! fit le jeune homme, se penchant sur la barre d'appui de sa fenêtre et regardant fixement.

Il n'y avait plus de rideaux aux croisées de la jeune fille et, grâce à la clarté qui éclairait l'un des côtés de la chambre, Georges put remarquer qu'une commode d'acajou n'était plus là.

— C'est singulier, se dit-il, qu'est-ce que cela signifie?

Après être resté un instant songeur, ressentant un indéfinissable malaise, il se frappa le front.

— Je comprends, murmura-t-il, M. Mourillon s'est imaginé que mon voisinage était dangereux et il a décidé que cette chambre ne serait plus celle de sa fille.

Un sourire amer crispa ses lèvres et il referma sa fenêtre en poussant un long soupir.

Il se coucha, pensant à Mionne, un peu aussi à Mme Joramie. Il avait l'esprit inquiet et comme le pressentiment de quelque malheur.

Ce n'est qu'au bout de deux heures, après s'être tourné et retourné vingt fois dans son lit, qu'il finit par fermer les yeux et s'endormir.

Il se réveilla à sept heures et demie, au bruit que fit la concierge en entrant dans sa chambre. Ebloui par un gai rayon de soleil, il se frotta les yeux.

— Vous êtes rentré tard, monsieur Georges, dit la femme, il était au moins une heure; il n'y a donc rien d'étonnant que vous soyez encore au lit. Mais je sais que vous n'aimez pas à faire le paresseux, c'est pourquoi je me suis permis de venir vous réveiller.

Le jeune homme jeta les yeux sur sa montre.

— Sept heures et demie! fit-il.

— Mon Dieu! oui, monsieur Georges, et il y a longtemps que le soleil fait toc-toc à votre fenêtre.

Le jeune homme allongea ses jambes hors du lit et mit son pantalon pendant que la brave femme, qui d'ailleurs ne se serait nullement offusquée, allait jeter un coup d'œil dans la salle à manger.

Elle reparut au bout d'un instant.

— Hé! monsieur Georges, dit-elle au jeune homme qui s'habillait, il y a du nouveau.

— Du nouveau? répéta Georges.

— Ah! je vois que vous ne savez rien; c'est égal, c'est drôle tout de même.

— Expliquez-vous donc.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Quand vous vous mettez à la fenêtre de votre salle à manger, vous verrez...

— Je verrai quoi?

— Que la chambre de Mlle Mionne est vide.

— Complètement vide?

— Oui, monsieur Georges, de même que les autres pièces du logement.

— Mais..., mais..., balbutia le jeune homme stupéfait.

— Mon Dieu! oui, le père Mourillon a déménagé.

— Pourquoi?

— Ah! voilà!

— Sans avoir donné congé?

— Il l'a donné une heure avant de partir, monsieur Georges, en ravalant le terme courant et le terme d'octobre, sauf au propriétaire à lui rem-

boursier ce dernier terme si le logement est loué pour le quinze juillet.

— Déménagés! déménagés! murmura le jeune homme, allant et venant dans sa chambre.

— Et c'a été vite fait: à deux heures de l'après-midi, les déménageurs sont venus avec leur voiture et à quatre heures bonsoir les voisins, il n'y avait plus personne. Par exemple, ce sont les gens de la maison, moi la première, qui ont été étonnés, car enfin on ne se doutait de rien du tout.

— Mais mieux que ça, monsieur Georges; à midi, Mlle Mionne ne savait pas encore qu'elle allait déménager.

Après être resté un instant silencieux, la tête baissée, Georges reprit:

— M. Mourillon vous a-t-il laissé sa nouvelle adresse?

— Non, monsieur Georges.

— Un oubli, sans doute.

— Ce n'est pas un oubli, monsieur Georges, puisque j'ai demandé au père Mourillon où il allait demeurer et qu'il n'a pas voulu me le dire. Mais il avait tellement peur qu'on le sût qu'il ne l'avait même pas dit à sa fille.

— Il faut que quelque chose de grave lui soit arrivé.

— Hé! que voulez-vous qu'il lui soit arrivé, à ce pauvre vieux?

— Alors, c'est à n'y rien comprendre.

— Oh! que si, monsieur Georges.

— Vous comprenez, vous?

— Bien sûr que je comprends.

— Eh! bien?

— Eh! bien, monsieur Georges, si le vieux a décampé ainsi, sans tambour, ni trompette, c'est à cause de vous.

— A cause de moi?

— Certainement.

— Mais...

— Mon Dieu! monsieur Georges, ce n'est plus un secret pour personne dans la maison que vous aimez Mlle Mionne et que Mlle Mionne vous aime.

— Moi, j'ai bien vu que cette amourette-là n'était pas du goût du père Mourillon. Pour lors, il a pris peur, le vieux, et il s'est dit: "Il faut que je me hâte de mettre un terme à cela", et il a trouvé ce moyen: déménager afin d'aller se cacher avec sa fille dans un autre quartier de Paris.

— Oui, oui, c'est bien cela, approuva le jeune homme.

— Faut croire, monsieur Georges, que le pauvre vieux vous prend pour un loup capable de croquer son agneau.

— Vous avez vu Mionne, était-elle triste en partant?

— Si elle était triste! Je le crois bien, la chère petite, et Dieu sait si elle avait pleuré, on voyait cela à ses yeux rougis et gonflés.

— Est-ce qu'elle ne vous a rien dit?

— Rien, elle avait le cœur trop gros, les paroles ne passaient pas... Mais, en me quittant, elle m'a embrassée. Ah! mon Dieu! à quoi donc que je pense?

— Est-ce que je perds la tête? l'oubliais, monsieur Georges, j'oubliais que j'ai une lettre...

— Une lettre?

— Oui, de Mlle Mionne.

— Pour moi?

— Mais oui, pour vous.

— Donnez, donnez vite!

— Attendez, je cherche...

— Ah! la voici!

Georges arracha, pour ainsi dire, la lettre des mains de la concierge, l'ouvrit avec des mouvements d'impatience et dévora plutôt qu'il ne lut les lignes suivantes:

"Monsieur Georges,

"Sans que j'en eusse été prévenue, les déménageurs sont venus et, sous les yeux de mon père, ils achèvent d'enlever notre petit mobilier.

"Où allons-nous aller? Je n'en sais rien, mon père ne croit pas devoir me le dire.

"Il prétend que vous êtes trop près de moi ou moi trop près de vous, que c'est une mauvaise chose, que cela peut être nuisible à ma santé.

"Il est vrai que je suis toujours bien triste et que je pleure souvent. Mais si mon père pense que je serai gaie ailleurs, il se trompe.

"Il a ses idées et je dois les respecter. Il m'aime plus que tout au monde; je lui dois beaucoup, car je sais tout ce qu'il a fait pour moi, certainement, il n'agit qu'en vue de ma tranquillité, de mon bonheur, et mon devoir est de faire ce qu'il veut.

"J'ai attendu jusqu'au dernier moment pour vous écrire cette petite lettre, bien vite, en cachette. Depuis midi, je n'ai guère quitté ma fenêtre; j'aurais tant voulu vous voir avant de partir. Mais vous n'êtes pas venu; une affaire sérieuse vous a sans doute retenu dans Paris.

"Je vais m'en aller, le cœur serré, sans qu'un de vos regards m'ait consolée... Ah! j'ai peur, monsieur Georges, j'ai peur, j'ai peur que vous cessiez de m'aimer!

"Maintenant que vous êtes connu, célèbre, vous irez dans le monde, vous serez reçu partout; vous rencontrerez de grandes dames, belles et riches à côté desquelles la pauvre petite Mionne vous paraîtra bien peu de chose!

"Monsieur Georges, monsieur Georges, ne m'oubliez pas!... Dites-vous bien que si vous venez à ne plus aimer Mionne, Mionne mourrait aussitôt.

"Je ne peux plus retenir mes larmes et je me hâte de terminer ma lettre.

"Votre Mionne,
"Herminie Mourillon."

En lisant la signature de la jeune fille, une larme de Georges tomba sur le papier à l'endroit où une larme de Mionne avait laissé sa marque.

— Eh! bien, qu'est-ce qu'elle vous dit, la chère petite? demanda la concierge.

— Qu'elle quitte avec regret leur logement, répondit Georges.

La brave femme comprit que le jeune homme n'était pas dans une de ses heures d'expansion et elle coupa court à ses questions.

— Je vais vous monter votre tasse de chocolat, dit-elle.

— Non, c'est inutile, je ne prendrai rien ce matin, je n'ai pas faim.

— Au moins, vous viendrez déjeuner à midi?

— Oui.

— A la bonne heure! je vous ferai un bon petit plat de ma façon à vous en lécher les doigts, vous verrez. Dame! je n'ai pas encore tout à fait oublié ce que je savais quand j'étais cuisinière chez Mme la baronne de Lonqueau.

"A propos, monsieur Georges, cette belle dame qui est venue vous voir l'autre jour...

— Fh! bien?

— Elle a une figure qui ne m'est pas inconnue.

— Ah!

— Bien sûr que je l'ai vue quelque part, mais où? Je ne peux pas me le rappeler.

— Vos yeux auront été trompés par quelque ressemblance.

— Au fait, c'est possible. Ainsi, monsieur Georges, vous ne voulez rien prendre ce matin?

— Rien.

L'excellente femme, qui avait pour le jeune peintre une affection de mère, secoua tristement la tête et sortit en murmurant :

— Mais à quoi donc pense-t-il ? Où donc a-t-il ses idées, ce vieux père Mourillon ?

Georges, resté seul, relut deux fois de suite la lettre de Mionne, la porta cinq ou six fois à ses lèvres, puis la plia lentement et la glissa dans la poche de son paletot, du côté du cœur.

Rapidement, il mit la dernière main à sa toilette, passa dans la salle à manger et, debout devant sa fenêtre, les yeux fixés sur celle qui n'était plus la fenêtre de Mionne, il resta un long instant rêveur.

Enfin il laissa échapper un profond soupir, détourna ses yeux de cette fenêtre où il n'y avait plus qu'un souvenir et, s'arachant à ses pénibles pensées par un effort de volonté, il se rendit à son atelier.

C'est avec une sorte de fièvre qu'il se mit au travail.

Mais si grand était chez Georges Ramel l'amour de son art que son agitation se calma bientôt.

Les faiblesses de l'homme subissaient la domination de la passion de l'artiste et celui-ci était, devant sa toile, maître de lui-même comme de ses idées et de son pinceau.

A dix heures, très inquiet au sujet de Georges, Alexis Mollin arriva à l'atelier.

L'auteur dramatique avait passé une mauvaise nuit et s'était levé, le matin, tourmenté, anxieux.

Que s'était-il passé entre Georges et Mme Joramie ? Alexis avait peur pour son ami. Il voulait savoir. Aussi, après avoir travaillé distraitemment, c'est-à-dire mal travaillé, pendant trois heures, il avait jeté sa plume et s'était habillé pour courir au boulevard de Clichy.

— Bonjour, ami, dit Georges sans quitter son travail.

— Bonjour, Georges. Je n'ai pas d'idées ce matin et, tu vois, je viens en chercher près de toi.

— Eh! bien, mon cher Alexis, tâche d'en trouver.

Le poète s'était approché.

En voyant ce que Georges avait fait dans la matinée, son air renfrogné fit subitement place à un épanouissement complet de sa physionomie.

Du moment que Georges travaillait, Alexis devait se sentir rassuré.

— Sais-tu que c'est très beau, ce que tu peins en ce moment! fit-il.

— Tu trouves ?

— C'est admirable de modelé; et quelle vigueur, quelle richesse de tons!... Ah! mon cher Georges, c'est fini, il ne sortira plus que des chefs-d'œuvre de ton atelier! En vérité, je me demande pourquoi tu n'as pas déjà au moins un élève.

— Je reconnais qu'il me serait utile.

— Ne serait-ce que pour ranger l'atelier, nettoyer les palettes, les brosses, préparer les toiles, les couleurs, les essences. Tout cela finit à la fin, par te prendre un temps considérable.

— C'est vrai.

— Prends d'abord un élève, Georges, en attendant que ton atelier devienne école.

— Il faut le trouver.

— Assurément. Eh! bien, je t'aiderai à le chercher.

— Ma foi, je t'en remercie, car si je ne comptais que sur moi...

— Dès demain je vais m'occuper de cela.

Georges donna encore quelques coups de brosse, puis se leva en disant à ses modèles, deux jeunes filles, l'une de seize ans, l'autre de dix ans :

— Vous pouvez vous reposer un instant.

Il fit signe à Alexis et ils allèrent s'asseoir sur le divan.

Alors Georges tira de sa poche la lettre de Mionne et la mit dans la main d'Alexis.

— Lis, lui dit-il.

Le poète lut avec stupéfaction. Quand il eut fini, il regarda Georges tout consterné.

Mais il n'y avait pas plus à dire qu'à faire.

Georges reprit la lettre et la remit dans sa poche.

— Jusqu'au bonheur de la voir qui m'est enlevé! dit-il tristement.

— Moi, dit Alexis, je suis furieux de cela.

Et il hocha la tête.

— As-tu passé une agréable soirée, hier, chez Mme Joramie ? demanda-t-il au bout d'un instant.

— Mais oui.

— Tu étais seul ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Que pouvait-elle me dire ? répondit Georges, qui ne réussit pas à cacher son embarras et moins encore la rougeur de son front. Nous avons causé d'une infinité de choses plus ou moins intéressantes ; du salon, de l'art en général, du talent de ceux-ci, du génie de ceux-là. Elle m'a fait visiter sa galerie, un vrai musée il y a des merveilles à l'hôtel Joramie.

— Tu y retourneras ?

— Un de ces jours.

La conversation s'arrêta là.

Alexis avait compris que Georges lui avait dit tout ce qu'il voulait lui dire. Quant à ce que son ami tenait à lui cacher, Alexis le devinait.

— Mon cher Georges, dit-il en se levant, je te laisse travailler. Je vais descendre jusqu'au boulevard ; on m'a parié d'une collaboration à une pièce à faire pour Judic.

— Te verrai-je cet après-midi ?

— Je le pense.

— Alors, à ce soir !

Alexis s'en alla. Il était redevenu soucieux.

— Diable! diable! grommelait-il en arpentant le trottoir et en tortillant sa moustache.

Il faisait dix pas et répétait :

— Diable! diable! cela devient grave, très grave.

Puis un peu plus loin :

— Et ce maudit père Mourillon, qui a commis l'insigne sottise de déménager.

Pauvre Mionne!

Pauvre Georges!

XIV

Le bienfaiteur

— Monsieur, c'est M. Mourillon qui demande si vous pouvez le recevoir.

Ces paroles étaient prononcées par la gouvernante de M. Florentin Broussel, qui se tenait dans l'encadrement de la porte du cabinet de son maître, qu'elle venait d'ouvrir.

M. Florentin Broussel était occupé à écrire devant la fenêtre de son cabinet, ouverte sur le jardin, que des massifs d'arbustes en fleur et de magnifiques corbeilles de roses embellissaient.

Il posa sa plume sur le bureau, se retourna et dit :

— Madame Rose, vous savez bien, et M. Mourillon le sait aussi, que ses visites me sont toujours agréables. Allez donc lui dire que je l'attends.

Un instant après, M. Mourillon entra dans le cabinet de M. Broussel.

Celui-ci s'aperçut aussitôt, comme il l'avait déjà remarqué, lors de la précédente visite du père de Mionne, que le vieillard était soucieux, triste.

— A-t-il donc quelque peine secrète qu'il me cache? pensa-t-il.

Comme d'habitude, il accueillit le bonhomme avec bonté, lui tendit affectueusement la main, puis l'invita à s'asseoir.

— Mon cher Mourillon, dit M. Broussel, je suis heureux de vous voir; savez-vous que, depuis huit jours, je n'ai pas eu votre visite ?

— C'est vrai, monsieur.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

— Je n'avais rien d'intéressant à vous dire.

— C'est une mauvaise raison, cela.

— En venant trop souvent, je craindrais d'être importun.

— Ceci, mon cher Mourillon, est encore une mauvaise raison doublée d'une vilaine idée. Voyons, est-ce après m'avoir servi avec tant d'intelligence, quand, grâce à vous, j'ai réussi dans mon entreprise au delà de tout ce que je pouvais espérer, que je ne vais plus être le même vis-à-vis de vous? Vous ne pouvez supposer cela.

— Oh! non, monsieur.

— Je vous ai chargé d'une mission difficile, qui paraît être aujourd'hui complètement terminée, et vous croyez, sans doute, n'avoir plus rien à faire pour moi. Mais qui vous dit que je n'aurai pas encore, bientôt peut-être, besoin de vos services ?

— Je serai toujours heureux d'être à vos ordres.

— A la bonne heure! Donc, que ce soit dit une fois pour toutes, plus vous viendrez me voir souvent, plus vous me ferez plaisir. Mais, étant donné vos idées, si je vous vois aujourd'hui, est-ce donc que vous avez quelque chose de nouveau à m'apprendre ?

— Mon Dieu non, monsieur.

— Alors, votre visite est purement amicale ?

— C'est bien le moins, monsieur, que je vienne prendre, de temps à autre, des nouvelles de mon bienfaiteur et lui témoigner ma reconnaissance.

— Oh! ne parlons pas, je vous prie, de ce qu'il m'a plu de faire pour vous. Ah! çà, ne vous ai-je pas pris votre temps, votre existence tout entière, sans compter toute la peine que vous vous êtes donnée? Monsieur Mourillon, si l'un de nous doit de la reconnaissance à l'autre, c'est moi.

Le bonhomme secoua la tête :

— J'étais misérable, dit-il, queux comme le dernier des mendiants, et, grâce à vous, je suis devenu riche.

— Oh! riche..., fit M. Broussel en souriant. Voyons, à combien se monte le chiffre de vos économies ?

— A dix mille francs.

— Cela prouve que vous êtes un homme d'ordre, monsieur Mourillon. Si j'ajoute à cette petite somme cinquante mille francs...

— Mais, monsieur, je...

— Laissez-moi dire, je vous prie, monsieur Mourillon ; vous n'avez rien à objecter quand je parle de récompenser, comme il me convient, les services que vous m'avez rendus. Je vous forme donc un petit capital y compris vos économies, de soixante mille francs.

— Eh! bien, monsieur, ce sera la dot de Mionne.

— Non pas, ce sera pour vous constituer un revenu assuré de trois mille francs qui mettra vos vieux jours à l'abri du besoin.

— Quant à votre fille, j'ai aussi pensé à elle; je lui donnerai une dot de cinquante mille francs.

Le père Mourillon était abasourdi; il ouvrait de grands yeux; s'il l'eût osé, il serait tombé aux genoux de M. Broussel, qu'il considérait d'ailleurs comme une sorte de demi-dieu.

— Comment vont nos jeunes gens ? demanda M. Broussel.

EUT DU LUMBAGO PENDANT SIX ANS

Dépensa Beaucoup d'Argent en Traitements

Il souffrit de lumbago pendant six ans. Après avoir dépensé beaucoup d'argent en traitements divers, il essaya les Sels Kruschen. En trois semaines il était déjà soulagé. Il exprime en ces termes sa reconnaissance :

— Je souffris pendant six ans de lumbago et de rhumatisme. J'ai dépensé beaucoup d'argent en traitements, sans résultat. On me recommanda souvent les Sels Kruschen que je n'essayai que tout récemment. Après trois semaines de ce traitement, je me sens tout autre et je marche sans peine. Je dors comme un bon et je dois pour cela beaucoup de reconnaissance aux chimistes qui ont trouvé les Sels Kruschen."—R.T.

Le lumbago, comme la goutte et le rhumatisme, est fréquemment causé par un excès d'acide urique dans le sang. Si vous pouvez voir comment les Sels Kruschen réussissent à dissoudre ces dépôts d'acide urique, vous comprendriez comment le traitement Kruschen doit soulager de nombreux cas de lumbago.

SI VOUS AVIEZ À CHOISIR ENTRE LA FORTUNE ET LA SANTÉ, LAQUELLE CHOISIRIEZ-VOUS ?

La Santé, n'est-ce pas ?

Car, après tout, la fortune sans la santé est comme une voiture sans roues — impossible d'en jouir.

Il n'est pas donné à tout le monde de posséder une bonne santé et la fortune en même temps.

La femme, surtout, est bien à plaindre lorsqu'elle manque du nécessaire et qu'elle est obligée de travailler du matin au soir afin de tenir sa maison en ordre et pourvoir aux besoins de sa famille ; son sort est bien plus triste lorsqu'elle doit, en même temps, endurer des faiblesses, des malaises et des douleurs persistantes qui lui rendent la vie insupportable.

Il n'est pas surprenant que dans ces conditions, elle devienne vieille et quasi invalide même avant d'avoir atteint la quarantaine.

S'il n'est pas donné à toutes les femmes de posséder la fortune — même le bien-être, toutes peuvent cependant améliorer leur santé et se débarrasser de leurs maux en employant le remède approprié.

La plupart des femmes souffrent de maladies, plus ou moins graves, des organes féminins. Ces organes délicats sont vite détraqués par le surmenage, les accouchements fréquents, le manque de soins après les couches, etc. Mais la Nature, toujours sage, n'a pas permis l'existence de ces maladies sans avoir mis à la disposition des victimes les moyens de les éviter et de les enrayer. Elle a mis à leur portée des plantes bienfaisantes qui agissent directement sur les organes féminins, qu'elles décongestionnent et tonifient. Ces médicaments naturels, dont l'action bienfaisante était bien connue et appréciée des sauvages du Québec, bien avant l'arrivée des blancs, composent les Pilules FEMOL.

Les Pilules FEMOL ne sont pas un remède secret ; leur formule est imprimée sur chaque boîte et a été déposée aux bureaux du Gouvernement à Ottawa. Toutes les femmes malades devraient employer, en toute confiance, ce remède naturel, tout à fait inoffensif et peu coûteux — les Pilules FEMOL.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE



Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Trai-
tement Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Traitement Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sociétés médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du *Traitement*. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Traitement* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons *Gratuit* notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre *Traitement* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Demandez notre brochure illustrée de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près rue Bernard)
Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du *Traitement* Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Prov. _____

— Ils vont bien.
— Ils travaillent?
— Comme avant, monsieur.
— Bien, très bien.
— M. Georges Ramel a une importante commande.
— De qui?
— De Mme Joramie.
— Ah! cette dame, la femme du financier-député, qui voulait acheter quarante mille francs un des deux tableaux du Salon?
— Il lui faut absolument une œuvre de notre jeune artiste.
— Il paraît.

Dans sa situation, cette femme peut faire beaucoup pour l'avenir de Georges Ramel.

— Je le crois, monsieur. A propos, vous ne m'avez rien dit encore au sujet des tableaux; où devront-ils être expédiés?

— Nous ne sommes pas encore à la fin de l'exposition.

— C'est vrai. Je vous demande pardon de ma question indiscrette.

— Mon brave Mourillon, votre question est toute naturelle. Vous expédiez les deux tableaux, emballés avec le plus grand soin, comme les précédents, à Dijon, en gare.

— Toujours à l'adresse de M. Pierre Valenski?

— Oui.
— Votre ami, monsieur, pourra se flatter d'avoir deux purs chefs-d'œuvre de plus dans sa galerie.

M. Broussel sourit.

— C'est absolument pour cela qu'il les a achetés, dit-il.

— Si seulement vous les voyiez.

— Mais je les ai vus, mon cher Mourillon.

— Ah! quand cela?

— Hier. Oui, je me suis décidé à faire une petite visite au Salon.

— Eh! bien, monsieur, je ne vous le cache pas, je suis au courant.

— Tant mieux.

— Comment trouvez-vous les tableaux?

— Ceux de M. Ramel?

— Je ne parle que de ceux-là, monsieur.

— C'est très beau!

— Je vous l'ai dit avant tous les jours.

— C'est vrai.

— Lequel préférez-vous?

— Ils sont également superbes; toutefois, si j'avais à choisir...

— Alors?

— Je n'hésiterais pas à donner la préférence à "Candeur".

— N'est-ce pas, monsieur? C'est l'avis de tout le monde.

— Et cela vous flatte, vous enivre d'un légitime orgueil! Heureux père! Mourillon soupira.

— Hein! pourquoi ce gros soupir? fit M. Broussel, regardant fixement le bonhomme.

— Vous avez dit: heureux père!

— Eh! bien, ne l'êtes-vous pas? Nouveau soupir de Mourillon.

— Encore!... Votre fille cesserait-elle de vous donner, comme par le passé, toute la satisfaction désirable?

— Oh! la chère petite!... Elle est, au contraire, plus soumise, plus dévouée, plus douce et meilleure que jamais.

— Alors je ne comprends pas pourquoi vous avez cet air de victime.

— C'est que je souffre, monsieur.

— Et c'est votre fille qui vous fait souffrir?

— Oui.

— Comment? Voyons, voyons, expliquez-moi cela.

— Eh! bien, monsieur, Mionne est triste, Mionne pleure!

— Tout cela ne me dit pas grand-chose. Pourquoi votre fille est-elle triste? Pourquoi pleure-t-elle?

Le père Mourillon resta un instant hésitant, puis répondit:

— Eh! bien, non, je ne veux rien vous cacher; à vous, mon bienfaiteur et mon maître, je dois tout dire; il me semble que cela me soulagera. Voici la chose, monsieur: Mionne m'a été demandée en mariage.

— Il n'y a rien de bien attristant.

— Sans doute, monsieur; mais...

— Votre fille n'aime pas le jeune homme?

— Du tout, monsieur, elle l'aime!

— Et lui?

— Il adore Mionne.

— Mais alors, mon cher Mourillon, c'est parfait.

— Oui, ce serait parfait, si...

— Je crois comprendre: vous ne voulez pas pour gendre de ce jeune homme que votre fille aime. Dame, vous devez avoir raison; il a sans doute des défauts graves?

— Je ne lui en connais pas un seul, monsieur.

— Alors, c'est la famille qui vous déplaît?

— Il n'a pas de famille!

— Il est pauvre et sans position?

— Après avoir été pauvre, il est riche, maintenant; quant à sa position actuelle, acquise par son travail, elle est magnifique.

— Ma foi, mon cher Mourillon, je ne comprends plus du tout. Votre fille ne va-t-elle pas sur ses dix-sept ans?

— Oui, monsieur.

— Elle est un peu jeune, peut-être, mais parfaitement en âge d'être mariée. Et quand vous trouvez à la marier à un jeune homme comme celui dont vous venez de me faire l'éloge, je ne vois pas pourquoi vous hésitez à le faire; car il ne m'est pas difficile de deviner que la tristesse et les larmes de votre fille ont pour cause le refus que vous avez opposé à la demande qui vous a été faite.

— Allons, mon cher Mourillon, rendez la gaieté à votre chère enfant, séchez ses larmes... Si vous me demandez conseil au sujet de cette affaire, je vous dirai nettement: Faites vite deux heureux!

— Je le voudrais, monsieur, mais je ne le peux pas!

— Ah! est-ce qu'il y a un secret?

— Oui, monsieur, un secret.

— En ce cas, mon cher monsieur Mourillon, je n'ai plus rien à dire! Puis-je toutefois vous demander le nom du jeune homme?

— Je n'ai aucune raison de le taire: c'est M. Georges Ramel.

— Georges Ramel!... s'exclama M. Broussel. Quoi, c'est à Georges Ramel, celui de mes protégés qui m'est le plus cher, qui est le plus près de mon cœur, vous le savez, que vous refusez votre fille?

Le pauvre père Mourillon rougit et baissa la tête.

— S'il était question d'un homme qui me fût inconnu, d'un étranger pour moi, continua M. Broussel, je vous dirais: Quelles qu'elles soient, je respecte les raisons qui vous font agir comme vous le faites, je n'ai pas à me mêler de vos petites affaires d'intérieur. Mais c'est de mon protégé, c'est de M. Georges Ramel qu'il s'agit, et j'ai le droit de vous demander une explication.

— Vous avez parlé d'un secret; je ne vous le demande pas, votre secret; gardez-le... Mais vous devez me dire — et je veux le savoir — pourquoi vous refusez votre fille à Georges Ramel!

Le père Mourillon releva la tête. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— La raison de mon refus, monsieur, dit-il, est dans le secret que vous ne me demandez pas et que, ce-

pendant, je vais vous faire connaître.

— Mionne n'est pas ma fille.

— Ah! fit M. Broussel.

— A tort ou à raison, monsieur — mais je ne m'inspire en cela que de ma conscience — je ne me reconnais pas le droit de disposer du sort d'un enfant qui n'est pas la mienne.

— Mon cher Mourillon, ceci est un cas tout particulier; votre scrupule me paraît si honorable, d'une valeur si sérieuse, que je me trouve satisfait de la raison que vous me donnez.

— D'ailleurs, monsieur, comme je l'ai dit à M. Georges Ramel, je ne mets un obstacle à ce mariage que pendant la minorité de Mionne. Arrivée à sa majorité, libre de disposer d'elle-même, n'ayant plus, moi, la même responsabilité, Mionne pourra épouser M. Ramel, sans que je songe à mettre aucun empêchement au mariage.

— M. Georges Ramel a-t-il compris?

— Pas trop.

— Il est vrai que je n'ai pas cru devoir lui dire que Mionne n'est point ma fille.

— Ah! Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'une attente de quelques années que vous imposez aux deux amoureux?

— Oui, monsieur mais voilà ils auraient voulu se marier tout de suite.

— Deux êtres qui s'aiment sont toujours impatients d'être l'un à l'autre.

— Vous approuvez ma manière de voir, monsieur, et c'est un soulagement pour moi; mais Mionne, à qui j'ai bien expliqué mes raisons, ne veut pas comprendre... Elle ne se révolte pas, elle se soumet, au contraire; mais elle est désolée, et ses larmes, que je vois couler, me font horriblement souffrir. Ses jolies couleurs roses se sont effacées, elle dépérit, et elle a le regard si triste, si triste... Je commence à craindre sérieusement qu'elle ne tombe malade.

Je pensais que le voisinage de M. Ramel était pour beaucoup dans la douleur de Mionne; alors je louai un autre logement près du Jardin des Plantes, rue Linné, et, il y a quelques jours, j'ai déménagé de la rue Véron. Eh! bien, il paraît que j'ai été fort mal inspiré; depuis que j'ai mis entre Mionne et M. Ramel une assez grande distance, depuis qu'ils ne se voient plus, Mionne est encore plus triste, pleure davantage, et son chagrin prend un caractère qui devient tout-à-fait inquiétant.

— A quel numéro de la rue Linné demeurez-vous?

— Numéro 12.

— J'irai vous voir demain, mon cher Mourillon; vous me présenterez Mlle Mionne, que je ne connais pas encore; je me permettrai de causer avec elle, et nous tâcherons à nous deux, d'apaiser un peu son grand chagrin et de sécher ses larmes.

— Oh! oui, monsieur, venez, venez... Mionne vous écouterait, j'en suis sûr.

— Oh! que j'ai donc bien fait de vous confier mes peines!

— Mon cher Mourillon, vous avez senti que je suis votre ami.

— Vous êtes tout pour moi, monsieur.

— Dites-moi, Mourillon, Mionne est sans doute une parente que vous avez adoptée?

— Non, monsieur, elle ne m'est point parente.

— Alors, elle vous a été confiée?

— Non, monsieur, elle m'a été donnée.

— Donnée?

(Lire la suite page 41)



LE TOUR *du* MONDE

EPISODE NUMERO 7



1—Dick et Ken sont maintenant à Vienne, capitale de l'Autriche. Dick se ressent encore d'un coup reçu.



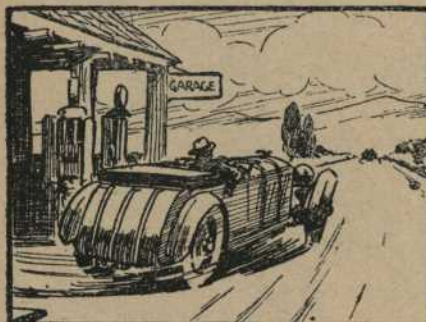
2—L'auto fut enfermée dans un garage fermé avec un solide cadenas. Il fallait être prudent, désormais.



3—Durant la nuit, quelqu'un essaya de forcer le cadenas, mais le chien de garde se mit à aboyer.



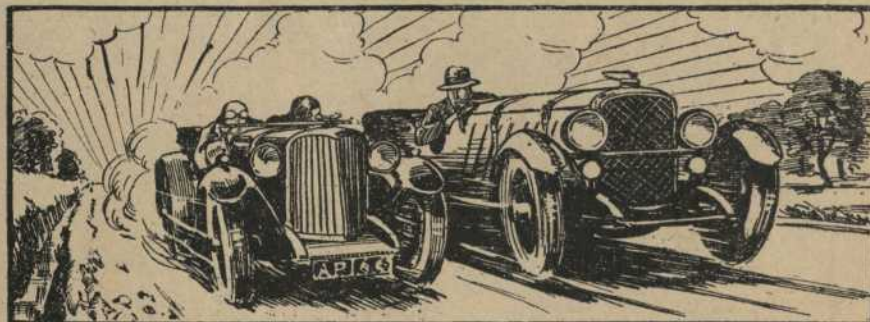
4—Dès le petit jour, les deux voyageurs se remettaient en route après s'être bien reposés.



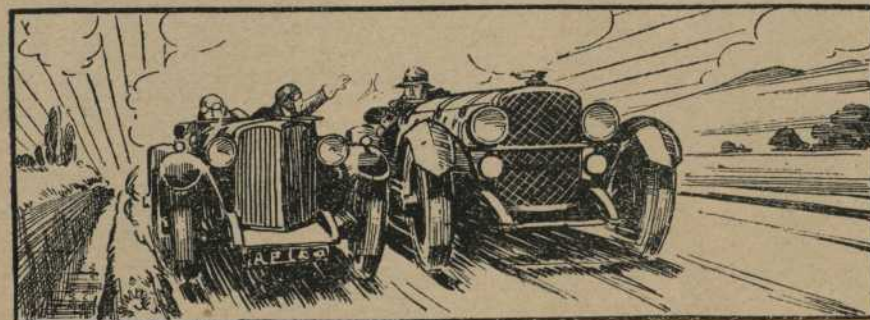
5—Ils sortaient à peine de la ville et prenaient la route de Constantinople quand ils furent suivis.



6—Ken remarqua l'auto qui se tenait toujours à égale distance. Nos amis se tinrent alors sur leurs gardes.



7—Ils filaient à toute vitesse en pleine campagne quand l'auto mystérieuse se rapprocha et se mit à leur côté. Il était évident que l'inconnu voulait jeter la Flèche d'Argent dans le fossé.



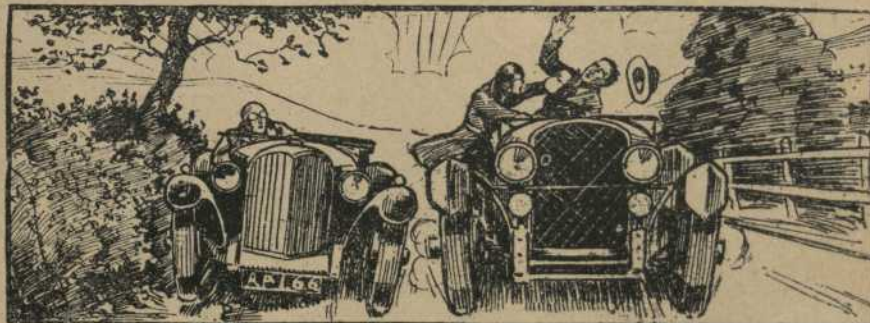
8—Ken lui cria de se ranger mais l'autre ricanait, car son auto était beaucoup plus pesante que la Flèche d'Argent. L'inconnu les somma alors d'abandonner la course en retour d'une généreuse récompense.



9—Il fallait agir rapidement. Ken discuta pour gagner du temps mais son adversaire poussait quand même l'autre auto vers le fossé. Serait-ce la fin de leur magnifique voyage et l'abandon de tous leurs espoirs ?



10—Tout à coup, Ken bondit en dehors de l'auto et se jeta sur le misérable, occupé à conduire son auto. Il était temps car la route était de plus en plus étroite et Dick ne pouvait plus conduire librement.



11—Surpris par l'attaque subite de Ken, l'inconnu abandonna son volant pour se défendre. L'auto roulait à grande vitesse et elle fit un écart violent qui la jeta en dehors de la route.

(A suivre dans le prochain numéro)



La forêt enchantée

PSL

EPISODE NUMERO 60



1—On se rappelle comment Paul sauva la vie d'un sorcier qui allait être dévoré par un lion.



2—L'homme mystérieux fit signe à Paul et à Lisette de le suivre. Ils obéirent en toute confiance.



3—Cachés dans les arbustes, ils virent le malheureux Umbala lié à un arbre avant d'être torturé.



4—Le sorcier indiqua aux jeunes gens de rester cachés. Puis il s'avança en lançant un long cri.



5—L'arrivée du sorcier interrompit les danses de mort. L'oncle Pierre était parmi les nègres.



6—Tout à coup, le sorcier indiqua l'endroit où se trouvaient Paul et Lisette. Ceux-ci furent saisis.



7—En un instant, ils furent ligotés. Le sorcier prenant une lance fit mine de vouloir les tuer.



8—Les jeunes prisonniers ne comprenaient pas cette trahison du sorcier.



9—Ils passèrent la nuit sous la garde d'un indigène armé. Leur sort paraissait bien désespéré.



10—Mais soudain, une ombre s'avança. Ils reconnurent le sorcier. Lisette en avait très peur.



11—Silencieusement, le sorcier coupa leurs liens et les fit se réfugier dans une hutte.



12—Puis il ligota fortement la sentinelle sous un drap épais. Il lança ensuite le cri d'alarme.

(A suivre dans le prochain numéro)

(Suite de la page 38)

— Par le bon Dieu ; c'était une pauvre petite fille perdue que j'ai trouvée.

— Ah !

— Voilà bien pourquoi je ne me reconnais pas le droit de la marier ; car enfin, monsieur, elle peut retrouver sa famille.

— Avez-vous cet espoir ?

— C'est dans les choses possibles, monsieur ; mais à vous le dire franchement, je ne l'ai plus guère maintenant, cet espoir.

— Enfin, vous l'avez eu ?

— Oui, monsieur, pendant trois ou quatre ans.

— Vous avez été sur les traces des parents ?

— J'ai été, c'est-à-dire j'ai cru y être. Mais, comme Mionne, je commence à croire que ses parents ne songent plus à elle, et qu'ils ne feront jamais rien pour la retrouver.

— Mon cher Mourillon, ne vous étonnez pas de toutes ces questions que je vous adresse ; un enfant abandonné, perdu, cela intéresse toujours.

— Certainement, monsieur. Aussi, je comprends très bien...

— C'est dans Paris que vous avez trouvé Mionne ?

— Non, monsieur, loin de Paris.

— En province, alors ?

— Oui, en province, au milieu d'une forêt.

M. Florentin Broussel ne put s'empêcher de tressaillir.

— En vérité ! fit-il, vous avez trouvé la pauvre petite dans un bois ?

— Oui, monsieur, et il était temps, allez, car elle n'avait probablement plus que quelques heures à vivre.

— Combien y a-t-il de temps de cela ?

— Neuf ans et demi ; la pauvre petite avait alors huit ans.

M. Broussel changea de couleur.

— Et dans quel pays l'avez-vous trouvée ? demanda-t-il d'une voix vibrante d'émotion.

— Dans le département de la Haute-Saône, à quatre lieues environ d'Auxonne.

M. Florentin Broussel se retint pour ne pas laisser échapper une exclamation qui aurait certainement paru étrange au père Mourillon ; mais il était devenu très pâle, et, si peu qu'il eût fait attention, Mourillon aurait pu voir facilement que son interlocuteur avait dans le regard une clarté singulière et qu'il était en proie à une grande agitation.

Il est vrai qu'il n'eut guère le temps de remarquer ces signes d'une profonde émotion.

Le comte de Soleure, — nous n'avons plus à le cacher sous le nom de Florentin Broussel, le lecteur l'ayant reconnu — redevenu presque aussitôt maître de lui, ne laissa plus voir sur son visage aucune trace des sentiments divers qui s'agitaient en lui.

XV

Un drame sur une route

Après un moment de silence, le comte de Soleure reprit la parole.

— Mon cher Mourillon, dit-il, vous venez d'exciter ma curiosité au plus haut point ; sachant maintenant que vous avez trouvé votre fille adoptive au milieu d'une forêt, je m'intéresse à elle plus vivement encore.

— Autrefois, Mourillon, vous m'avez raconté à peu près toute votre histoire ; aujourd'hui vous me feriez grand plaisir en me racontant celle de la petite Mionne.

— Mais, monsieur, je ne demande pas mieux, si cela peut vous intéresser.

— N'en doutez point.

— En ce cas, c'est avec plaisir que je vais vous satisfaire.

— Racontez donc, mon ami, et surtout dites-moi bien tout, je vais vous écouter avec toute mon attention.

Le père Mourillon resta un moment silencieux, ayant l'air de se rappeler ses souvenirs, puis il parla ainsi :

— Je vous ai dit, monsieur, comment et pourquoi je suis devenu un déclassé. J'ai manqué ma vie. Cela devait être ; c'était dans mon caractère, dans ma nature. Je subirais encore les conséquences de mes sottises si je n'avais pas eu le bonheur de vous rencontrer.

— Ne sachant plus à quel saint me vouer, mais n'ayant pas perdu le goût des aventures, je me suis fait saltimbanque.

— A vrai dire, pendant quelque temps, je n'eus pas trop à déplorer ma déchéance.

— Premier sujet de la troupe, le maître de la baraque et le mien avait pour ma personne une certaine estime et me témoignait même de l'amitié en récompense de mes services, qu'il payait, d'ailleurs, aussi mal que possible.

— Je jouais les grands premiers rôles dans ces gros mélodrames, tels que la "Pie voleuse", "Alexis ou la Maisonnette dans les bois", "Camille dans un souterrain", "le Sonneur de Saint-Paul", "Gaspardo le Pêcheur", la "Tour de Nesle", etc., rendus ridicules par suite de remaniements aussi bêtes que maladroits, mais dont raffolait alors, et quand même le public des foires, vogues, pardon, fêtes de toutes sortes.

— Nous étions en tournée de représentations dans le Midi, et nous arrivions à Beiley, département de l'Ain, pour les jours de la vogue, quand je reçus une lettre d'un brave notaire qui m'apprenait qu'un mien cousin, dont je n'avais jamais soupçonné l'existence, et décédé depuis six mois, avait laissé un héritage évalué à une quarantaine de mille francs, à partager entre cinq héritiers, moi compris.

— Le notaire, m'ayant longtemps cherché et étant enfin parvenu à se mettre sur ma piste, aidé en cela par mes cohéritiers, qui avaient plus encore que lui intérêt à me trouver, il me pria de me rendre immédiatement à son étude afin de lui donner des signatures sans lesquelles il ne pouvait mettre les héritiers en possession de leur héritage.

— La chose méritait d'être prise en considération et je n'hésitai pas à demander un congé à mon impresario. J'essayai tout d'abord un refus formel et motivé. Nous étions au jeudi soir et le dimanche suivant était le grand jour d'ouverture de la vogue de Belley, et, moi le premier sujet, le grand premier rôle, je n'avais pas même une mauvaise double. En réalité, au point de vue de ses intérêts, qui passaient toujours avant tout, mon honorable directeur avait absolument raison de ne pas m'envoyer au diable.

— Cependant, à force d'insister, et en promettant, en jurant que je serais de retour le dimanche avant midi, le congé me fut accordé. Il y avait bien les répétitions ; mais un vieux "cabot" comme moi, sachant tous ses rôles sur le bout du doigt, pouvait être dispensé de répéter. Du reste, chez messieurs les saltimbanques, on ne s'occupe guère plus de la question de mise en scène que de la question orientale.

— Je partis dans la nuit et, le lendemain vendredi, dans l'après-midi, j'arrivai à Champroisé, petite bourgade que rien ne rend remarquable, mais où habitait M. Chamouillé, grave tabellion rond comme un tonneau, rouge comme une écrevisse

cuite et portant des lunettes à verres bleus, pour se donner un air de jeunesse.

— Des que ma présence à Champroisé fut annoncée par la trompette du petit saute-ruisseau de M^{me} Chamouillé, mes co-héritiers accoururent à l'étude. Un m'en avait annoncé quatre et j'en comptai au moins une douzaine.

— Voyant mon ébahissement, M^e Chamouillé s'empressa de m'expliquer comment ces douze ou quinze têtes que je voyais n'en faisaient réellement que quatre. C'était peu flatteur pour les autres. Par exemple, ce qui me fit plaisir ce fut de recevoir l'assurance que ma tête était à moi tout seul.

— M^e Chamouillé ayant parlé, une grosse maman me sauta au cou et, en m'appelant cher cousin, gentil cousin, me mit sur les joues deux baisers ronflants.

— Ce fut un signal.

— Des bras de la grosse cousine, je tombai dans ceux d'un cousin et successivement vingt bras me serrèrent à m'étouffer, pendant que quatre ou cinq marmots, me prenant pour un mât de cocagne, grimpaient après mes jambes.

— M^e Chamouillé mit fin à cette scène d'attendrissement en me disant : — Approchez, monsieur Mourillon.

— Je me hâtai d'obéir.

— Le notaire me mit une plume dans la main.

— Signez là, me dit-il, me désignant l'endroit du doigt, puis là, puis là, et là encore.

— Crânement je signai, parafai ; cela m'amusa.

— Dieu comme il écrit bien le cousin ! s'écria la grosse cousine penchée sur mon épaule, on voit bien qu'il a "zèvu" une belle "induction".

— Je vis le moment où la scène de tout à l'heure allait recommencer ; mais l'excellent notaire vint à mon secours en disant, ce qui ne fit rire personne :

— Je prends la parole pour parler.

— Il parla, et j'eus la satisfaction d'apprendre que l'héritage du Mourillon défunt, un vieux garçon, se composait en partie d'immeubles et d'une somme de six mille francs ; le tout montant, les frais et droits de succession payés, au chiffre de quarante mille francs ; que, dans mon intérêt, mes cohéritiers s'étaient partagé à l'amiable les immeubles, me laissant les six mille francs écus, plus un pré faisant partie de mon lot.

— Dès demain matin, monsieur Ambroise Mourillon, me dit le notaire, je tiendrai les six mille francs à votre disposition.

— Ces paroles, que je comprenais mieux que toutes les autres, me chatouillèrent agréablement les oreilles.

— Tout était fini chez le notaire. La grosse cousine prit mon bras, et, tous deux en tête, nous sortîmes en rang de nocé de la demeure de M^e Chamouillé.

— C'était à qui m'aurait à dîner le soir et à coucher la nuit ; mais la grosse cousine me tenait, bien décidée à ne pas me lâcher, ce qui était un argument pour que je lui donnasse la préférence.

— Après le dîner, en prenant la demi-tasse, ayant en face de moi la cousine flanquée du cousin, son époux, et du petit-cousin, leur fils, on parla de mon pré.

— Qu'en allez-vous faire ? me dit le cousin ; il a été estimé fort au-dessus de sa valeur, ce sont les autres qui l'ont voulu. Vous pourriez vous estimer heureux de trouver à le vendre sept ou huit cents francs ; et encore je ne vois pas dans le pays un acquéreur. Les précédentes années

Terribles Maux de Tête Arrêtes !



N'eut jamais de maux de tête après avoir pris des Fruit-a-tives.

"Je souffrais de maux de tête si forts que je ne pouvais pas dormir" dit Mme G. Johnston, Brockville, Ont. "Or j'essayai les Fruit-a-tives et mes maux de tête cessèrent bientôt et je n'en ai jamais eu depuis." Les Fruit-a-tives contiennent des extraits de POMMES, d'ORANGES, de FIGUES, de PRUNEAUX et d'HERBES. Aussi naturelles qu'efficaces, les Fruit-a-tives donnent un soulagement durable.

FRUIT-A-TIVES
Une Fameuse Ordonnance de Médecin



Un roman COMPLET par mois

DANS

La Revue Populaire

En plus d'un très grand nombre d'articles abondamment illustrés.

EN FEVRIER :

L'Étoile de Grenade

par DYVONNE

Un roman de premier ordre, complet et inédit, sans parler d'une foule d'articles sur les sujets les plus intéressants, le tout richement illustré.

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

CI-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

ont été mauvaises, l'argent est rare. Peut-être trouverez-vous à le louer cinquante ou soixante francs par an; mais à qui? A des gens qui ne vous payeront pas. Voyez-vous, cousin, quand on a des propriétés et qu'on n'est pas sur les lieux, on n'en retire rien, on perd tout. Souvent même on est encore obligé de tirer de sa poche pour payer la contribution.

— Tout ça, cousin, dit la cousine, prenant à son tour la parole, c'est la vérité pure; mais, moi, je n'y vais jamais par quatre chemins; voici la proposition que je vous fais: je vous achète votre pré mille francs, argent sur table, en signant l'acte demain chez le notaire. Ça vous va-t-il?

— Quoique saltimbanque et tout ignorant que j'étais des finasseries franc-comtoises, je m'aperçus bien qu'entre deux mille et mille il y avait une différence de mille.

— Mais la grosse cousine avait l'air si ronde en affaire... Et puis je recevais une si cordiale hospitalité.

— J'acceptai le marché.

— Un marché de dupe, me dit le lendemain un autre cousin qui, lui aussi, aurait voulu le pré; il a été estimé bien au-dessous de sa valeur, car il vaut trois mille francs comme une pièce de cent sous vaut cinq francs.

— Mais c'était fini et j'avais en poche sept mille francs en beaux billets de la Banque de France.

— Pour moi, premier sujet, grand premier rôle, c'était le Pactole.

— Cependant je n'avais pas oublié la promesse faite à mon directeur:

— Il fallait songer au retour à Belley.

— Je m'enquis du moyen de me rendre à Auxonne afin de prendre le train de nuit qui s'arrêtait à cette gare à deux heures du matin.

— La voiture publique qui m'avait amené la veille à deux lieues de Champroisé, — et il n'y avait que celle-là, — n'allait à Auxonne que deux fois par semaine, et le samedi n'était pas son jour.

— Me rendre à Auxonne à pied ne me souriait nullement, attendu que

NOMME AIDE - DE - CAMP DU BARON TWEEDSMUIR



LIEUTENANT-COLONEL
HENRI DESROSIERS, D. S. O.,

vice-prés. de l'Imperial Tobacco Company of Canada, Limited, récemment nommé aide-de-camp honoraire de son Excellence le gouverneur général, le Baron Tweedsmuir. Il fut aide-de-camp honoraire du vicomte Willingdon durant le terme de ce dernier comme gouv. général du Canada.

j'en étais à quatorze lieues de distance.

— Je demandai si quelqu'un de la commune, en payant bien, ne voudrait pas me conduire.

— On chercha et on ne trouva point.

— Ni le cousin ni son fils ne pouvaient me rendre le service de me mener à la ville. Eux-mêmes devaient partir dans la nuit pour Auxonne, conduisant chacun une voiture chargée de grains. Je ne pouvais songer à faire route avec eux, car ils n'arrivaient à la ville que vers midi, juste à l'heure où je devais, moi, arriver à Belley.

— Comme vous le voyez, monsieur, j'étais très embarrassé, et surtout vivement contrarié.

— Saltimbanque ou non, un homme ne doit jamais manquer à sa parole.

— Heureusement la grosse cousine vint à mon aide. Elle avait décidément un faible pour moi.

— On ne peut pourtant pas laisser le cousin dans l'embarras, dit-elle à son mari. Voici donc ce qu'il faut faire: on attellera Marquis au cabriolet, et, puisque le cousin sait conduire un cheval, il se mènera lui-même à la ville. La route est facile et à peu près directe, il ne se perdra pas; d'ailleurs, il n'aura qu'à laisser aller Marquis qui a fait tant de fois le voyage d'ici à Auxonne qu'il y irait tout droit, même s'il était aveugle. Le cousin laissera la voiture à l'hôtel des Voyageurs, en face de la gare, où vous le prendrez demain soir avant de revenir.

— Le cousin, pour qui sa femme était un oracle, ne fit pas même une objection et la chose fut décidée.

— Comme il était important que je ne manquasse pas le train et qu'il valait mieux même que j'arrivasse un peu en avance, on compta qu'il me fallait huit heures pour me rendre à Auxonne sans trop presser Marquis.

— En conséquence, à cinq heures, le cheval, — une belle et bonne bête, ma foi, — était attelé. Les deux lanternes du véhicule étaient en bon état, prêtes à être allumées.

— La cousine, pensant que je pourrais avoir faim et soif, avait mis dans le coffre du cabriolet du pain, la moitié d'un jambon, des œufs durs, une bouteille de vieux vin et une autre bouteille pleine de cet excellent kirsch qu'on fabrique aux environs de Vesoul.

— Toute la bande des cousins s'était réunie pour me dire adieu et me souhaiter bon voyage. On m'embrassa, on m'embrassait, on me serra les mains.

— Bref, je dus m'arracher presque violemment à toutes ces démonstrations d'amitié.

— Je sautai dans le cabriolet et, en route!

— J'étais déjà loin et je n'entendais plus rien que la grosse cousine me criant encore toutes les recommandations qu'elle m'avait faites au sujet de Marquis.

— La route était belle, comme on me l'avait dit; sans me préoccuper des bifurcations de chemins, je laissai le cheval aller à son petit trot, m'en rapportant entièrement à son intelligence pour me conduire où j'allais.

— Il m'eût été difficile d'ailleurs de me renseigner, car la route était devenue absolument déserte quand, à la nuit tombante, j'allumai les deux lanternes. Alors, déjà, j'étais en pleine forêt. A droite et à gauche de la route, de grands arbres, des taillis épais, sombres. Je ne pouvais voir que juste au-dessus de ma tête une bande du ciel étoilé. Si je n'avais pas eu mes lumières, j'eusse été dans une obscurité profonde. C'était tout de même une belle nuit, tiède, pleine de senteurs et de chuchotements

dans les feuilles, une nuit sereine de la fin d'août.

— Pour me distraire et agrémenter le voyage, j'avais de temps à autre avec Marquis une conversation dont, malheureusement, j'étais obligé de faire tous les frais. Toutefois, n'étant pas exigeant, il suffisait que mon compagnon muet dressât la tête et les oreilles, ayant l'air de m'approuver, pour que je fusse content.

— A dix heures, Marquis trottait toujours et toujours nous étions au milieu des bois. Cela devenait monotone et je me demandais, sans beaucoup m'inquiéter cependant, tant ma confiance en Marquis était grande, si nous ne nous étions pas égarés, si cette forêt avait une fin et si nous arriverions, enfin, à voir le ciel dans toute sa grandeur.

— Tout à coup, Marquis s'arrêta brusquement et sa bouche et ses naseaux firent un bruit singulier.

— Eh! bien, qu'est-ce qu'il te prend? lui dis-je. Allons, allons, mon camarade, je ne vois point que nous soyons arrivés; ne perdons pas de temps, ne va pas me faire manquer le train tu sais, si tu es gentil, double ration d'avoine.

— Mais, Marquis, ne voulant pas me comprendre, hochait la tête, agitait ses oreilles, se tournait de côté, se cabrait.

— Hue, Marquis, hue!

— Au lieu d'avancer, Marquis recula.

— Je saisis le fouet et lui cinglai les flancs.

— Mal m'en prit, car l'animal répondit par des reniflements furieux et des ruades folles qui faillirent renverser le cabriolet dans la berne. Toujours, cependant, il se tournait du même côté, dressant la tête, reniflant, agitant ses oreilles. Je finis par comprendre que quelque chose l'effrayait. Je sautai à bas du cabriolet et fis huit ou dix pas en avant.

— Alors je vis quelque chose de noir, ayant forme humaine, étendu en travers sur le bord de la route.

— Je m'approchai vivement.

— C'était, en effet, un être humain, et à sa chevelure, qui cachait en partie son visage, à son vêtement, je reconnus que c'était une petite fille.

— Elle gisait là inanimée.

— Je pris sa main; elle était glacée. J'écartai les cheveux et touchai le front; il avait, comme la main, le froid du marbre. Je me dis: "Elle est morte!"

— Je le croyais. Je devais, toutefois, en acquérir la certitude par un examen plus complet. Et d'ailleurs, pouvais-je m'éloigner, laissant là ce petit cadavre?

— J'allai décrocher une des lanternes de la voiture, et je revins près de l'enfant.

— A la lumière, je remarquai que ses cheveux étaient blonds, et je pus voir sa figure d'une pâleur de cire, mais d'un dessin si pur que, malgré sa rigidité et les yeux fermés, je fus émerveillé de sa beauté. Mais ce n'était point le moment de me laisser aller à mon admiration.

— La pauvre petite était vêtue d'une mauvaise robe d'indienne, grossièrement rapiécée et montrant de si nombreuses déchirures, que ce n'était plus, en réalité, qu'une loque.

— Les jambes et les pieds étaient nus; ceux-ci, meurtris en plusieurs endroits, avaient, en outre, des plaies saignantes; les petites jambes étaient zébrées d'égratignures et d'écorchures, évidemment faites par des ronces et des épines; le sang ne coulait plus, la poussière des sentiers l'avait séché en se collant aux jambes, ce qui formait sur la peau une sorte de croûte rougeâtre.

— Je me mis à genoux et je soulevai le corps, qui n'avait point la raideur

du cadavre; puis je m'aperçus que si les jambes, les mains et le visage étaient froids, le reste du corps avait encore un peu de chaleur.

— Je mis ma main sur le cœur, et aussitôt je poussai un cri de joie en le sentant battre; d'autre part, les pulsations du poulx, quoique bien faibles, indiquaient que le sang circulait toujours dans les artères.

— Elle vivait!

— Et c'était grâce à cet excellent Marquis, à cette bonne et intelligente bête, que j'allais pouvoir porter secours à la pauvre petite.

— Ah! comme je regrettais les deux coups de fouet de tout à l'heure.

— Jamais une plus injuste correction n'avait été infligée à un innocent.

— Je me hâtai de transporter la petite dans le cabriolet; je remis la lanterne à son attache et, aussitôt remonté en voiture, sans que j'eusse pris la peine de lui dire un mot, Marquis se mit à courir. Je remarquai même que son trot était plus rapide que précédemment.

— Oh! le brave animal!

— Il comprenait qu'il devait rattraper le temps perdu. Je ne m'occupai plus de lui, j'avais, ma foi, bien autre chose à faire.

— Je commençai par envelopper le corps de la petite dans ma couverture de voyage, puis la tenant dans mes bras, je me mis en devoir de réchauffer son visage sous le souffle chaud de mon haleine.

— Je m'aperçus avec joie que mes soins n'étaient pas inutiles; peu à peu la chaleur revenait dans les membres. Mais ce n'était pas suffisant; je voulais la rappeler à la vie et rien ne m'annonçait encore que je parviendrais à lui faire reprendre connaissance.

— L'idée me vint de lui faire avaler quelque chose. Pourquoi ne pas essayer?

— Je débouchai la bouteille de kirsch et, non sans peine, je fis absorber à l'enfant quelques gouttes du liquide.

— Au bout d'un instant, la liqueur descendue dans l'estomac produisit son effet. La mourante eut plusieurs tressaillements qui furent suivis d'une sorte de tremblement nerveux. Tout joyeux, continuant de la réchauffer, je sentais le petit corps palpiter entre mes bras.

— L'enfant eut quelques nausées; enfin un long soupir s'échappa de sa poitrine, sa respiration devint plus forte et, finalement, je vis ses yeux s'ouvrir.

— Sauvée, sauvée! m'écriai-je.

— Et, dans l'ivresse de ma joie, je couvris son visage de baisers.

— A ce moment nous sortions de la forêt.

— La lune, à son dernier quartier, nous éclairait faiblement, mais assez, toutefois, pour que nous puissions nous voir.

— L'enfant me regarda longuement, étonnée, mais sans effroi.

— Aux paroles que je lui disais, et plus encore aux caresses que je lui faisais, elle comprit qu'elle avait en moi un ami. Alors, la pauvre petite se serra contre moi pour me dire:

— Je suis malheureuse, j'ai besoin d'être protégée.

— Je me mis de nouveau à couvrir son front et ses joues de baisers; à son tour, devenant plus hardie, elle m'embrassa. Puis, d'une voix faible, elle me dit:

— J'ai faim, j'ai bien faim!

— Ces mots furent pour moi une clarté soudaine. Je compris. La pauvre mignonne était tombée de faiblesse et allait mourir d'inanition à l'endroit où je l'avais trouvée.

— Je pouvais lui donner à manger une tranche de jambon et du pain; mais je pensai que ce serait peut-

être imprudent, vu l'état dans lequel devait être son estomac.

"Je coupai du pain en mouillettes comme pour l'œuf à la coque, je remplis de vin la timbale que j'avais dans mon sac, et, trempant le pain dans le vin, je fis manger l'enfant lentement.

"De temps à autre, elle me souriait et son doux regard me remerciait.

"Les mouillettes mangées, je jetai ce qui restait dans la timbale, puis l'ayant remplie de vin à moitié, je l'approchai des lèvres de ma petite ressuscitée, qui but à petits coups et avec une satisfaction visible.

"Peu après elle laissa tomber sa tête sur mon épaule, et paisiblement, comme si elle se fût sentie dans les bras de sa mère, elle s'endormit."

XVI

L'adoption

Le comte de Soleure avait pris son mouchoir et s'essuyait les yeux.

— Vous êtes ému, monsieur, dit Mourillon.

— Vous le voyez, vous faites couler mes larmes; votre récit est touchant et la façon dont vous racontez le rend plus émouvant encore. Vous m'intéressez à ce point, mon cher Mourillon, que je vous écoute haletant. Mais continuez, je vous prie, continuez.

— Comme minuit sonnait aux horloges de la petite ville d'Auxonne, nous nous arrêtons en face de la gare, devant l'hôtel des Voyageurs.

"Le brave Marquis avait si bien trotté, que je me trouvais juste en avance de deux heures. Je songai tout de suite à bien employer le temps que j'avais devant moi.

"La petite dormait toujours enveloppée dans ma couverture.

"Pendant qu'un garçon de l'hôtel dételait le cheval pour le conduire à l'écurie, je pris l'enfant dans mes bras et j'entraï dans l'hôtel où je demandai qu'on me donnât immédiatement une chambre.

"On s'empressa de me satisfaire et c'est à peine si l'on remarqua que je portais un enfant dans mes bras.

"Je commandai un bol de bouillon gras et chaud et par précaution une moitié de poulet rôti.

"La petite s'était réveillée au moment où je la posais sur le lit. Elle était maintenant chaude comme une petite caille. Elle me regardait avec ses jolis yeux bleus pleins de reconnaissance, me souriait et me tendait ses petits bras, ayant l'air de me dire :

— Mais viens donc m'embrasser!"

"C'est ce que je fis. Et, en attendant ce que j'avais commandé, j'interrogeai la mignonne.

— Comment t'appelles-tu?"

— Herminie.

— Où demeurez-vous?"

"Elle resta un moment silencieuse, puis répondit :

— Je demeure avec vous.

— Oui, en ce moment; mais ce que je te demande, c'est le nom du pays où tu habites.

— J'étais à Vignotte, par là, bien loin; mais je ne veux plus y aller, plus jamais. Je veux rester avec vous."

"Ses yeux se remplirent de grosses larmes.

"— Oh! je vous en prie, continua-t-elle en joignant les mains, ne me laissez pas, gardez-moi avec vous; je vous aimerai bien et je vous promets d'être bien sage, toujours... toujours..."

— Mais, ma chère petite, cela ne se peut pas, il faut que je te rende à ta maman.

— Je n'ai pas de maman.

— A ton papa, alors.

— Je n'ai pas de maman, pas de papa.

— Tu es orpheline.

— Je ne sais pas.

— Comment tu ne sais pas?"

— Je suis une pauvre petite abandonnée; je n'ai pas de famille, je suis seule au monde... Oh! gardez-moi, monsieur, gardez-moi, vous serez mon papa, et c'est vous que j'aimerais de tout mon cœur!"

"J'étais attendri, monsieur, et je me sentais prêt à pleurer.

— Voyons, ma mignonne, repris-je, tu n'es pas seule au monde, comme tu le dis; quelqu'un a pris soin de ton enfance, t'a élevée jusqu'à ce jour.

— Oui, maman Antoinette, ma nourrice; elle m'aimait, elle; mais elle est morte... Je suis restée avec l'homme. Oh! qu'il est méchant!... Il me battait tous les jours et ne voulait jamais me donner à manger, et je pleurais tout le temps... Un soir, après m'avoir battue, rouée de coups de pied, encore plus méchant qu'avant, il voulut me tuer avec une bouteille. J'ai eu peur et je me suis sauvée dans le bois.

"Toute seule, la nuit, j'ai eu bien peur, allez, car il y a beaucoup de vilaines et méchantes bêtes dans les bois. Mais voyez-vous, j'aimais mieux mourir de faim ou être mangée par une bête que de retourner à Vignotte, chez l'homme."

"Elle ne pouvait prononcer ce mot: "l'homme" sans frissonner, et sa physiologie prenait une expression de terreur indicible.

— Quand je ne pus plus marcher, continua-t-elle, je me laissai tomber au pied d'un arbre, dans l'herbe; mes pieds me faisaient bien mal; ils saignaient; j'avais marché sur des épines... Je restai couchée longtemps, pleurant, tremblant à tous les bruits que j'entendais dans le bois. Pourtant je finis par m'endormir. Quand je me réveillai, je vis le soleil au-dessus de ma tête. J'avais bien faim. Mais je restai cachée dans le bois, tant j'avais peur qu'on vint me prendre pour me ramener chez l'homme.

"Tant qu'il fit jour, je n'eus pas trop peur; mais, quand je vis venir la nuit, la frayeur me prit et je me mis à courir sans savoir où j'allais. Je pleurais bien fort, parce que j'avais faim, et je poussais de grands cris de douleur chaque fois qu'une épine me piquait la jambe ou m'entraînait dans le pied.

"Tout à coup, il se fit dans mes oreilles un bruit drôle; c'était comme quand la cloche de Vignotte sonne la messe, et je ne vis plus rien devant moi. Je crois me souvenir que je fis encore quelques pas, puis je sentis que je tombais et je ne me rappelle plus."

"La pauvre petite venait de m'apprendre que, pendant plus de vingt-quatre heures, elle avait été perdue, errante dans les bois.

"Elle me jeta ses bras autour du cou, et, en m'embrassant :

— Oh! ne me laissez pas, me dit-elle, gardez-moi, gardez-moi.

— Je ne suis pas de ce pays, répondis-je, je vais partir tout à l'heure pour aller très loin.

— Emmenez-moi!"

— Je ne demanderais pas mieux, ma chère petite, mais, depuis que vous vous êtes enfuie, on vous cherche certainement et mon devoir est de faire prévenir non pas l'homme qui vous cause une si grande frayeur, mais le maire de Vignotte.

— Non, non, je ne veux pas, l'homme me reprendrait."

"Puis, se dressant brusquement, comme par un ressort :

— Si vous me laissez, s'écria-t-elle éperdue, je retournerai dans le bois et je me ferai manger par les loups!"

Pour **MAUX DE TÊTE**
et autres douleurs



PARADOL
DU DR. CHASE

ASTHME BRONCHITE

POUR SOULAGEMENT CERTAIN ET IMMEDIAT

"MERVEILLEUX POUR LA BRONCHITE" DIT UNE MÈRE

Mme E. E. Hordlett, 286, rue Wilson, Kingston, écrit: "Mes deux fillettes ont terriblement souffert de la bronchite. Avant que j'essaie Buckley's, aucun remède ne les a soulagées. Ce n'est qu'après la première dose de Buckley's qu'elles purent dormir. En moins de 24 heures, les conduits bronchiques étaient libres." 7F

Agit comme l'éclair — UNE SEULE GORGE LE PROUVE

BUCKLEY'S
MIXTURE
REFUSEZ LES SUBSTITUTIONS

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU
Saint-Vincent de Paul (Comté Laval), P.Q.



Coupon d'abonnement LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.



"Elle se suspendit de nouveau à mon cou et me répéta en sanglotant : — Je vous en prie, gardez-moi, gardez-moi ! Je vous aimerai de tout mon cœur !"

"Je vous avoue, monsieur, que j'étais dans un grand embarras.

"Le garçon apporta le bouillon chaud et le poulet.

"— Tiens, petite, dis-je à l'enfant, ceci est pour toi; tu vas prendre d'abord ce bouillon."

"Elle secoua ta tête.

"— Tu ne veux pas ?

"— Je ne veux pas.

"— Est-ce que tu n'as pas faim ?

"— Si, j'ai encore faim.

"— Pourquoi, alors, ne veux-tu pas manger ?

"— J'aime mieux mourir.

"— Allons, allons, sois raisonnable.

"— Promettez-moi de ne pas me laisser, de m'emmener avec vous.

"— Et si je te fais cette promesse ?

"— Je mangerai, je ferai tout ce que vous voudrez."

"J'étais vaincu, monsieur. Et d'ailleurs pouvais-je résister aux prières de cette enfant ? Déjà, je l'aimais et je sentais qu'entre elle et moi, il y avait un lien qui ne pouvait plus être rompu sans violence.

"— Eh ! bien, oui, lui dis-je, je t'emmène, je te garde."

"Ce fut une véritable explosion de joie.

"Quand elle se fut calmée :

"— Maintenant, lui dis-je, tu vas boire ce bouillon, et tu mangeras ensuite cette aile de poulet en buvant un bon verre de vin. Je te l'ai dit, nous allons loin, et il faut que tu prennes des forces pour le voyage."

"Elle me sourit, m'embrassa les mains, et comme elle avait réellement besoin de se restaurer après un si long jeûne, elle mangea avec un superbe appétit.

"Un quart d'heure après nous prenions place dans un wagon de première classe. J'étais venu à Auxonne en troisième classe. Mais maintenant que j'avais des billets de banque dans ma poche et mieux encore, une fille, je ne voyais pas quel luxe je pouvais me refuser.

La nuit, généralement, les voyageurs sont moins nombreux que le jour. Nous étions seuls dans notre compartiment. Cela me faisait plaisir; la petite serait plus à son aise, elle pourrait dormir couchée sur un coussin, et puis nous causerions plus librement, car j'avais encore bon nombre de questions à lui adresser.

Du reste, l'enfant ne se fit nullement prier pour satisfaire ma curiosité. Elle me raconta le mieux qu'elle put ce qu'on lui avait raconté à elle-même.

"Une nuit, un homme inconnu l'avait apportée à Vignotte, chez de pauvres gens, couchée dans un petit berceau, et avait donné une somme d'argent pour qu'on se chargeât de l'élever.

"Elle était née depuis quelques heures seulement, ce qui indiquait bien qu'on avait l'intention de l'abandonner, de la perdre, c'est que sa naissance n'avait pas été déclarée et qu'on ne lui avait donné aucun nom.

"C'est le mari de sa nourrice, — l'homme comme on l'appelait, — un tisserand du nom de Morel qui, le lendemain, suivant les ordres de l'inconnu, l'avait déclarée à la mairie de Vignotte, en lui donnant le nom d'Herminie, née de père et de mère inconnus.

"Un mois après, le curé de Vignotte l'avait baptisée et ses parrain et marraine avaient ajouté le nom de Marie à celui d'Herminie.

"L'homme inconnu n'avait plus reparu dans le pays et jamais on n'avait pu savoir d'où il était venu.

"Autant qu'elle put se souvenir, elle me parla de son enfance. Tant que sa nourrice Antoinette Morel vécut, elle fut heureuse; mais après ce ne fut plus du tout la même chose.

"Je ne vous répéterai pas tout ce qu'elle me dit au sujet des mauvais traitements, des tortures sans cesse renouvelées que le misérable tisserand, ivrogne, brutal et méchant, lui faisait subir.

"Certes, il fallait que cet homme l'eût fait horriblement souffrir et qu'il lui inspirât une grande terreur pour s'être enfuie de chez lui, si jeune, et perdue volontairement dans les bois avec la résolution d'y mourir.

"Elle n'avait à Vignotte qu'une seule affection; c'est le plus jeune fils du tisserand, son frère de lait, plus âgé qu'elle de quelques mois seulement, qui en était l'objet. Elle me parla de son jeune ami Lucien avec des larmes dans les yeux et d'une voix émue. Quand elle avait un chagrin, c'est lui qui la consolait en l'embrassant, lui qui savait sécher ses larmes, lui qui la protégeait, la défendait, lui qui bravement, la couvrant de son corps, recevait à sa place, les coups du tisserand, lui enfin, lui seul qui l'aimait.

"Comme je vous l'ai dit, monsieur, la pauvre petite avait huit ans et n'était jamais allée à l'école.

"Ah ! de toutes les manières le misérable Morel était bien coupable. Loin de donner à cette enfant qui lui avait été confiée les soins qu'il lui devait, il la brutalisait, la privait de nourriture, la laissait presque nue, couverte de haillons malpropres et ne l'envoyait pas à l'école, ce qui est aussi un devoir.

"Il ne pouvait invoquer sa pauvreté; on lui avait donné, assurément, une forte somme pour élever l'enfant, car pendant les huit ans il avait dépensé des sommes relativement considérables à courir les cabarets, à jouer et à s'enivrer.

"Cependant la pauvre mignonne n'était pas absolument ignorante: elle savait compter jusqu'à cent; de mémoire, elle additionnait deux chiffres simples, comme quatre et quatre font huit, six et trois font neuf; elle connaissait toutes les lettres de notre alphabet, épelait assez bien, commençait à lire. Mais elle n'avait pas la moindre notion de l'écriture.

"— Comment as-tu appris ce que tu sais ?" lui demandai-je.

"Plus heureux qu'elle, sous ce rapport, son frère de lait allait à l'école. C'était le petit Lucien qui lui avait donné quelques leçons, dont elle avait su profiter, grâce à son intelligence vraiment remarquable, tout inculte qu'elle était.

"C'est ainsi qu'en maintes circonstances le petit Lucien avait donné à sa sœur de lait des preuves de son affection, de son dévouement. Et je comprends très bien l'amitié de la petite fille pour le petit garçon.

"Nous arrivâmes à Belley à onze heures et demie et nous fûmes bientôt à l'auberge où toute la troupe était descendue.

"Pour des raisons que vous devinez, la petite était, comme en arrivant à Auxonne, enveloppée dans ma couverture de voyage et je la portais dans mes bras.

"Mes camarades des deux sexes, ayant le patron avec eux, entouraient une table couverte de victuailles et de bouteilles de ce bon petit vin blanc des côtes jurassiennes.

"Mon entrée fut saluée par des acclamations.

"Le patron, qui craignait sans doute de ne pas me voir arriver, se dérida tout à coup, et se levant, le verre à la main :

"— Mes amis, dit-il, buvons tous à la santé de Mourillon-Buridan et à son retour parmi nous."

"Je passe le reste sous silence.

"— Mais qu'est-ce qu'il porte donc si précieusement enveloppé ?... dit la jeune première, plongeant son regard dans la couverture. Dieu du ciel ! s'écria-t-elle aussitôt, c'est un enfant !"

"N'ayant aucune raison de cacher la petite, je laissai voir sa figure.

"— Une petite fille, une petite fille ! s'écria-t-on.

"— Bigre ! dit le paillassé, il n'y a que Buridan, — on m'avait surnommé ainsi depuis mes succès dans la "Tour de Nesle", — pour faire de pareils coups. Devenir papa en trois jours, c'est merveilleux ! Plus fort que la fameuse couveuse qui fabrique des poussins autant qu'un évêque en bénirait."

"On se mit à rire aux éclats. La petite, effarouchée, intimidée, comme honteuse, cachait sa tête dans sa poitrine.

"— Voyons, Mourillon, où as-tu pêché cette petite ? me demanda la première de la troupe; est-ce là l'héritage que tu es allé chercher en Franche-Comté ?"

"La femme qui venait de parler se nommait Doley; elle jouait avec moi les premiers rôles, tels que Marguerite de Bourgogne dans "La Tour de Nesle" et nous avions l'un pour l'autre une amitié sincère.

"Il fallait donner une explication; brièvement, je racontai mon aventure et j'eus la satisfaction de voir que, déjà, toute la troupe s'intéressait à ma chère petite.

"— Quel âge a-t-elle ? me demanda le patron.

"— Huit ans.

"— Parfait ! Nous en ferons une petite comédienne. Avant six mois, elle pourra se montrer sur les planches; pour ses débuts, nous monterons la "Prière des naufragés."

"Le maître avait parlé. On battit des mains.

"— Voyons-la, il faut que nous la voyions ! cria-t-on.

"— Non, pas maintenant.

"— Pourquoi ? Elle étouffe dans cette couverture ! Ah ! ça, est-ce qu'elle n'a ni bras ni jambes ?..."

"— Ce soir, à l'heure du dîner, avant la représentation de nuit, je vous la montrerai."

"Vous comprenez, monsieur, j'avais mon amour-propre; je ne voulais pas qu'on vit les horribles guenilles qui habillaient ma fille, ni ses pauvres petites jambes nues dans le piteux état où elles étaient. Je fis un signe à Doley qui me suivit, et nous montâmes dans ma chambre.

"Je mis la petite sur mon lit et la sortis enfin de sa couverture.

Doley laissa échapper un cri de compassion, prit l'enfant dans ses bras et la couvrit de baisers.

"— Ah ! Mourillon, me dit-elle, comme je le comprends, va... Je t'en aurais voulu si tu avais fait voir cette pauvre petite dans l'état où elle est, à tous ces imbéciles !

"— Ce n'est pas tout, ma bonne Doley, je t'ai fait venir parce que j'ai besoin de toi.

"— Voyons, dis.

"— A quelle heure commence-t-on à travailler ?

"— Pas avant deux heures, car il faut bien compter un quart d'heure de parade.

"— En ce cas, nous avons tout le temps qu'il nous faut. Tiens, voilà deux billets de cent francs pour acheter tout ce qui est nécessaire à ma fille; tu vois ce qui lui manque, puisqu'elle n'a rien du tout.

"Ne regarde pas à la dépense, c'est un petit trousseau aussi complet que possible qu'il nous faut.

"Crois-tu que tu trouveras cela ici ?

"— Ne t'inquiète pas, Mourillon.

ce que je ne trouverai pas dans les magasins de la ville, je le ferai moi-même; tu sais si je m'y entends. En attendant, allons au plus pressé.

"Ah ! il faut prendre des mesures, je cours chercher mon mètre dans ma chambre.

"La chambre de Doley était au même étage que la mienne; elle revint au bout de deux minutes.

"Pendant qu'elle prenait les mesures dont elle avait besoin pour faire ses achats, je descendis à la cuisine de l'auberge où je priai qu'on me fit chauffer de l'eau pour un bain d'enfant.

"Faute d'une baignoire, je m'emparai d'une grande bassine en zinc qui me tomba sous la main.

"Je n'avais besoin que de cela; car, en ma qualité de comédien ambulante, j'avais, m'appartenant, peigne, savon, éponge.

"J'abrège, monsieur, ne voulant pas noyer dans trop de détails le récit que vous voulez bien écouter.

"À deux heures, quand je quittai ma fille pour aller jouer mon rôle de Buridan dans la fameuse "Tour de Nesle", elle dormait sur mon lit comme une bienheureuse.

"Elle n'était plus reconnaissable, monsieur, car Doley, après l'avoir bien peignée et lui avoir fait deux belles nattes terminées par des nœuds de ruban bleu clair, l'avait habillée comme une petite princesse.

"Sa robe de mérinos était bleue, serrant bien la taille; jupe plissée tout autour, tombant un peu au-dessous des genoux; festons au col et aux manches; des petites bottines de chevreau emprisonnaient ses pieds mignons; ses bas, attachés sur les genoux, avec des jarrettières roses, étaient bleus comme la robe, mais d'un bleu très clair.

"Doley n'avait pas oublié ni le petit corset, ni le petit pantalon de piqué blanc, ni les cols, ni les manchettes, ni le chapeau de paille de riz orné d'une plume et d'un nœud de ruban, qui était sur la table, qu'on avait essayé et qui allait comme le reste, à ravir.

Inutile de vous dire, monsieur, que, pendant mon absence, j'avais chargé une servante de l'auberge, brave et excellente fille, de veiller sur ma chère petite dormeuse.

"Tenant la promesse que j'avais faite, quand mes camarades les saltimbanques se trouvèrent tous réunis dans la salle de l'auberge, à l'heure du dîner, le patron étant présent, je leur présentai ma fille.

"Ce fut un chœur de cris d'admiration.

"— Charmante, ravissante petite fille", dit le directeur, en l'embrassant.

"Successivement tous les bras la saisirent, et Dieu sait si on lui en donna des baisers.

"A l'envi, chacun répétait :

"— Charmante, ravissante !

"— Les beaux cheveux blonds !

"— Les jolis yeux !

"— Elle est adorable !

"— Le joli petit ange."

"Enfin, ça n'en finissait plus.

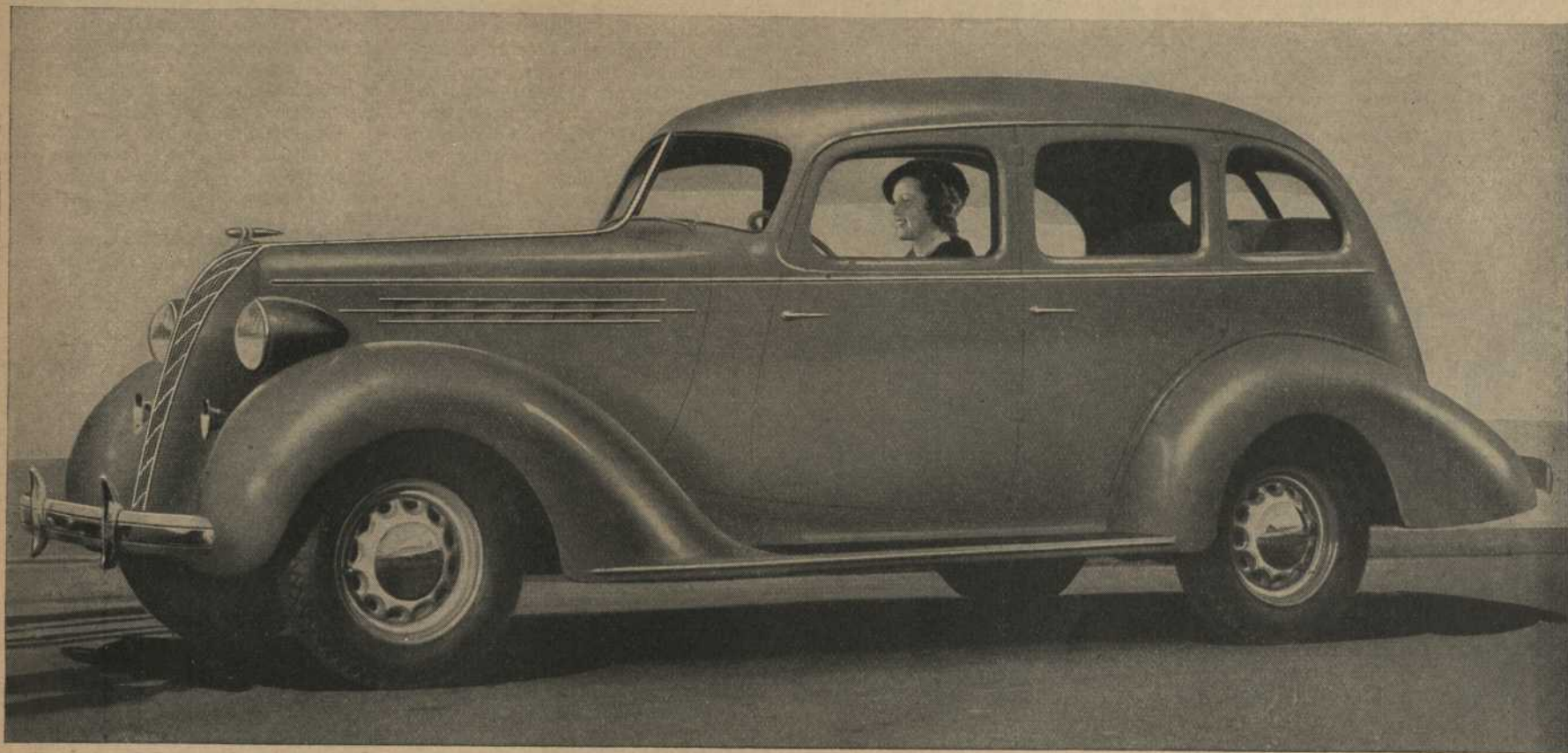
"Le directeur était d'une gaieté folle; la journée avait été bonne. Buridan, malgré le chat qu'il avait dans la gorge, avait eu des éloges magnifiques dans sa lutte avec Marguerite de Bourgogne, et le public, peu difficile, il faut le dire, l'avait applaudi à outrance. Bien sûr, la baraque serait pleine pour la représentation de nuit. Donc recette superbe.

"— Mes petits, dit le patron, commandant le silence, je n'ai pas besoin de vous dire que je suis satisfait, vous voyez ça; à la fin du repas, nous ferons sauter quatre bouillons de champagne.

"— Bravo ! bravo !"

(Lire la suite page 46)

“Je préfère TERRAPLANE parce que j’apprécie avant tout la Sécurité!”



“ Avec ces freins . . . je suis toujours sûr d’arrêter. ”

De Nouveaux Avantages font du TERRAPLANE l’Auto à Bon Marché Le Plus Sûr

DANS LE NOUVEAU TERRAPLANE 1936 vous trouverez les plus importants facteurs de sécurité qui aient jamais été offerts aux automobilistes en une seule année. Il ne s’agit pas uniquement de quelques innovations d’un caractère purement publicitaire. Ces voitures sont construites, *du premier au dernier boulon*, en vue de votre sécurité et de celle de votre famille.

NOUVEAUTÉ ! Contrôle de Sûreté Radical

Le plus important de ces nouveaux perfectionnements est le Contrôle de Sûreté Radial (brevet en instance), un principe nouveau de suspension et de construction de l’essieu d’avant, qui assure le maximum de sécurité dans la conduite, dans la direction et dans le freinage.

En second lieu, les carrosseries d’acier du Terraplane, les premières carrosseries entièrement d’acier faites au Canada, les seules de ce genre dans la catégorie des bas prix, avec un toit d’acier solide

sans soudure, contribuent, avec le premier châssis entièrement protégé, à faire du Terraplane la voiture la plus sûre qui soit aujourd’hui.

NOUVEAUTÉ ! Freins hydrauliques Duo-Automatiques

Ces nouveaux freins hydrauliques Duo-Automatiques (brevet en instance) signifient maximum de sécurité. Ce sont les freins hydrauliques les plus récents et les plus perfectionnés, supplémentés par un deuxième système de freins qui s’appliquent automatiquement dans les cas d’urgence. Donc, freinage doublement sûr.

La Tenue de Route rythmique du Terraplane est elle aussi un nouveau facteur de sécurité, parce que les ressorts, plus longs et plus souples, sont libérés de la torsion causée par le freinage.

NOUVEAUTÉ ! Direction infaillible

La Direction infaillible, un autre perfectionnement de 1936, assure au conducteur la maîtrise absolue de sa voiture et accroît sensiblement l’aisance de la manœuvre.

La performance inégalable du Terraplane, sa souplesse, sa puissance, sa spontanéité sont aussi autant d’éléments de sécurité. Le Terraplane n’est jamais lent à se tirer d’embarras ! La Main Electrique, qui

peut être adaptée à tous les modèles de Terraplane, moyennant un léger supplément, complète la supériorité de cette voiture, en vous permettant de changer les vitesses rapidement et sûrement, d’un geste du doigt, sans que votre main quitte le volant.

La sécurité avant tout

Les constructeurs du Terraplane promettent sans restriction leur appui à toutes les initiatives qui peuvent promouvoir la grande croisade de la sécurité. Au public, ils font ce bref appel : “ Conduisez prudemment et ne confiez votre personne qu’à une voiture que vous savez être sûre, quelle qu’elle soit. Et rappelez-vous que pour conduite en hiver, la voiture la plus sûre est une voiture neuve. ”

HUDSON MOTORS OF CANADA LIMITED

TILBURY  ONTARIO

\$944 ET PLUS

88 ou 100 c. v. . . . 115 pouces d’empattement
Prix de livraison à Montréal

Economisez grâce au nouveau système de finance à 7% de Hudson

TERRAPLANE

Construit par
HUDSON

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES NOMS DES DIX GAGNANTS

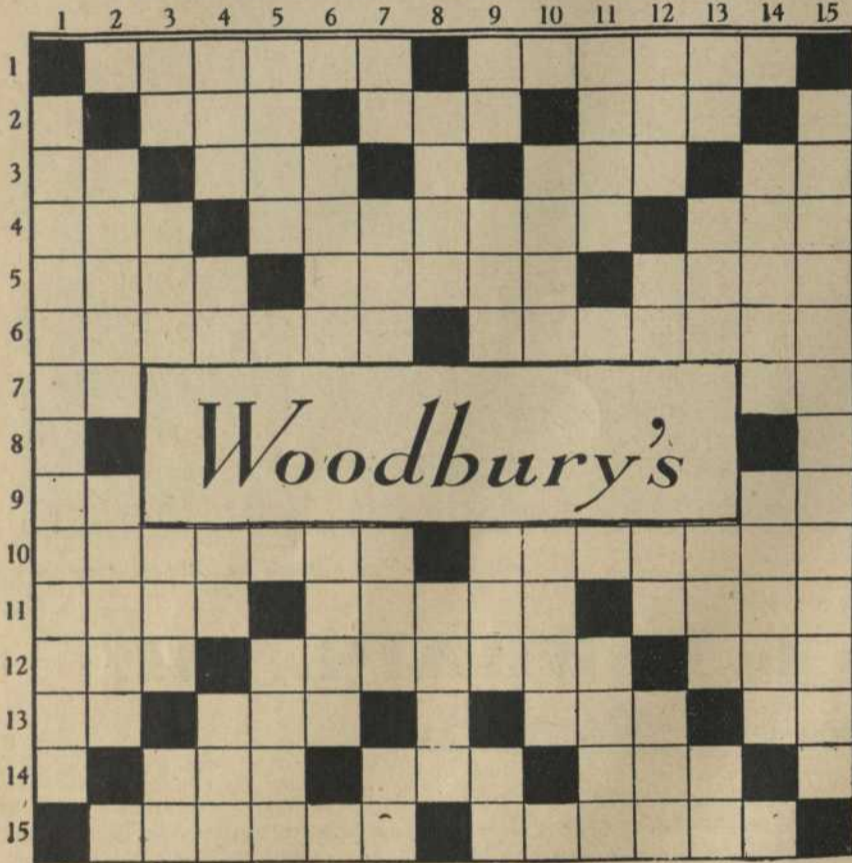
SOLUTION DU PROBLEME No 218

(Problème No 217)

M. Maurice Chamberland, 253, rue St-Valier, Québec, P. Q.; Mme J. C. Gendron, 3757, rue Ste-Catherine Est, Montréal, P. Q.; Mlle Odette Charron, 154, rue St-Charles Est, Longueuil, P. Q.; Mlle Noëlla Maranda, 83, rue St-Agnès, Québec, P. Q.; Mlle Thérèse Marceau, 43, rue Carleton, Cornwall, Ont.; M. Alfred Joly, 1506 rue Leprohon, Côte St-Paul, Montréal, P. Q.; M. Fernand Côté, Matane, P. Q.; M. Antoine Sioui, Ste-Anne-de-Baupré, P. Q.; Mlle Thérèse Lemelin, 18, rue St-Louis, St-Romuald, comté de Lévis, P. Q.; Mlle Marie-Hélène Lévesque, B. P. 500, Port Alfred, P. Q.



LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 219



(Les réponses seront reçues jusqu'au 21 février à midi.)

Nom (M., Mme ou Mlle) _____
 Adresse ou Boîte Postale _____
 Ville ou Village _____ Province _____
 Adressez: LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Partie antérieure de la tête. — Pousière.
- Ennuyé. — Préfixe. — Patriarche hébreu.
- Interj. — Anagramme de cat. — Genre de lilacées. — Chemin de halage.
- Ile de l'Atlantique. — Premiers mots d'un ouvrage. — Durillon.
- Action de suer. — Potage espagnol. — Mot latin signifiant autrefois.
- Acteur et auteur dramatique allemand, né à Hanovre (1759-1814). — Du verbe iriser.
- Partie dure du corps. — Conj.
- Métal jaune. — Art. simple (renv.).
- Du verbe meurtrir. — Antoine, en latin.
- Que nous apportons en naissant. — Ville de Bolivie. — A moitié ivre (renv.).
- Sainte (abr). — Lieu planté d'osiers. — Dieu, en latin.
- Pronom pers. — Unité de mesure. — Temps où les cerfs recherchent l'accouplement. — Term. de verbe.
- Pièce de charpente. — Pareil. — Roue à gorge.
- Jeton de présence. — Grande ignorance.

VERTICALEMENT

- Habile à juger d'après la physionomie.
- Corps organiques. — Qui a des revenus.
- Pron. pers. — Défunt (renv.). — Adj. poss. — Pronom personnel.
- Pillage d'une ville. — Article esp. — Term. de verbe. — Fluide.
- Vin mousseux. — Variétés de frêne.
- Le petit d'un âne. — Fleur.
- Conj. — Une des plus belles tragédies de Corneille. — Colère. — Pron. p.
- Bande de fer. — Sorte de vase.
- Lettre grecque. — Double fait à du linge. — Gros perroquet. — Article.
- Attacher. — Couleur foncée.
- Confond en un. — Rivière de France.
- Revers. — Partie dure du corps. — Préfixe.
- Term. de verbe. — Sert à ouvrir. — Habitation. — Du verbe avoir.
- Le plus long fleuve de France. — Faire son nid.
- Partie de la médecine qui s'occupe des maladies de la peau (plur.).

Le Suprême Amour

(Suite de la page 44)

"S'adressant à moi, le patron continua :

"— Mon brave Buridan, nous trinquerons et boirons le champagne ce soir pour fêter la bienvenue de ta fille parmi nous; car vous entendez, vous autres, cette petite est des nôtres à partir de ce moment, et malheur à celui ou à celle qui ferait tomber une larme de ses yeux. Buridan, ta fille dine avec nous ce soir, c'est moi qui l'invite. Elle aura la place d'honneur à ma droite, ma gauche reste à Doley.

"Je n'étais nullement enchanté de l'honneur fait à ma fille. Pour elle, déjà, je devenais fier et difficile en diable. Mon Dieu oui, je ne trouvais point que la compagnie dont j'étais un des membres fût digne de ma chère mignonne.

"Je savais quels propos ces hommes et ces femmes tenaient à table, et pour rien au monde je n'aurais voulu qu'un gros mot vint blesser l'oreille de l'enfant.

"Un saltimbanque collet monté, c'était drôle!

"Eh! bien, oui, c'était comme cela. En quelques heures, j'étais devenu puritain, pudibond, méticuleux, scrupuleux à l'excès. Je sentais quels sérieux devoirs m'imposaient ma paternité.

"Je me disposais à décliner l'honneur qu'on voulait faire à ma fille, quand Doley, devant ma pensée, s'approcha de moi et me dit:

"— Laisse donc faire le patron et ne crains rien; pas un d'eux ne se permettra de prononcer une parole inconvenante devant la petite. D'ailleurs, je veillerai et je saurai bien leur museler le bec."

"Ceci me rassura et, par mon silence, j'acceptai l'invitation faite à l'enfant.

"On se mit à table.

"Et voyez, monsieur, quel respect imposé à l'enfance même à des êtres grossiers, sans éducation, à des saltimbanques; le repas fut très gai, assaisonné de quelques plaisanteries anodines, mais pas une parole malsonnante ne se fit entendre. La présence de l'enfant défendait toutes les audaces; on aurait eu honte de ne pas se montrer plein de réserve, de ne pas avoir une tenue décente.

"Doley avait une meilleure opinion que moi de nos camarades. Il faut croire que Marguerite avait une plus profonde connaissance des sentiments humains que Buridan.

"La petite n'était pas encore remise complètement de sa grande fatigue, non plus que de son long jeûne; et puis ses pauvres petits pieds endoloris, malgré les pansements que Doley et moi avions faits, la faisaient toujours souffrir beaucoup.

"Cependant, habituée à la peine, dure à tout, et très courageuse, la chère petite ne se plaignait même pas.

"Elle aurait voulu me suivre, "pour voir la comédie", disait-elle. Mais je lui fis comprendre qu'elle avait besoin de repos, qu'il fallait avant tout que ses petits pieds fussent guéris et qu'elle pût marcher et courir sans souffrir.

"Doley et moi, nous la couchâmes dans le petit lit que, sur mon ordre, l'aubergiste avait fait placer dans ma chambre.

"— Je vous ai promis d'être bien sage, me dit-elle avec son doux accent qui m'allait au cœur, je vais dormir."

"Elle nous tendit ses petits bras. Nous l'embrassâmes, Doley et moi; puis l'heure du spectacle étant près

de sonner, nous courûmes revêtir notre costume de comédien.

"Ainsi se passa cette première journée.

"Pendant toute la semaine, je ne permis pas que l'enfant sortît de la maison. Inutile de vous dire que les meilleurs soins lui étaient donnés. Enfin je pus constater avec joie qu'elle avait recouvré toutes ses forces et que ses pieds étaient guéris.

"Cédant alors à son grand désir de voir "la comédie", un soir, je l'emmenai et lui fis donner une place sur la banquette du premier rang, devant la scène.

"Quelle joie, monsieur, et quelle surprise surtout pour cette pauvre petite fille qui n'avait jamais rien vu.

"C'était notre dernière représentation à Belley; nous donnions "Gasparde le pêcheur".

"Quand elle me vit paraître et qu'elle m'eût reconnu, elle se dressa sur la banquette et me tendit les bras; mais, comprenant aussitôt que j'étais là pour le public, elle se rassit et manifesta son plaisir de me voir en battant des mains, ce qui fut comme un signal de chef de claque, car aussitôt la salle croula en applaudissements frénétiques.

"Ce soir-là, je fus superbe pour ma fille, plus encore que pour le public.

"Le comique fit rire la mignonne à se tordre; Doley et moi nous fîmes couler ses larmes.

"Mon spectacle à moi, c'était ma fille; je ne la quittais pas des yeux; je saisissais ses impressions dans son regard et les mouvements de sa physionomie; je devinais ses pensées, je voyais le travail de son esprit.

"Ainsi, cette enfant ignorante, qui ne savait pas lire, dont l'intelligence était absolument inculte, qui ne vivait encore que par le cœur, cette enfant comprenait, s'intéressait au drame, en suivait attentivement et avec anxiété l'action et les péripéties.

"Je venais de faire une heureuse découverte, ce que j'avais pu remarquer déjà m'était confirmé: Hermine était douée d'une intelligence extraordinaire.

"Et j'étais tout fier en pensant à ce que j'allais pouvoir obtenir de ma fille par la culture de son esprit.

"Je pouvais la mettre dans un pensionnat; je lui en fis la proposition, ajoutant qu'elle serait avec des petites filles de son âge, qui seraient ses amies; qu'on aurait bien soin d'elle, qu'on l'aimerait, et que, aussi souvent que je le pourrais, j'irais la voir.

"— Non, me répondit-elle en secouant la tête, je ne veux pas vous quitter; vous êtes mon papa, je veux rester toujours avec vous."

"Eh! bien, je fus ravi de cette réponse; car je sentais moi-même combien il m'eût été pénible de me séparer de ma chère petite.

"Je pris donc la résolution de me charger de son éducation et d'être son instituteur. C'étaient de nouveaux et grands devoirs que je m'imposais; mais je ne sentais pas que je pusse être au-dessous de ma tâche.

"De Belley nous nous rendîmes à Lyon; c'est dans cette ville que j'achetai les premiers livres qui m'étaient nécessaires et que je commençai à donner mes leçons.

"L'attention, la docilité de l'élève, son vif désir de contenter le professeur, firent qu'au lieu d'être pénible, ma tâche devint douce et agréable à remplir. D'ailleurs, nous étions encouragés l'un et l'autre par les résultats obtenus.

"Elle avait une assiduité remarquable et elle travaillait avec plaisir et de tout cœur. Il est vrai que, de mon côté, je m'ingéniais à lui rendre l'étude aussi peu aride que possible.

"Bien que j'eusse beaucoup compté sur son intelligence, elle fit de teils progrès et si rapides que j'en fus émerveillé. Cela tenait du prodige.

"En moins de trois mois, elle apprit à lire couramment et à écrire très lisiblement.

"Nous menions de front l'étude de l'arithmétique, de l'histoire, de la géographie, de la grammaire et l'application de ses règles.

"Au bout de six mois, elle savait convenablement déjà l'histoire de France, la géographie de l'Europe, les règles de trois, le système métrique, les fractions; elle conjugait sans faute les verbes les plus irréguliers, faisait des analyses grammaticales, et rarement je comptais plus de huit ou dix fautes dans une longue dictée de quatre pages.

"Voyant son grand amour pour l'étude, son ardent désir de s'instruire, de savoir beaucoup, et surtout l'étonnante facilité avec laquelle elle apprenait, j'augmentai peu à peu et successivement la dose du travail. Je lui donnai en même temps des leçons d'allemand et d'italien. Plus tard, jugeant qu'elle connaissait suffisamment ces deux langues, je lui fis apprendre l'anglais.

— Comment, s'écria le comte de Soleure, Mionne sait trois langues étrangères?

Mourillon sourit :

— Comme moi, monsieur, répondit-il, c'est-à-dire comme j'ai pu les lui apprendre. Je n'ai pas l'audace de dire que je connais dans toute leur pureté les langues étrangères que j'ai apprises; je les baragouine, voilà tout, en les émaillant, certainement, d'une infinité de barbarismes; or, je n'ai pas pu apprendre à Mionne ce que je ne savais point. Cependant, aujourd'hui, elle connaît assez bien ces langues pour entendre ce qu'on lui dit et les parle assez convenablement pour se faire comprendre.

— Mes compliments sincères, mon cher Mourillon.

— J'avais une excellente terre à cultiver, monsieur, répondit le bonhomme; j'essais été coupable de la laisser inculte; ce fut un devoir et en même temps un plaisir pour moi de l'ensemencer avec tout le bon grain que j'avais dans mon grenier.

"Instruire Mionne, lui apprendre tout ce que je savais, mais cela devint une passion! Et comme j'étais fier!... Ma fille, monsieur, était mon orgueil! Elle a aussi appris l'espagnol, presque seule, quand elle connut l'italien; c'était facile, en raison de la grande analogie qui existe entre ces deux langues.

— En vérité, mon cher Mourillon, Mlle Mionne est une merveille!

— Je ne vais pas jusque-là, monsieur; mais, bien certainement, Mionne n'est pas une jeune fille ordinaire.

— Excusez-moi de vous avoir interrompu, mon cher Mourillon, et veuillez continuer votre attachant récit.

— Je me complais et m'attarde dans des détails qui doivent vous paraître longs.

— Mais non, mais non.

— Que voulez-vous! fit le bonhomme avec un doux sourire, on a ses défauts, ses faiblesses; quand je parle de ma fille, je trouve que je n'en dis jamais assez. Je continue, monsieur.

"Je dois vous dire que, sur les sept mille francs de mon héritage, j'en avais placé six. Les autres mille francs devaient être employés pour la petite au fur et à mesure des besoins.

"L'emprunt des cinq milliards, — la rançon de notre chère France, — avait eu lieu; j'avais acheté du cinq pour cent à peu près au prix de l'émission, ce qui me faisait un joli revenu de plus de cinq pour cent.

"Cela, me disais-je, avec ce que je pourrai économiser, — car j'étais devenu tout à coup très économe — sera un jour la dot de ma fille.

"Or, un soir, après le petit souper qui suit presque toujours la représentation, quand on n'a pas la bourse vide, le directeur me prit à part et me dit :

— Mon cher Mourillon, j'ai pris définitivement la résolution de me retirer des affaires.

— Bah! Ainsi votre fortune est faite?

— Heu, heu, maigre fortune: nous avons passé par de bien mauvais jours... Mais je ne suis plus jeune, la vigueur me manque, et puis voilà, j'ai assez du métier.

— Dame, je comprends cela, si vous avez des rentes pour nous souhaiter le bonjour et bon voyage.

(A suivre dans le prochain numéro)

Anthropophages

(Suite de la page 5)

Le pauvre *Mangeur d'hommes* eut une fin tragique et misérable :

Bientôt la famine sévit de nouveau et sévèrement dans les immenses steppes de lichen qui entourent, sur trois côtés, le grand lac des Ours. Le renne qui, d'ordinaire, s'y montre en aussi grand nombre que les étoiles dans le firmament, le renne y manqua complètement. Il demeura dans les forêts malingres qui s'étendent au Nord et à l'Est du fort Bonne-Espérance. Le poisson restait aux Indiens comme seule ressource; mais la glace est si épaisse durant l'hiver, que ceux-ci ne purent faire la pêche. D'ailleurs, ils n'avaient pas de filets à harengs. Ils préférèrent se transporter en hâte dans les parages de Bonne-Espérance pour vivre dans les Montagnes Rouges. Ces Indiens avaient alors deux impotents parmi eux, qui devaient nécessairement nuire à leur fuite précipitée, en entravant leur marche. L'un était le vieillard *Kra-nda*, devenu trop infirme pour chasser et voyager,

et l'autre un jeune homme de vingt-cinq ans, nommé *Kfwitewé* ou *Grosse-Tête*, que les fatigues de son dernier voyage d'été, au service de la compagnie d'Hudson, avaient fait tomber en consommation.

Ils furent abandonnés sans pitié. On sacrifia ces deux hommes pour le salut de la peuplade entière.

Le vieil anthropophage se soumit avec résignation à l'horrible sort qu'on lui destinait, mais *Grosse-Tête* ne put supporter ce cruel destin avec la même indifférence. Il manifesta des terreurs et un désespoir qui auraient dû toucher ces cœurs de glace. Il pria, supplia, il pleura. On fut sourd. On leur alluma à tous deux un feu de sapin, par un dernier mouvement de commisération, et ils furent abandonnés comme des cadavres à l'âpre morsure d'un froid de plus de 40 degrés centigrades et à la dent des loups.

Ainsi périt *Kra-nda*, le mangeur d'hommes.

ANNONCE IMPORTANTE d'Old Dutch

Accumulez un service complet d'Argenterie Wm. A. Rogers A1 Plus

FAITE PAR ONEIDA, LTD.

Ce splendide dessin "Croydon" a été spécialement choisi pour le style et l'élégance par Katherine Caldwell, économiste ménagère de renommée nationale. Envoyez-nous simplement les panneaux du moulin à vent de 3 étiquettes Old Dutch et 50c pour chacune des offres ci-contre. Commandez-en une ou plusieurs à votre gré. Cette offre n'est valable qu'au Canada et prend fin le 31 juillet 1936.

GARANTIE DE QUALITÉ A1 PLUS



1 Six Cuillers à Thé—valeur de \$3.50 la douzaine—pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch et 50c



2 Un Couteau (Lame en acier intachable) et Fourchette—valeur de \$16.80 la douzaine—pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch et . . . 50c

3 Trois Cuillers à Soupe Ovale—valeur de \$6.00 la douzaine—pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch et 50c

4 Trois Fourchettes à Salade—valeur de \$6.50 la douzaine—pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch et 50c

Old Dutch protège la surface parce qu'il est fait de SEISMOTITE

ENR. AU CANADA

Old Dutch est tout à fait différent dans son action détergente parce qu'il est d'une composition différente. C'est le seul nettoyeur fait de Seismotite—un agent nettoyeur et polisseur n'égratignant pas, scientifiquement traité et combiné avec d'autres ingrédients de qualité. L'économie et la sûreté font d'Old Dutch la plus grande valeur que vous puissiez vous procurer pour le nettoyage, parce qu'il prolonge indéfiniment la surface, et qu'il épargne du temps et de l'argent. Old Dutch nettoie plus vite et polit tout en nettoyant. Employez-le pour tout votre nettoyage.

FABRICATION CANADIENNE



Old Dutch Cleanser Dept. 38A, 64 Macaulay Ave., Toronto, Can.

Ci-inclus _____ panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch et _____ c pour lesquels veuillez m'envoyer

6 Cuillers à Thé 1 Couteau de Table et Fourchette
 3 Cuillers à Soupe Ovale 3 Fourchettes à Salade
(Notez que l'on exige 50c et 3 panneaux du moulin à vent pour chaque offre)

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

Lisez le roman de la

REVUE POPULAIRE



EN FÉVRIER :

L'Étoile de Grenade

Par DYVONNE

Coupon d'abonnement

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (États-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____
POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

— Madame... Mademoiselle...
Et il baisa la main de madame Durand avec toute la grâce d'un gentilhomme du siècle de Louis XIV.

— Si mademoiselle votre fille fait de la peinture, je serai charmé de me mettre à sa disposition afin de chercher dans le pays quelques beaux sites à coucher sur ses toiles...

Et ainsi la conversation s'engagea. Deux heures plus tard, Léon était encore assis avec ces dames sur le petit banc rustique devant leur demeure. Il avait gagné la partie...

Puis ils se quittèrent : ces dames, ravies de l'amabilité de leur voisin, et Léon, lui, impressionné par la sévère beauté, le sérieux, la douceur et l'intelligence d'Antoinette et la bonté de sa mère.

Et depuis lors, chaque jour, ils se rencontrent. Léon et Antoinette, toujours accompagnés de la mère, vont dans la campagne et choisissent de superbes sites à croquer ; parfois, lorsque le temps est bien calme, ils font ensemble une partie de canotage ou étudient un livre.

Or, un jour, Léon arriva portant son dernier livre, celui qui lui avait valu un si formidable succès : *Cœur fermé*.

— Connaissez-vous ce livre, mademoiselle Antoinette ?

— Comment ! si je le connais ?... je l'ai relu par deux fois. Ce Paul Dutoit connaît à fond l'humanité ; il vous dissèque un cœur comme le plus habile chirurgien... Mais il me semble que cet auteur a un fond de tristesse, de mélancolie, qu'il souffre et est désillusionné de la vie... C'est du moins l'impression que j'ai ressentie en le lisant...

— Vous avez raison, mademoiselle, je connais personnellement l'auteur, il souffre... il souffre de ses succès ; il souffre parce qu'il est seul et qu'il voudrait faire partager ses succès à une compagne aimée...

— Mais pourquoi donc ne se marie-t-il pas en ce cas ?

— Ah ! voilà, il a tant et tant étudié le cœur humain qu'il a peur de faire un choix parmi toutes les jeunes filles qu'il connaît et qui seraient heureuses de s'unir à lui ; il craint de ne pas être aimé pour lui-même, mais uniquement pour sa célébrité... et voilà pourquoi il a peur de se marier.

— Ah ! je comprends comme il doit souffrir s'il a un cœur aimant ! Mais enfin, il existe bien de par le monde une jeune fille qui l'aimerait pour lui, même pauvre et inconnu...

— Certainement, mademoiselle... mais il faudrait pour cela qu'il pût trouver, et ce n'est guère facile de nos jours...

Et sur ces paroles, Léon prit congé d'Antoinette, prétextant un important travail à achever...

— Madame Durand, voici trois mois que nous nous connaissons ; trois mois durant lesquels j'ai pu apprécier les qualités de Mademoiselle Antoinette, et vous n'êtes pas sans avoir deviné mes sentiments à son égard ni les siens vis-à-vis de moi... Jusqu'ici, je n'ai divulgué à personne mon nom véritable : je suis Paul Dutoit, l'écrivain parisien, et comme tel, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille...

A ces paroles, Madame Durand pâlit... elle doit s'asseoir, car elle sent ses jambes se dérober sous elle, et c'est à peine si elle peut articuler ces quelques mots :

— La main de ma fille !...

— Mais certainement, madame... Maintenant que vous savez qui je suis, c'est moi qui serai grandement honoré d'avoir pour épouse une fem-

Aime pour Lui-Même

(Suite de la page 7)

me aussi accomplie que votre fille Antoinette.

— Mais... ma fille... vous aimez-elle ?

— Je crois pouvoir vous répondre affirmativement, madame. Sans cette certitude, d'ailleurs, je ne me serais pas permis la démarche de ce jour.

— Quel malheur !... quel malheur !...

— Quel malheur, madame, et pourquoi, je vous prie ?

— Jamais ma fille ne pourra être votre femme... Jamais !...

— Cela, madame, demande une explication. Auriez-vous quelque grief contre moi ou contre ma profession d'écrivain ?...

— Aucun, monsieur, et croyez bien que j'eusse moi-même été fière de pouvoir vous donner le nom de fils, mais je ne puis vous laisser nul espoir. Croyez-moi, partez... Repartez vite dans votre beau Paris... et oubliez-nous !... Abrégez, je vous en supplie, cet entretien qui me torture. Oh ! partez ! partez !

— Non, madame, nous sommes allés trop loin pour nous arrêter... J'aime Antoinette de toute les forces de mon âme, car j'ai trouvé en elle la femme rêvée depuis si longtemps, et j'ai le droit de connaître les motifs de ce refus si catégorique de votre part.

— Vous le voulez absolument ?... Je vous dirai donc la vérité entière. Ma fille ignore et ignorera toujours le secret que je vais vous confier. Le nom de Durand que je porte depuis vingt ans n'est pas le mien ; je suis la veuve de l'assassin Dériel, dont vous n'êtes pas sans avoir connu la sinistre histoire. Il me restait assez de fortune personnelle pour me permettre de m'éloigner et de vivre oubliée avec ma fille. Le nom maudit que je porte est oublié depuis longtemps...

Vous comprenez donc, mon pauvre enfant, que je ne puis vous donner ma fille... Qui donc voudrait épouser la fille d'un assassin ?... Tôt ou tard la vérité serait connue, et vous voyez d'ici le déshonneur qui rejaillirait sur vous, sur vous qui êtes universellement connu... Vous, l'écrivain si délicat et tant aimé du public... Voilà pourquoi maintenant je déplore mon imprévoyance du premier jour de votre arrivée, lorsque j'eus dû vous recevoir d'une manière telle que vous ne fussiez jamais plus revenu. Croyez-moi, partez, partez au plus tôt, quittez ce pays et oubliez...

Paul Dutoit ne répond rien... Il baisse la tête et laisse libre cours à ses larmes ; puis, se levant, il quitte la maison sans dire un mot et court chez lui se jeter en sanglotant sur son lit.

— Maman... j'ai tout entendu... J'étais auprès de la fenêtre quand vous avez révélé à Paul le terrible secret... Je suis une fille d'assassin ! Je ne puis épouser un honnête homme tel que lui... Partons... partons... pas demain, mais de suite. Je ne puis plus le revoir, j'aurais trop honte ! Ah ! maman, pourquoi ne pas m'avoir dit ! Vous m'auriez évité d'avoir le cœur brisé !... Je vous en supplie, partons ce jour même...

— Allons, ma pauvre fille, du courage !

— Quoi !... vous me parlez de courage, alors que vous-même n'avez pas eu celui de m'ouvrir les yeux avant que mon cœur ne fût donné !... Ah ! je vous en supplie, partons, partons !

Et à bout de forces devant ce coup terrible, la pauvre Antoinette se sauva dans sa chambre afin d'y pouvoir pleurer toute seule sur l'écroulement de ses rêves de bonheur...

Le Mardi Gras de Trott

(Suite de la page 9)

Mais le fauteuil où tout à l'heure Trott était niché est vide.

Le soleil s'est caché. La nuit commence à descendre. Une petite pluie froide, vilaine, pénétrante, s'est mise à tomber. De temps en temps les rafales d'un vent sinistre la lancent lamentablement aux vitres des maisons et aux visages des rares passants qui se retournent stupéfaits pour suivre des yeux quelque chose de rouge et jaune qui trotte dans la boue, clopin-clopant. C'est un pauvre petit polichinelle bien bouleversé, bien malheureux. Il est tout crotté, tout transi ; il a perdu un de ses sabots ; un coup de vent lui a pris son chapeau ; il est tombé dans une flaque d'eau, et s'est relevé trempé et tout sali. Les cailloux font mal à ses pieds déchaussés, et le chemin est bien long. Mais Trott court toujours.

Voici la grille de l'entrée. Il la traverse très vite pour que le gardien ne l'arrête pas au passage. Il faut prendre le sentier à droite. Pourvu qu'elle soit encore là ! Le petit polichinelle court à travers les tombes dont les grandes croix le regardent étonnées. Brusquement il s'arrête. A quelques pas, devant la croix que Jane lui a montrée, est agenouillée la dame en noir qui, ce matin, a déjeuné chez ma-

man. Elle est là malgré le vent, la pluie, et la nuit qui s'étend. Comment l'aborder ? Trott n'a pas pensé à cela. Il reste immobile, puis fait deux pas. Une ronce lui déchire le pied. Il pousse un petit cri. La dame se retourne et le regarde avec stupeur.

— Mon petit Trott, que faites-vous là ?...

Trott claque des dents de froid, d'émotion, de frayeur, de remords... Oh ! il ne peut pas lui expliquer.

— Madame, je voulais, je voulais...

Il ne sait pas finir la phrase, mais il tend les bras et la regarde. Est-ce qu'elle ne comprendra pas ?

Oh ! la dame comprend ! Elle est une maman, une maman qui a perdu son enfant. Elle saisit dans ses bras le pauvre Trott et le presse désespérément contre son cœur, comme si quelque chose de la petite morte venait de ressusciter pour elle...

Et si quelqu'un avait passé à ce moment sur la route des falaises, il aurait vu un bien singulier spectacle : une dame en grand deuil et un petit polichinelle crotté se tenant embrassés et sanglotant devant la tombe de la petite Suzanne.

ANDRÉ LICHTENBERGER

Il est trois heures de l'après-midi du lendemain de ces tristes événements... Depuis le matin, déjà, la nature s'est réveillée dans toute sa splendeur, et le soleil recouvre d'une gaze d'or et d'argent les flots du majestueux fleuve que sillonnent les grands navires... Les oiseaux eux-mêmes semblent s'être donné rendez-vous dans les bosquets entourant les deux maisonnettes sœurs. Tout est à la joie, au bonheur de vivre, tandis que dans leur triste demeure deux femmes travaillent fébrilement à entasser en des malles leur modeste lingerie et les quelques bibelots, souvenirs de temps passés. Tout se fait dans le plus grand silence, et les larmes ne cessent de laisser une empreinte humide sur chaque objet qui trouve place dans les malles et valises...

Le dernier colis va être terminé. quand la porte s'ouvre et Paul Dutoit entre sans même en demander la permission... Il s'incline devant la mère et la fille qui, pour être plus fortes, se sont enlacées...

— Madame, je reviens de Montréal où j'ai eu un long entretien avec mon consul et les autorités de la Métropole... J'aime assez Antoinette pour ne tenir aucun cas d'un triste passé dont, ni vous ni elle, n'êtes en aucune façon responsables et vous n'avez été que les innocentes victimes. Voici, Madame, des papiers que vous aurez l'obligeance de signer, et qui font de vous officiellement Madame veuve Durand, de Montréal. J'ai donc à nouveau l'honneur, Madame veuve Durand, de vous demander la main de mademoiselle Antoinette Durand, votre fille. Ne croyez pas, madame, que je fasse un sacrifice... Oh ! non, je serai fier de l'avoir pour épouse, car les trois mois que j'ai passés auprès d'elle m'ont permis de juger de toutes ses éminentes qualités. Quant à vous, madame, il est bien entendu que vous ne nous quitterez jamais, car en vous aussi, j'ai pu apprécier les immenses trésors de bonté dont votre cœur débordait... Madame, j'attends votre réponse...

Un long silence suit... puis, Paul s'approchant d'Antoinette, la sépare doucement de sa mère :

— Antoinette, puisque votre mère ne me répond pas, dites, vous, m'aimez-vous et acceptez-vous de devenir mon épouse, ma compagne pour toujours devant Dieu et devant la société ?...

Antoinette ne peut répondre, mais appuyant sa tête sur l'épaule de Paul, celui-ci peut lire dans la profondeur de deux grands yeux bruns baignés de larmes, qu'il a enfin trouvé la femme qui l'aimait pour lui-même, la femme qu'il avait tant cherchée et qu'il trouvait sur la terre bénie du Canada français...

Un mois plus tard, tous les grands quotidiens de Paris publiaient la nouvelle suivante : " Nous apprenons de source autorisée que notre célèbre Paul Dutoit, dont la disparition subite avait intrigué tout Paris, est enfin retrouvé. Il était parti, sous l'inspiration, dit-on, de Cupidon, pour la grande métropole canadienne, Montréal, où il a épousé une délicieuse petite Canadienne, Mademoiselle Antoinette Durand, fille de Madame veuve Durand, de vieille souche canadienne-française. Tout Paris se prépare à recevoir le jeune couple à son arrivée dans trois mois et à lui faire fête... Avec lui on nous annonce l'arrivée d'un nouveau livre : *Cœur ouvert*.

* A. C. DE LA LANDE



La Bonne Cuisine

par Mlle HELENE CHAGNON

Directrice de l'Ecole Moderne des Sciences Domestiques
Chroniqueuse culinaire du "Samedi" et de la "Revue Populaire"

(Les recettes que présente Mlle Chagnon ont été expérimentées dans ses propres cuisines)

POTAGE BONNE FEMME

- | | |
|-------------------|-----------------------|
| 1 pot de consommé | Assaisonnement |
| 5 ou 6 carottes | ¼ de navet |
| 4 tasses d'eau | 1 oignon ou 1 poireau |
- Croûtons

Ratissez les carottes, pelez le navet et faites cuire dans de l'eau bouillante environ 10 minutes. Jetez l'eau, faites cuire de nouveau dans le bouillon chaud, ajoutez le poireau ou l'oignon haché. Lorsque les légumes sont cuits, passez-les en purée dans le bouillon. Laissez mijoter 15 minutes et servez avec croûtons passés au beurre.

SOUFFLES AUX NAVETS

- | | |
|------------------------------------|-------------------------------------|
| 2½ tasses de navets pilés | 2 œufs |
| 2 cuillerées à table de beurre | 1 cuillerée à table de sel |
| 1 cuillerée à table de sucre | ¼ cuillerée à thé de poivre |
| 1 cuillerée à table d'oignon haché | 1 cuillerée à table de persil haché |

Faites blondir l'oignon dans le beurre. Ajoutez ensuite les navets pilés, le persil, le sucre, sel et poivre. Battez parfaitement les jaunes d'œufs et ajoutez au premier mélange. Fouettez les blancs en neige ferme et incorporez-les à la préparation. Faites cuire dans un plat bien graissé environ 20 minutes dans un four chaud de 400° F. Servez immédiatement.



Une autre forme d'utilisation de la "Cellophane". Ce sont des sacs transparents et à l'épreuve de l'humidité, appelés "Frigipaks", fabriqués dans toutes les grandeurs et qui servent à conserver fraîches, dans le réfrigérateur, toutes les denrées périssables, tous les restes, quels qu'ils soient.

OMELETTE MOUSSELINE

- | | |
|---------------------------------------|---------------|
| 6 œufs | Sel et poivre |
| 5 cuillerées à table de crème épaisse | Beurre |

Battez les jaunes d'œufs, ajoutez sel et poivre ainsi que 5 cuillerées à table de crème épaisse. Ajoutez ensuite les blancs battus en neige et faites cuire l'omelette comme d'habitude, dans une poêle avec plus de beurre que pour les autres. Ce genre d'omelette peut se garnir de tomates, jambon, champignons, etc.

CREME ESPAGNOLE

- | | |
|------------------------|----------------------------------|
| 2 tasses de lait chaud | 2 cuillerées à table de gélatine |
| 3 ou 4 œufs | 1 cuillerée à thé de vanille |
| ¼ tasse sucre | Zeste d'orange |

Faites tremper la gélatine dans ¼ tasse d'eau froide. Versez le lait chaud dans un bain-marie, ajoutez le sucre et le zeste d'orange, puis les jaunes d'œufs battus. Brassez constamment sans laisser bouillir. La crème est prise lorsqu'elle s'attache à la cuiller de bois. Retirez du feu, ajoutez la gélatine dissoute au-dessus d'un récipient d'eau bouillante. Versez dans les blancs d'œufs battus en neige, ajoutez l'essence et placez dans un moule rincé à l'eau froide. Laissez prendre au froid.

CERVELLES EN MAYONNAISE

Nettoyez des cervelles de veau ou de mouton en les débarrassant des nerfs, de la peau et des caillots de sang qui s'y trouvent. Mettez dégorger une heure dans de l'eau froide plusieurs fois renouvelée. Placez dans une casserole avec sel, poivre, un brin de thym et persil en bouquet. L'eau couvrant les cervelles à l'ébullition, retirez vingt minutes près du feu. Egouttez, laissez refroidir, coupez en morceaux que vous passez dans une mayonnaise. Dressez chaque morceau sur un plat en alternant avec des quartiers d'œufs durs coupés en quatre, décorez de rondelles de cornichons, radis roses et feuilles de persil, entourez d'une couronne de gelée hachée et d'un ruban de sauce mayonnaise verdie par des fines herbes.



"Je répare les machines à coudre de trois fabriques de Trenton. Je me servais autrefois d'une huile qui gommait et resserrait tellement ces machines que leur vitesse s'en trouvait réduite de moitié. J'essayai ensuite l'huile 3-en-une. Quelle différence! Avec 3-en-une, les machines sont huilées à merveille et fonctionnent comme un charme."
WILLIAM T. YEAGER, New Jersey

L'HUILE 3-en-UNE réunit les qualités de trois huiles supérieures. Nettoie, lubrifie, prévient la rouille. Servez-vous-en souvent — et remettez ainsi à neuf votre machine à coudre!



UN PRODUIT CANADIEN

Rapide! Facile! Superbe!



MACARONS AU COCO ET AU LAIT EAGLE

- ½ tasse Lait Eagle Condensé Sucré
- 2 tasses coco filanté

Mêlez le Lait Eagle Condensé Sucré et le coco filanté. Jetez par cuillerées sur une tôle beurrée; espacez d'un pouce. Faites cuire au brun doré, à four modéré (350°F.). Enlevez vivement de la tôle. Recette pour deux douzaines.

● Seulement 2 ingrédients! Un enfant pourrait les mêler! Cependant ces petits fours sont croquants, croustillants et ont un merveilleux goût de coco. Les hommes s'en régaler! Mais rappelez-vous que le Lait Evaporé ne réussit pas cette recette. Vous devez employer du Lait Condensé-Sucré. Il suffit de vous souvenir du nom: Eagle.



GRATIS! Merveilleux et nouveau Livre de Recettes!

Nouveau! Nouveau! Nouveau! Sort des presses! Les "Recettes Magiques" succèdent triomphalement aux "Plus Étonnantes Raccourcis". Il contient des recettes inédites, d'une rapidité et d'une facilité incroyables, de tartes, petits fours, bonbons, glaces! Cossetardes toujours réussies! Gâteaux réfrigérés, peu compliqués! Méthodes plus promptes pour faire mayonnaises, sauces, breuvages, crèmes glacées (dans la sorbetière ou le réfrigérateur automatique). Tous ces mets d'une saveur exquise. Ecrivez à The Borden Company, Limited, Yardley House, Toronto 2, Ontario.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____
8-26 (Veuillez écrire en lettres moulées).
Vous pouvez coller ce coupon sur une carte postale. 127F

La Chronique de la Police et des Pompiers

— IMPORTANT —

M. l'abbé Valiquette, aumônier des services de la Police et des Pompiers de Montréal, reprendra, la semaine prochaine, dans LE SAMEDI, sa chronique habituelle. Ses activités s'étendront à l'avenir à tous les services de Police et de Pompiers de la province de Québec. Surveillez donc LE SAMEDI de la semaine prochaine.



Un mariage qui eut lieu récemment en Allemagne peut certainement passer parmi les peu ordinaires comme cérémonie; la fiancée demeurait à Dresde et le futur mari à Berlin; ce fut le téléphone qui servit d'intermédiaire entre eux et l'officiant.

Dans une vitrine de Berlin on peut voir un service à thé complet et fort bien travaillé, qui peut tenir dans une petite boîte d'allumettes; ce service est une copie exacte de celui qui fut donné autrefois par le Kaiser au roi d'Italie.

Certains oiseaux de proie tels que les aigles ou les buses dévorent souvent leurs propres compagnons de nid. Un jeune busard peut ainsi dévorer son "frère-oiseau" moins robuste sans aucun scrupule, mais nous aurions peut-être tort de le traiter trop vite de barbare; les peuples soi-disant civilisés agissent-ils d'une autre manière entre eux?

Une église vraiment moderne est celle du révérend Cecil Clark, de Cranford, Angleterre; c'est une construction de béton et d'acier splendidement aménagée avec des sièges fauteuils, des lumières à source dissimulée et tout le confort imaginable. Le révérend qui admet que les fidèles de son église ont également droit à des amusements, a fait construire à proximité, à leur service, une piscine, une salle de danse, un café, un cinéma et un garage gratuit pour autos. Les sermons qu'il fait sont, paraît-il, empreints de la même teinte de modernisme.

Les instruments de précision des laboratoires modernes permettent des mesurages qui étonnent l'imagination. On a pu mesurer ainsi le microbe de la tuberculose qui n'a qu'un huit millième de pouce. Un autre instrument biologique permet de séparer en deux un globule du sang qui n'a qu'un vingt-cinq millième de pouce d'épaisseur, et l'on est arrivé à mieux encore dans la fabrication des spectroscopes. Sur un ruban de verre si peu large qu'il serait caché par l'épaisseur du papier le plus mince que l'on peut fabriquer, une machine peut tracer quatorze lignes parallèles dont la disposition sert à décomposer la lumière pour l'analyser.

Il y a des villes dont l'existence a été de courte durée sans que rien cependant n'ait pu le faire prévoir. C'est ainsi qu'on a retrouvé les vestiges d'une ville égyptienne construite quatorze cents ans avant l'ère chrétienne par le grand pharaon Akhenaten et qui n'a été habitée que dix ans, ainsi que le prouvent des documents irréfutables. Aux Indes il existe également une ville qui ne fut habitée que peu de temps, quatorze ans seulement, et fut désertée sans cause apparente. Cette ville a sept milles de circonférence et contient de merveilleux palais qui sont encore en parfaite condition bien que datant de quatre siècles déjà. Cette ville est désignée sous le nom de Fathepur Sikri, elle est à vingt-trois milles d'Agra et a été construite par Akhbar le Grand.

Notes Encyclopédiques

LA LEGENDE DE L'ŒUF DE CHRISTOPHE COLOMB

Beaucoup de gens parlent de l'œuf de Christophe Colomb sans connaître l'origine de cette légende. La voici d'après un document de l'époque.

C'était à Barcelone. Christophe Colomb soupaît un jour avec des Espagnols. Ceux-ci, qui enviaient sa gloire, voulaient lui prouver que rien n'avait été plus facile que la découverte du Nouveau Monde.

Colomb ne répondit rien. Il laissa languir la conversation et demanda en souriant si quelqu'un savait le moyen de faire tenir un œuf debout sur la table.

A ces mots, on jeta de côté les assiettes et la nappe et deux personnes de la compagnie ayant placé les œufs de la manière indiquée les retinrent avec leurs doigts. Un troisième protesta qu'il n'y avait pas d'autre moyen de le faire tenir droit. "Nous allons voir", dit Colomb.

D'un petit coup de couteau, il fit sauter un bout de la coquille et posa l'œuf sur la table, où il resta debout.

— Rien de plus facile, s'écrièrent les Espagnols.

— Pas difficile, ajouta-t-il, mais il fallait y songer.



LES SCULPTEURS ONT LEURS FANTAISIES ARTISTIQUES, LESQUELLES SONT PARFOIS TOUT SIMPLEMENT DU GRAND ART. NOUS VOYONS DANS LA PHOTO D'AU-DESSUS UNE STATUE DE LA "PROSPÉRITÉ" SCULPTÉE DANS LE BEURRE ET QUI FUT EXPOSÉE À LONDRES. IL EST DOMMAGE QUE L'AUTEUR AIT GARDÉ L'ANONYMAT. — AU-DESSOUS, C'EST UN TEMPLE JAPONAIS FAIT DE SUCRE ET QUI EST L'ŒUVRE D'UN NOMMÉ NOAKICHI HASHI KURA, JAPONAIS LUI-MÊME, DE SOURCE INDUBITABLE COMME SON NOM L'INDIQUE.

Un nommé John Jones, de Penarth, Angleterre, a fait un testament aux termes duquel les enfants de sa paroisse auront des gâteaux à profusion et gratuitement tous les vendredis saints, pendant une période de cinq années à venir.

Les indigènes Papous ne se rasent jamais, il s'arrachent la barbe à l'aide de petites pinces de bambou qui sont, paraît-il, très pratiques; il est probable, toutefois, que cet usage ne serait pas trop en faveur parmi nous.

A Los Angeles on peut entendre actuellement un jeune prêcheur qui a tout juste cinq ans; ce sermonneur est accompagné au pupitre par sa nurse qui veille sur lui. Il prêche contre l'alcool, le tabac et la danse. Il serait intéressant de connaître ses idées à ce sujet dans une quinzaine d'années d'ici.

On fait actuellement, aux Etats-Unis, des expériences pour la construction de routes avec des matériaux dans lesquels le coton entrerait pour une grande partie. Tout semble démontrer que ces routes seraient résistantes et d'un entretien économique.

Un homme d'affaires de Bristol a été assuré sur la vie pour une somme de 250.000 dollars pour la durée d'une heure à peu près, et gratuitement. A l'occasion de son cinquantième anniversaire il y eut un banquet auquel assistèrent ses nombreux amis et ceux-ci s'amuserent à lui faire don de cette assurance dûment établie pour la durée du banquet. La surprise aurait sans doute été complète s'il était mort brusquement d'indigestion pendant la durée du repas.

Un fermier de Trebnitz, Allemagne, a fait l'éducation de deux poissons rouges de telle manière qu'ils vont, à son appel, se placer dans une roue tournant moitié dans l'eau de leur bocal et moitié hors de l'eau. Il prétend que les poissons manifestent un plaisir visible à ce jeu.

Dans l'île de Ceylan il y a des perroquets qui nichent dans le creux des arbres où ils pourraient se croire en sécurité; les habitants du pays ont néanmoins trouvé un curieux moyen de les capturer: ils versent du sable dans ces trous jusqu'à les remplir, mais l'oiseau qui ne veut pas se laisser ensevelir est ainsi forcé d'arriver jusqu'à l'orifice du trou, et il est alors facilement pris.

Un "bazou" aérien est en expérience, aux Etats-Unis; cet aéroplane destiné à devenir populaire dans l'idée de son auteur, peut atteindre une vitesse de 131 milles à l'heure, et pèse 1800 livres avec un moteur de quatre-vingt-dix chevaux. Son rayon d'action est de 496 milles avec deux passagers à bord. La carcasse et les ailes sont en métal et de forme dite aérodynamique. C'est sans doute un progrès mais c'est encore loin de l'idéal.



JEAN-GUY LAVALLEE
QUEBEC



COLETTE TURMEL
BEAUPRE, P.Q.



FRANKLIN CHAMPION
CHARNY, P.Q.



THERESE DION
QUEBEC

La vie offre une "Chance Privilégiée" à ces jeunes Canadiens



JEAN-PAUL ET PAULINE MORIN
QUEBEC



JEAN ET PIERRE DROLET
QUEBEC



JEAN PAUL GODIN
QUEBEC

Tout homme prudent et sage saisit l'occasion aux cheveux et fait ses plans pour son avenir et celui de sa famille. La "Mutual Life of Canada" aide des milliers de pères de famille canadiens à assurer définitivement leur indépendance financière et, en même temps, à sauvegarder l'avenir de leur famille en évitant la perte de tout revenu si par malheur il leur arrivait de mourir avant d'avoir pu achever leurs ambitions.

Après avoir pourvu au nécessaire, une Police avec Primes Temporaires ou de Dotation pour l'enfant trouve sa place parmi les assurances essentielles. Il n'existe point de meilleur moyen d'inculquer l'épargne aux enfants, et pour les mettre, en même temps, sur la route d'une indépendance financière.

Les parents des enfants dont la photographie paraît ci-contre, tout comme des milliers d'autres, ont une police d'enfant de la Mutual Life parmi leurs assurances. La vie offre-t-elle une "chance privilégiée" à votre enfant?



THERESE BEAUCHESNE
VERNER, ONT.



HUGUETTE ET RAYMONDE TARDIF
QUEBEC



THERESE ET LEON GERMAIN
QUEBEC

MUTUAL LIFE

OF CANADA

WATERLOO

Fondée en 1869

ONTARIO

La Propriété des Assurés

The Mutual Life Assurance Company of Canada,
Waterloo, Ontario.
Veuillez m'envoyer les détails de votre Police sur la
Vie avec Primes jusqu'à 60 ans et de vos Polices de
Dotation pour Enfants.

Nom.....
Rue.....
Ville.....
Age..... Ages des Enfants.....

Bière

Dow

Old Stock Ale



ÉTABLIE 1790 ESTABLISHED